
DANS CE NUMERO :
ELGA ANDERSEN : elle a séduit Gary Cooper et le Shah d'Iran
CINÉ
TELE-REVUE
Parait tous les vendredis
40e ANNÉE
No 17
22 AVRIL
1960
France 0,80 N. F.
(80 francs français)
Belgique 10 fr. b.
Suisse 0,90 fr. s.
Italie 150 lires
Hollande 1 florin
Gr.-Bretagne 2/-
Canada 20 cts
U. S. A. 35 cts
ROGER VADIM : a-t-il le droit de tenter le diable ?
Elga Andersen
(Ekta Parimage.)



Le réalisateur le plus insolite du cinéma français.

L'accident de VADIM pose la question:

PEUT-ON IMPUNÉMENT TENTER LE DIABLE ?

par
Marcel PEYRAUD

On sait que Roger Vadim, à peine libéré des sorcelleries de son dernier film, « Et mourir de plaisir », a été victime d'un cruel accident.

Exactement comme si le diable avait voulu le punir d'avoir osé trop le tenter...

Personne, en effet, dans le cinéma, ne s'est jamais autant que lui compromis avec Satan. Dès son premier film, « Et Dieu créa la Femme », un slogan matérialisa tout de suite sa légende : « Si Dieu créa la femme, c'est le Diable qui créa Brigitte. » Or « le Diable », en l'occurrence, c'était Vadim.

Il poursuivit son activité « diabolique » avec « Les Liaisons Dangereuses », adaptation du roman du diabolique Choderlos de Laclos. Et Vadim conçut cette adaptation tellement diaboliquement que, lorsque le film sortit à Paris, on cria au scandale. Certes sa qualité sauvait cette œuvre, mais l'intelligence n'est-elle pas aussi une des caractéristiques de Satan ? Ce film apparut tellement diabolique que, nous en connaissons, des gens firent en avion le voyage de Bruxelles, de Cologne et de Rome à Paris, rien que pour le voir.

Avec « Et mourir de plaisir », Vadim couronna son œuvre de réalisateur infernal. Cette fois, il recourut aux symboles véritablement sataniques. Il se lança à corps perdu et à cœur joie dans l'insolite. Les images infernales qu'il réalisa semblent venir d'un autre monde. Cette œuvre étonnante sur le vampirisme — un vampirisme prodigieusement insolite — se permet toutes les audaces et sort nettement des sentiers battus.

Vadim recourt aux artifices du surréalisme, mais non plus gratuitement comme le faisait le surréalisme ; pour lui, tous ces accessoires, toutes ces images sont les éléments créateurs d'un mythe cohérent et fascinant. Tous ces masques, tous ces mannequins fantomatiques, ils les auréole de poésie. Il les fait presque humains ou, par eux, plutôt, il déshumanise ce que ses acteurs — Mel Ferrer, Annette, sa femme, Elsa Martinelli — ont de vivant. C'est, au superlatif, le règne de Satan...

Nous formulerons néanmoins tous nos vœux sincères pour que Vadim soit bien vite rétabli. En somme, ce que ce jeune réalisateur a de plus « diabolique », c'est son talent...

Sous cet impressionnant masque de vampire, c'est Mel Ferrer qui se dissimule.



Et voici Annette Vadim →





La beauté féminine dans toute son inhumanité



Ce qui a fait la gloire de Vadim, c'est son sens de la beauté féminine. Dans « Et mourir de plaisir », il se sert à nouveau d'elle, mais c'est souvent en la déshumanisant, en soulignant sa diabolique inhumanité. Ces beaux corps de femmes, ce sont des mannequins sans âme, qui sont tronqués, qui ont un trou dans le dos, que l'on peut jeter en morceaux dans un wagonnet comme des débris...







Le fait d'être « fiancée » à André...



... n'empêche Jane d'avoir d'autres aventures.



LES BONNES FEMMES :

A quoi rêvent les jeunes personnes de l'an de grâce 1960 ?

Bien sûr, les temps ont changé. Le visage du monde ne cesse de se métamorphoser et l'être humain est bien forcé s'y adapter. La jeunesse d'aujourd'hui est émancipée et donne même parfois d'elle une idée volontairement agressive. Mais les jeunes filles 1960 sont-elles si différentes de leurs sœurs d'hier ? Claude Chabrol, avec la même lucidité dont il fit preuve dans « Les Cousins » et « Le Beau Serge », nous démontre en quelque sorte que les rêves de ces printanières héroïnes ont beaucoup en commun. Certes, le comportement de celles que le réalisateur appelle ses « Bonnes Femmes » diffère sensiblement de celui des héroïnes décrites, par exemple, par Henry Bordeaux; il n'en demeure pas moins qu'elles ont quand même un idéal assez prosaïque. Et Chabrol n'a pas voulu mettre en scène des destins exceptionnels. Ces « bonnes femmes » sont des âmes simples sinon candides.

Leur histoire se passe à Paris, le Paris 1960. Jane, Ginette, Jacqueline et Rita sont vendeuses dans une boutique. Jour après jour, c'est la même vie, sans imprévu, sans idéal aucun, et on ne surprendra personne en disant que ces quatre jeunes personnes également charmantes et séduisantes jettent souvent, pendant la journée, un rapide regard à la pendule. Car le temps n'avance que fort lentement.

Jane est fiancée à André, qui fait son service militaire. Elle l'aime bien, sans emportement, mais elle aime rire aussi et ne boude pas l'aventure. Ginette connaît déjà un peu la vie; elle est secrète aussi et a toujours caché qu'elle travaille, après ses heures de labeur quotidien, au Concert Pacra, ce qui l'aide à vivre. Rita se laisse faire la cour par Henri, fils de petits commerçants, mais la première entrevue avec ces derniers lui ouvre sous les pieds, comme un gouffre béant, la perspective d'une abîme d'ennui. Jacqueline, la plus jeune, a beaucoup d'illusions : celles qui se dissiperont un dimanche quand elle se sera laissé emmener dans les bois par un galant inconnu à qui elle attribuait toutes les vertus chevaleresques.

En général, dans des intrigues composées de plusieurs destins humains, l'intérêt dramatique se trouve fragmenté : chacun y va de son histoire et aucune n'est approfondie. Mais Claude Chabrol, travaillant sur un scénario de Paul Gegauff, a évité ce grave obstacle : les destins des quatre héroïnes s'emboîtent les uns dans les autres et se greffent ingénieusement sur la toile de fond de Paris, le Paris des humbles tout peuplé — et ici aussi se reconnaît la griffe du réalisateur — de personnages bien observés. Ironie, drôlerie, émotion se succèdent, et c'est avec une très savoureuse lucidité que Chabrol a croqué tout le monde.

Si Bernadette Lafont (Jane), Stéphane Audran (Ginette), Clothilde Joano (Jacqueline), Lucile Saint-Simon (Rita) ont ici le grand rôle, cela n'empêche Claude Berri, Sacha Briquet, Mario David (les messieurs de ces dames), Ave Ninchi, Dinan, Jean-Louis Maury de manifester leur présence. Et de probante façon.

Paul DEGLIN.



Dès qu'elles s'évadent de leur travail, elles adoptent une personnalité différente. ←



Jacqueline, un dimanche, se laisse emmener à la campagne par Ernest. →



Vendredi prochain, 29 avril

UN COPIEUX ET PASSIONNANT

NUMERO SPECIAL de « CINE-REVUE »

avec plusieurs pages en 4 couleurs

Parmi les importants et exceptionnels articles qu'il contient, en plus des rubriques, reportages, articles et potins habituels, citons :



- Cannes 1960, Festival de la stabilisation ?

Un article de J. v. Cottom, consacré au Festival de Cannes qui va s'ouvrir : va-t-il marquer la fin de cette « nouvelle vague » qui naquit au Festival de Cannes 1959 et consacrera-t-il en fait l'indispensable stabilisation dont a besoin le cinéma français après la « révolution » qu'il vit depuis un an ?



- Quarante ans d'amour dans le cinéma français,

par Charles Ford : une étude complète et détaillée de l'évolution de l'expression de l'amour sur les écrans français de 1920 à 1960, avec un grand nombre d'illustrations.



- Ce coin de paradis où Curd Jürgens et Simone Bicheron vivent un grand amour,

par Paul-A. Buisine : une visite dans la villa que Curd Jürgens possède au Cap Ferrat, avec une description minutieuse et de magnifiques illustrations en couleurs de cette maison créée pour le bonheur et la joie de vivre.

- Le drame des jeunes vedettes en France,

par Jean Vietti : derrière la façade brillante présentée par les films, les galas, les réussites passagères, le brillant destin d'innombrables « révélations », voici la vérité, une vérité dont on parle peu, sur la tragédie qui est celle des jeunes dans le cinéma d'aujourd'hui.





- Les images audacieuses du cinéma américain actuel,

par Harold J. Murray : il s'est produit depuis quelque temps, dans le cinéma américain, une évolution extrêmement sensible vers une audace accrue dans l'expression; cet article le prouve à l'aide d'images de scènes illustrant singulièrement cette tendance nouvelle de Hollywood.

- « Le Panier à Crabes » :

le film-roman complet de Roland Fougères, qui, en racontant l'œuvre controversée de Joseph Lisbona, avec Pierre Michael, Anne Doat et Anne Tonietti, révèle ce que furent réellement les dessous de cette « nouvelle vague » dont on est loin de mesurer encore toutes les conséquences cinématographiques et humaines.



Ne manquez pas de retenir, dès aujourd'hui, chez votre marchand de journaux habituel ce sensationnel numéro spécial

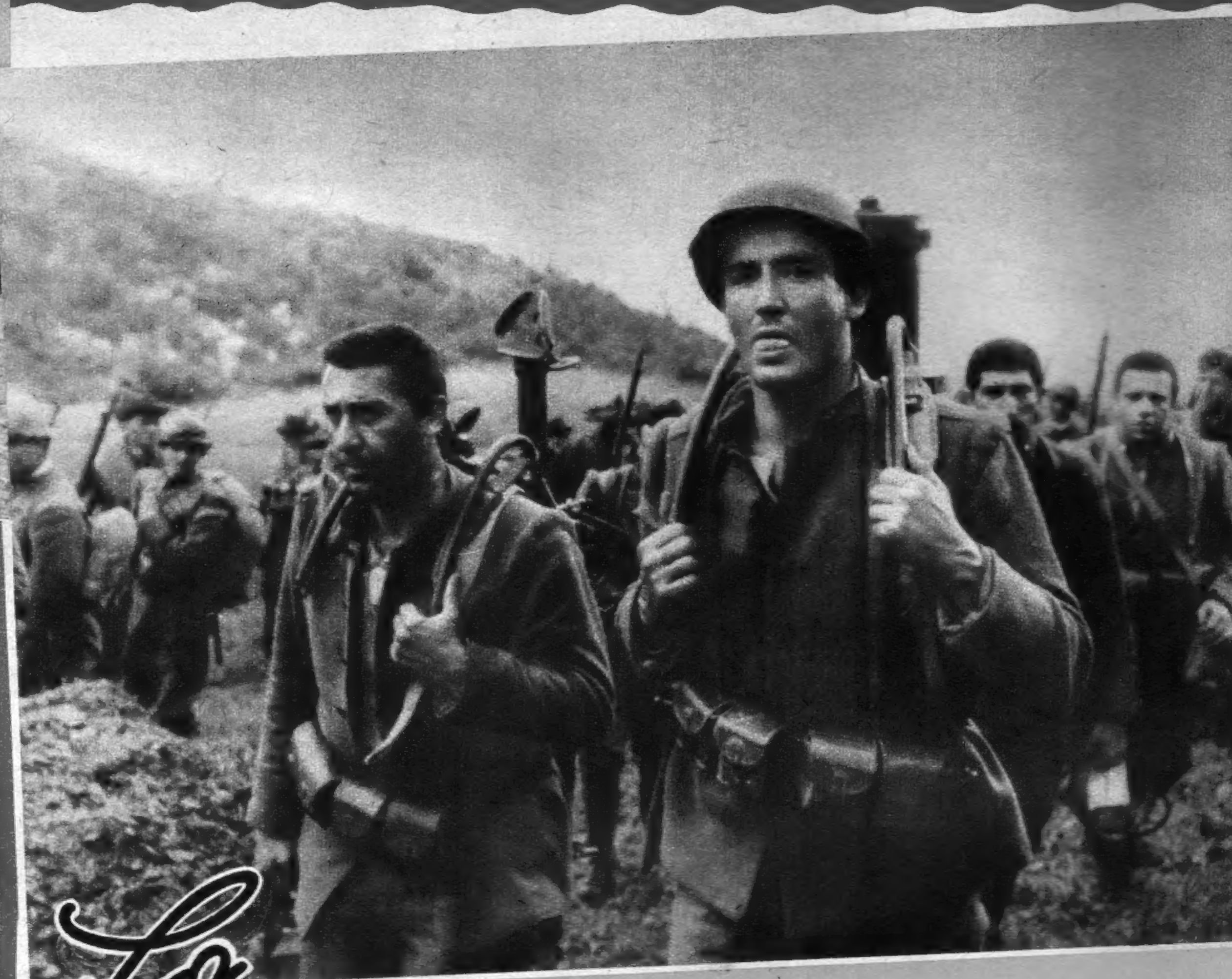
où vous trouverez, en outre, tout ce qui peut vous intéresser sur les films et les vedettes du Festival de Cannes



Giovanni a fait l'impossible pour échapper au recrutement.



Le ressentiment de Giovanni à l'égard d'Oreste s'est vite mué en amitié.



La GRANDE GUERRE :

où la comédie et le drame font excellent ménage

Un autre film de guerre ? Non, un document humain et de qualité. Un drame n'est d'ailleurs vraiment humain que si l'élément comédie s'y manifeste. Il en est ainsi dans la vie de tous les jours et même si l'on évoque les jours sombres de l'Occupation, il est toujours un détail, un moment particulier, un épisode franchement gai pour déchirer la grisaille comme un rayon de soleil perçant soudain un rideau de nuages menaçants.

C'est dans cet ordre d'esprit que Mario Monicelli a réalisé « La Grande Guerre ». Le titre l'implique : ce ne peut être qu'un drame de la guerre étant ce qu'elle est, ce qu'elle fut toujours : la plus grande folie des hommes, il faut l'accepter comme tel. Néanmoins, ici, ce drame ne devient vraiment cela que dans l'épilogue, les trois quarts de cette histoire due à la plume ironique de Monicelli, épaulé par Age, Scarpelli et Vincenzoni, sont franchement gais. Le cas de deux soldats déclarés bons pour le service et qui sont envoyés au front à leur corps défendant est d'autant plus savoureux que deux très grands comédiens les incarnent : Vittorio Gassman et Alberto Sordi. Le premier est sans doute le premier tragédien des scènes italiennes, le second est le comédien réputé le plus amusant des écrans italiens. Ils forment équipe, nous plongent dans un climat hilare absolument délectable et puis nous arrachent des larmes. Autant dire qu'ils recueillent l'un et l'autre un succès très personnel.

Nous sommes en mai 1917 et l'Italie combat aux côtés des Alliés. Glovanni Busacca a fait l'impossible pour se faire réformer, il y est même allé d'un beau billet de cent lires glissé dans la main du planton Oreste Jacovacci. Hélas ! il est « bon pour le service » et n'a plus qu'à se préparer à partir pour le front. Il jure, bien entendu, de se venger de cette ordure d'Oreste. Mais il finit bien vite par s'apercevoir que ce dernier est dans le même bain que lui. Et l'amitié fleurit.

Avec leur régiment, les deux copains arrivent à Tigliano, qui n'est pas très loin des premières lignes. C'est là qu'il arrive une belle aventure à Giovanni : il fait la connaissance de Costantina, il lui tombe littéralement dans les bras même. Il est si naïf qu'il ne soupçonne pas la vraie profession de cette belle enfant. Quand il la quitte, il est soulagé de son portefeuille. Raison supplémentaire pour n'être pas content, pour avoir la rage au cœur. Mais il faut suivre, fusil à l'épaule, les autres. Ce qu'il fait, avec Oreste naturellement. Et ce que les amis avaient craint arrive : voici qu'éclate l'offensive. La chance les favorisant, ils échappent à la mort. Mais le danger guette et, un jour, surpris par les Autrichiens alors qu'ils avaient revêtu des uniformes ennemis question de se protéger du froid, ils sont pris pour des espions. Peut-être pourraient-ils, en trahissant, échapper au sort qui les attend. Ils en ont envie, il est naturel qu'ils cherchent à sauver leur peau. Cependant, ils ne trahiront pas.

Le film a été réalisé avec un grand sens des nuances par Monicelli qui a très bien opéré la transition requise par la comédie se transformant en drame, pour ne pas dire en tragédie. Les scènes de bataille sont particulièrement impressionantes, d'une authenticité à citer en exemple, et les possibilités du Cinémascope ont été subtilement exploitées. Outre Vittorio Gassman et Alberto Sordi, il y a les excellentes prestations de Silvana Mangano en dame de petite vertu, Bernard Blier (Castelli), Folco Lulli (Bordin) et Romolo Valli (Lapoule). La partition musicale de Nino Rota épouse très exactement le climat ambiant de ce très beau film, témoignage probant de la pleine renaissance du cinéma italien.

Paul DEGLIN.



Naïf Giovanni ! Il ne soupçonne pas les vraies intentions de Costantina.



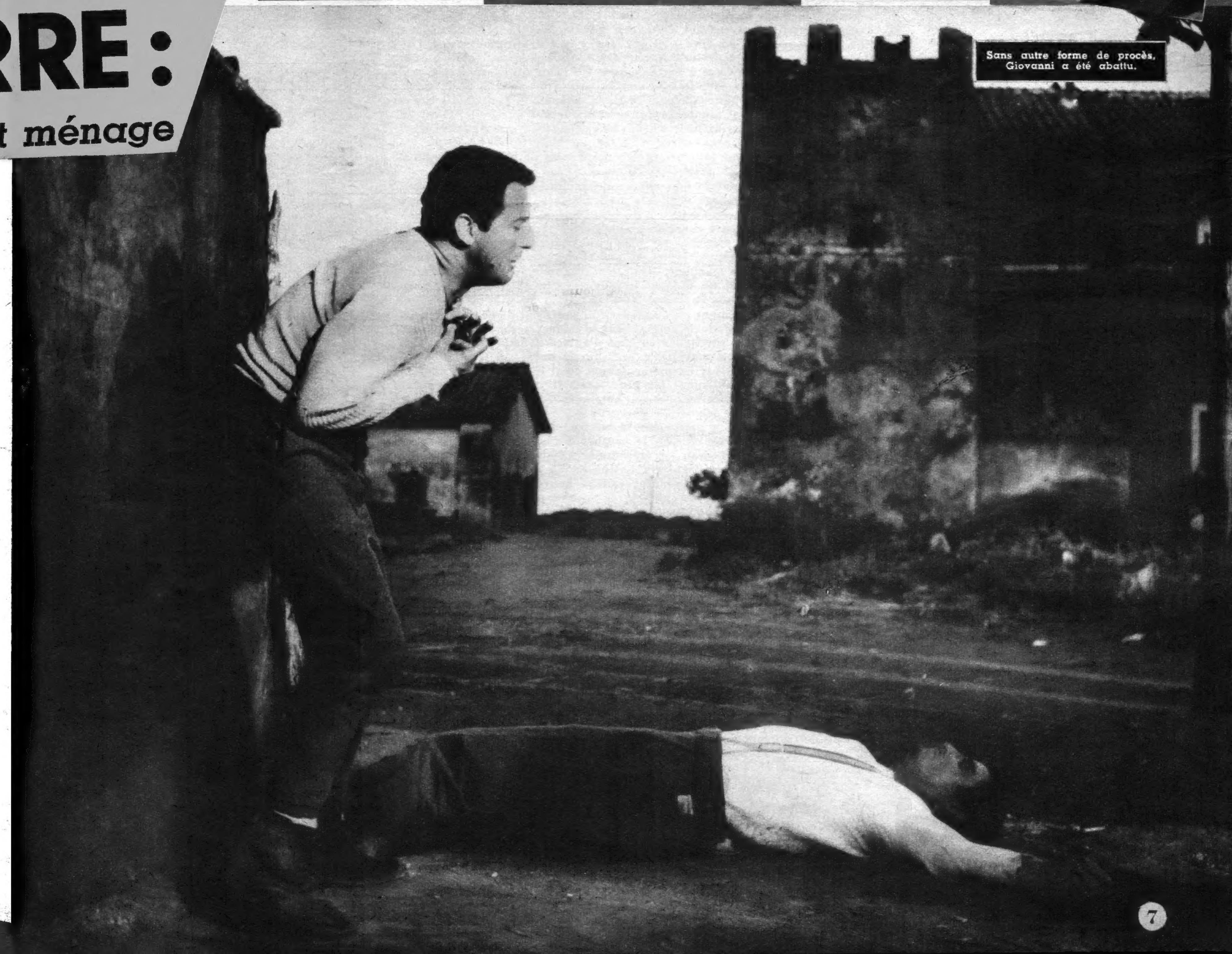
Cette fois, plus moyen d'échapper à l'horrible réalité de la guerre.



Il pense que c'est son charme qui a séduit la belle enfant.



Bordin, père de famille nombreuse, n'hésite pas à remplacer, pour quelques lires, ses copains au cours de missions dangereuses.



Sans autre forme de procès, Giovanni a été abattu.



Alfred Hitchcock dirigeant Janet Leigh dans « Psycho » : il est à peu près le seul réalisateur capable de tirer un film excellent d'un scénario très mince.



Un roman très difficile à adapter à l'écran en raison de son arrière-plan religieux (« The End of the Affair ») a donné un excellent film, « Vivre un grand amour ».



La nouvelle vague a révélé un scénariste célèbre : Paul Gégauff. On lui doit notamment « Les Bonnes Femmes » de Claude Chabrol (avec Bernadette Lafont).



Une scène du « Déjeuner sur l'Herbe », avec Catherine Rouvel : Jean Renoir part d'un scénario de base et le modifie sans cesse en cours de tournage ; c'est le principe de l' « écriture permanente » du scénario, mais peu de réalisateurs peuvent se permettre cela.

Une pièce de théâtre intelligemment adaptée à l'écran où elle est devenue pleinement cinématographique : « Orfeu Negro » de Marcel Camus.



Un mystère : POURQUOI LES FILMS PECHENT-ILS PAR FAIBLESSE DE SCENARIO ?

par J. V. Cottom

C'est un fait : la plupart des films pèchent par la pauvreté de leur scénario. Actuellement en effet, la réalisation technique d'un film ne pose pratiquement plus de problèmes ; certes, il arrive toujours qu'un film soit mieux réalisé qu'un autre, qu'à cet égard, la réalisation de l'un porte la marque du talent, celle d'un autre — beaucoup plus rarement — la marque du génie, que maints films enfin ne soient que les œuvres d'artisans. Mais il arrive rarement qu'à partir d'un bon scénario, un film soit vraiment raté. Certes, on se rend parfois compte, en voyant un film à l'écran que le réalisateur n'a pas pu extraire du sujet tout ce qu'il contenait en fait de ressources et de richesses, mais la vraie catastrophe ne se produit qu'à partir d'un scénario médiocre : là, il faut vraiment un réalisateur de génie pour sauver une œuvre bâtie sur un sujet peu intéressant. Il faut vraiment que ce réalisateur s'appelle Alfred Hitchcock, et encore, ne nous y trompons pas : les sujets des films d'Hitchcock sont toujours minces, mais ils sont développés à la base sur un bon scénario, c'est-à-dire sur un scénario riche en ressources véritablement cinématographiques. Ils possèdent en outre une qualité essentielle : l'originalité, laquelle apparaît précisément comme la principale caractéristique de ce réalisateur plein d'humour.

Les scénarii de films se paient généralement un bon prix ; ce n'est pas un secret que le cinéma nourrit mieux son homme que la littérature ; les scénaristes sont nombreux ; les scénaristes expérimentés ne manquent pas ; les scénaristes amateurs pullulent. Comment, dans ces conditions, le cinéma français ne peut-il pas trouver chaque année cent bons scénarii ? Comment le cinéma américain, issu d'un peuple de près de deux cents millions d'habitants et dont la prospection s'étend au monde entier, comment ce cinéma qui peut se permettre d'acheter à n'importe quel prix les droits des livres les plus originaux, comment ne parvient-il pas à réunir les trois cents bons sujets de films dont il a besoin annuellement ? Il semble bien y avoir là un curieux mystère.

Nous recevons pour notre part, à « Ciné-Revue », régulièrement de très nombreux scénarii. On peut considérer qu'ils représentent en moyenne le genre et la qualité de sujets qui parviennent aux producteurs de la part de scénaristes amateurs. Il faut bien dire que, dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, ces scénarii ne pourraient faire un film, moins encore un film original. On y sent continuellement l'influence exercée sur leur auteur par des films existants, qui l'ont impressionné. On comprend à cette lecture qu'automatiquement les producteurs refusent les projets de films qui leur sont soumis de la sorte. On comprend aussi pourquoi peu de films sortent de l'imagination des millions de scénaristes amateurs qui existent de par le monde. Il est en somme beaucoup plus difficile de devenir scénariste que vedette et, si la « nouvelle vague » a fait sortir de terre une vedette par jour, elle n'a pas pu réussir le même tour de force, sur un coup de baguette magique, en ce qui concerne les auteurs de films.

Les amateurs qui tentent leur chance devraient songer combien le fait d'écrire un scénario est un véritable métier. Il a ses règles, son optique propre : on n'écrit pas un scénario de film comme une nouvelle : l'éclairage doit être au départ cinématographique et visuel. Certes, même si quelques-uns de ces scénarii qui parviennent, innombrables, dans les compagnies de production, n'étaient pas conçus selon les règles, mais contenaient une idée originale, vraiment originale, ce serait suffisant pour qu'ils présentent un évident intérêt pour le cinéma. Mais, justement, tout est là : dans le défaut d'originalité.

Ce ne sont pas seulement les amateurs qui souffrent de ce défaut, mais les scénaristes professionnels connaissent la même mésaventure. Il existe pourtant des idées originales en tant d'autres domaines... Paradoxalement, le cinéma est le moyen d'expression où on aurait le plus besoin d'idées nouvelles et il est en même temps celui où les idées vraiment nouvelles sont inévitablement les plus rares. Il faut moins en rendre les scénaristes — professionnels ou amateurs — responsables que le cinéma même.

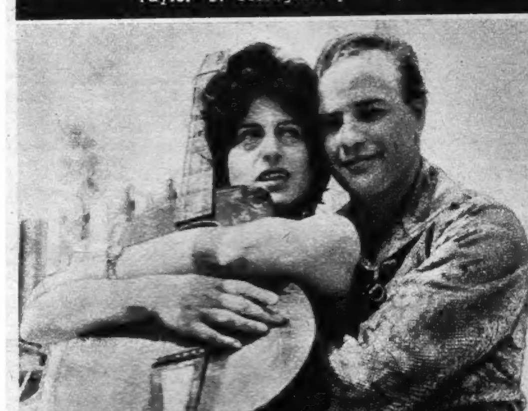
La littérature peut se permettre beaucoup plus de libertés que lui. Pour maintes raisons. En cinéma, le nombre des passions humaines que l'on peut exprimer à l'écran est très limité : d'abord parce qu'un film qui oserait sortir de ces sentiers battus se verrait automatiquement interdit par une censure vigilante ; ensuite parce que le film, à l'inverse du livre, s'adresse au plus large public possible ; il doit donc traiter de thèmes immédiatement accessibles à ce grand public et capables de susciter en lui l'intérêt direct le plus intense ; cela réduit considérablement le nombre de ces thèmes. C'est la raison pour laquelle, presque immanquablement, les films sont condamnés à tourner dans le même cercle. Enfin, si un film traite de sentiments exceptionnels, rares, originaux parce qu'ils sortent des sentiers battus, il ne dispose pas comme la littérature du moyen de les expliquer longuement et de manière détaillée ; il doit les faire comprendre par l'image ; s'il se risque à trop faire parler les personnages pour expliquer ce qu'ils ressentent (et qui est inaccoutumé), il devient du mauvais cinéma.

C'est un aspect des choses qui intéresse à la fois les scénaristes professionnels et les auteurs amateurs. Les seconds oublient trop souvent, dans les histoires qu'ils conçoivent et couchent sur papier, qu'elles doivent être traduites en images ; ils ne les imaginent pas visuellement et ne se rendant pas compte que nombre des scènes qu'ils proposent sont proprement impossibles à rendre à l'écran. Quant aux professionnels, ils se trouvent eux-mêmes devant une difficulté identique : notamment lors de l'adaptation d'œuvres littéraires ou de pièces de théâtre. Généralement, les producteurs achètent les droits d'un roman ou d'une pièce en fonction du succès qu'ils ont remporté, mais il arrive souvent que la matière première ainsi acquise s'avère peu cinématographique, soit parce qu'elle est convenablement rendue dans un roman grâce aux considérations diverses qui entourent l'action dramatique, soit parce que, dans une pièce, elle tire sa valeur du dialogue, de ce dialogue subtil qui devient au cinéma un défaut.

Que conclure de ces considérations un peu désabusées (on s'en excuse, mais on n'y peut rien) sur le défaut d'invention dans les scénarios de films ? D'une part, il ne faudrait pas qu'une censure plus tâtillonne restreigne encore le terrain à prospecter en interdisant davantage de sujets ; d'autre part, peut-être serait-il bon qu'il se produisît également, en matière de scénarii et sans doute surtout en matière de scénarii, un mouvement « nouvelle vague » accordant leur chance à de nouveaux talents. C'est pourquoi on convie les producteurs à œuvrer dans ce sens. Un phénomène de rénovation s'avérerait sans doute plus utile en ce qui concerne les auteurs de films qu'en ce qui regarde les vedettes. Ce serait, cette fois, véritablement renouveler le cinéma à la source...



Certaines pièces sont mieux faites que d'autres pour le cinéma. C'est le cas pour celles de Tennessee Williams, dont les deux dernières à avoir été adaptées à l'écran sont « Soudain l'Eté dernier » (avec Elizabeth Taylor et Montgomery Clift)...



... et « The Fugitive Kind » avec Anna Magnani et Marlon Brando.



Une adaptation extraordinairement fidèle d'un roman : « Les Chemins de la Haute Ville » (avec Simone Signoret et Laurence Harvey).



Un bon roman devenu un bon film : « Le Bal des Maudits » (avec Marlon Brando et Barbara Rush).


Gerry Mulligan et son ensemble sont parmi les vedettes réunies au Newport Jazz Festival.


Anita C'Day chante « Sweet Georgia Brown ».

On doit à Mahalia Jackson quelques moments tout à faits extraordinaires.



JAZZ à NEWPORT

TOUTE LA FRENESIE DU JAZZ, LE VRAI, L'UNIQUE...

Impossible de comparer ce film de Bert Stein à un autre film existant : il est unique et son climat ne peut être décrit. Il faut voir et entendre « Jazz à Newport » pour réaliser pleinement ce qu'est ce fameux Festival de Newport au sujet duquel on a beaucoup écrit mais qui est bien plus qu'une simple rencontre de cinquante musiciens réputés convergeant vers cette petite ville de Rhode-Island comme s'ils se rendaient à un pèlerinage. Tous les musiciens que nous allons voir dans l'exercice de leur sacerdoce sont connus en Europe ; ils y ont été accueillis en qualité de prestigieux ambassadeurs du jazz. Cependant, l'ambiance de Newport est bien différente de celle d'une salle de concert de chez nous. Ceux qui vont là-bas sont, eux aussi, des pèlerins venus voir officier les meilleurs instrumentistes et chanteurs d'un univers passionnant. Seuls comptent le rythme, la foi, le style. Le jazz pur est roi.

On aurait cependant tort de croire qu'un certain week-end de juillet les caméras de Bert Stern ont été plantées devant un kiosque à musique et se sont contentées de moudre des images statiques. C'eût été monotone et le réalisateur, adroitement, a esquivé cet obstacle. Il fait participer Newport, son ambiance et sa vie propre à l'évocation. Même quand le décor est en place, ces caméras s'éloignent, non certes point du cercle infernal des rythmes mais de la scène vers laquelle convergent tous les regards. Newport est en fête parce que la majorité des grands ambassadeurs sont là et, répétons-le, Newport en soi est une vedette de marque.

Que voyons-nous dans « Jazz à Newport » ? Tout d'abord le Trio Jimmy Giuffre jouant « Train and the River », ensuite Thelonious Monk et Henry Grimes dans « Blue Monk ». Une improvisation de Sonny Stitt au saxo et Sal Salvadore à la guitare prolonge le climat ainsi créé. Puis se succèdent : Anita O'Day chantant « Sweet Georgia Brown » et « Tea for Two » — vous a-t-on dit qu'Anita a un style tout à fait inimitable ? — ; le quintette George Shearing dans « Rondo » ; Dinah Washington dans une interprétation de « All of Me » ; le quintette Gerry Muligan lui succède avec « Catch as Catch Can » ; Big Maybelle nous donne son interprétation de « I ain't mad at you » et Chuck Berry, s'accompagnant à la guitare, « Sweet Sixteen » ; « Blue Sands » a pour interprètes le Quintette Chico Hamilton. Vient alors l'incomparable Louis « Satchmo » Armstrong chantant « Rockin' Chair » avec Jack Teagarden et menant son orchestre dans « Lazy River », « Tiger Rag » et « When the Saints go marching home ». Mahalia Jackson, avec trois chants religieux — « Shout All Over », « Didn't it Rain ? » et « Lord's Prayer » — apporte une note tout à fait différente. La parade se termine avec l'orchestre Dixieland des Six Eli's Chosen.

Applaudissements, trépignements, sifflements accompagnent chaque exécution : les fidèles sont littéralement en transes. Comment s'en étonner ? Car cette frénésie qui coule de l'écran s'est depuis longtemps aussi emparée des spectateurs du film, l'un des plus grands si pas le plus sensationnel jamais conçu dans le genre.

Jacques MONTFORT.


Mais il n'y a pas que les interprètes qui soient étonnants : les images en couleurs le sont également.




Louis Armstrong, le roi incontesté de la trompette, illustre deux aspects de son talent : comme chanteur...

et, naturellement, comme meneur de jeu. A la tête de son orchestre, il demeure sans rival. →

TROIS VISAGES FEMININS DU CINEMA FRANÇAIS

par Michel PERCEVAL

Une grande actrice grande vedette: JEANNE MOREAU : *le visage d'une âme*







1. Une scène d'un film en cours de tournage. Une scène comme les autres : un dîner privé chez des gens de la bourgeoisie de province. Vision assez pénible : tout est si morne, tout est si banal. Pourtant, il semble que déjà une auréole entoure la maîtresse de maison. Dans toute cette grisaille, elle paraît plus lumineuse. C'est Jeanne Moreau. Blonde et blanche, charnelle, humaine. Elle est, ici, l'ennui, la lassitude, la solitude. La comédienne est en action.

2. Elle peut tout faire : par la seule magie de son sourire, elle incarne la beauté et la jeunesse. Et cela sans les artifices habituels des stars, Jeanne Moreau reste « vraie », sans maquillage, pourrait-on dire paradoxalement.

3-4. Voici, par exemple, un contraste étonnant. Sur la première image, l'actrice pose pour un plan d'elle seule, et sur la seconde le jeu un instant s'interrompt et ce n'est qu'une photo de travail. Tout un monde entre les deux. Même les muscles du visage (sur la seconde photo) sont détendus et la fatigue de la femme se lit à la paupière lourde.

5-6. Poursuivons l'autopsie de ce visage, miroir d'une âme étrange, insolite. Ici, l'actrice et la femme, dans les deux cas, se sachant observé par tous les objectifs braqués sur elle, n'abandonne rien d'elle-même : ce sont des regards « joués » et qui en disent long. D'un côté, elle marque l'intérêt, de l'autre, un rien d'humour.

7-8. Et voici le contraire. Ici la répétition se poursuit, mais pour les autres figurants, et Jeanne Moreau, qui a appris la patience, redevient elle-même. Là, on le sent, ses pensées lui appartiennent : et c'est de nouveau un masque différent qui s'offre...

9. Image interdite et même censurée d'ordinaire dans les productions. Toute la fatigue humaine tombe lourdement, ici, sur le visage de Jeanne Moreau. Mais, pour une fois, nous pousserons l'indiscrétion, afin de mieux montrer l'espèce d'alchimie compliquée qui préside au travail d'une vedette. Et ce n'est pas dans un sens péjoratif : il s'agit même pour nous de rendre hommage à la beauté et au talent de Jeanne Moreau laquelle, d'ailleurs, est une des rares vedettes de cinéma dont on puisse ainsi, en toute liberté, disséquer le visage en gros-plans révélateurs : peu d'actrices pourraient, sans décevoir ou sans être monstrueuses, subir le même test.

10. Une autre scène : Peu importe le « bon profil » : Jeanne Moreau n'a pas peur des pattes d'oies et du double menton. Ce qui compte c'est que son « rire » soit un rire !

11. Le même plan et pourtant c'est une autre femme qui, avec ses yeux mouillés, exprime ici tout le désespoir du monde...

12. N'est-il pas émouvant ce visage tendu ? Ce don de tout un être ? Peu importe le partenaire, il n'est qu'esquissé, mais grâce à elle, tellement présent...

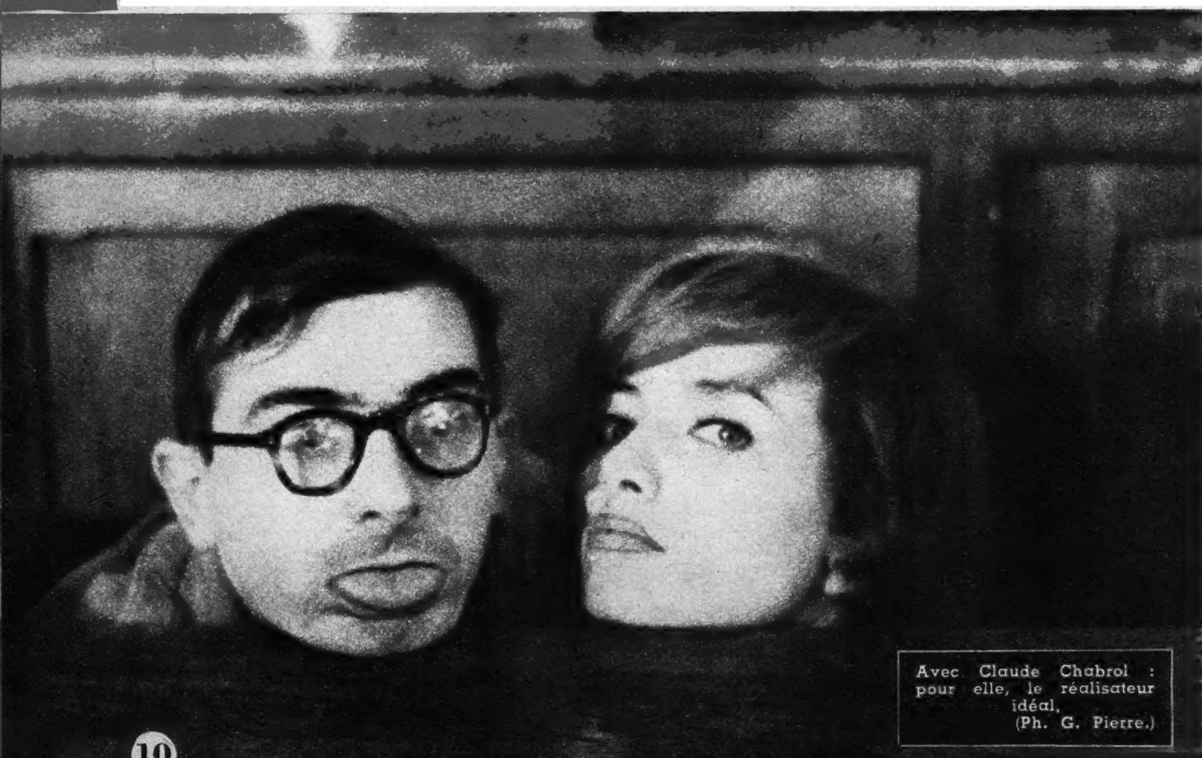
13. Encore un plan admirable et pourtant différent : après l'extase, la lucidité, cruelle... Ainsi s'achève notre démonstration : voilà comment travaille Jeanne Moreau, l'une des plus grandes comédiennes françaises.



Tout, déjà, a été dit sur le film que Peter Brook (à droite) réalise à Blaye (Gironde) sous le titre « Moderato Cantabile », d'après le roman de Marguerite Duras (auteur de Hiroshima, mon amour »). Et, surtout, à la faveur inhumaine d'un douloureux accident qui s'est produit en marge du film, et sur lequel nous ne reviendrons pas pour qu'il ne soit plus qu'un mauvais souvenir oublié, accident qui mêlait cruellement la fiction à la réalité, Jeanne Moreau étant dans le film une mère semblable à ce qu'elle est dans la vie : la maman d'un grand garçon de 10 ans, Jérôme. Ici, c'est le jeune acteur Didier Haudepin qui incarne le fils de l'héroïne de cette histoire d'amour.

Cette seconde image de travail où, entre deux plans, les sourires conjugués de Jean-Paul Belmondo et de Jeanne Moreau nous donnent la preuve que le cauchemar authentique est dissipé, cette image nous permet donc de n'avoir aucun scrupule à reparler aujourd'hui de la vedette et de son travail, puisque le drame de la femme (comme le poignet que J.-P. Belmondo soutient encore par réflexe sur la photo) s'est achevé dans le bonheur d'une totale guérison de Jérôme. Alors, place à Jeanne Moreau, actrice, face à une caméra indiscrète. Voici, en une série de gros plans, proprement hallucinants, le visage d'une âme féminine à travers les images d'un visage de comédienne au travail. C'est un spectacle rare et, peut-être, une définition du génie particulier à quelques acteurs privilégiés dont Jeanne Moreau fait partie.

L'égérie de la nouvelle vague : STEPHANE AUDRAN : *une fille pas comme les autres*



Avec Claude Chabrol : pour elle, le réalisateur idéal.
(Ph. G. Pierre.)

A vrai dire, pour le grand public, c'est encore une totale inconnue.

Tout juste les spectateurs ont-ils pu, en effet, jusqu'ici la « repérer » parmi la faune des « Cousins » dans un personnage de fille blonde très garce.

Mais, depuis, elle a été l'héroïne de deux des productions du jeune cinéma les plus attendues : « Le Signe du Lion », d'Eric Romer, où elle incarne une gérante d'hôtel et surtout « Les bonnes femmes », du fameux Claude Chabrol, où elle personnifie une vendeuse de magasin qui rêve de ne plus l'être et que les hommes ont déçue.

Et l'on assure que, surtout dans « Les bonnes femmes » elle sera une révélation.

Effectivement, Stéphane Audran n'est vraiment pas une fille comme les autres.

C'est un personnage très déroutant, une jeune femme paradoxale et éloignée des conventions habituelles.

D'abord elle n'est pas spécialement jolie, mais elle a infiniment de féminité et un charme étrange, fait de violence, d'intelligence et d'originalité.

Attention, danger!

Elle attaque par principe, pour parer les coups éventuels qui lui seraient destinés.

On se dit qu'elle a dû beaucoup souffrir. C'est alors qu'à nouveau elle déconcerte. Subitement, elle se révèle très sûre d'elle en fonction de la confiance qu'elle a dans l'équipe des réalisateurs et des interprètes de ce qu'on pourrait appeler « la bande Chabrol ».

En fait, elle est l'Egérie n° 1 de cette nouvelle vague, après Bernadette Lafont qui l'a battue au sprint mais qu'elle entend bien rejoindre.

Stéphane Audran parlant de ses amis est une perpétuelle profession de foi. Pour elle, il n'y a qu'Alain Delon, J.-P. Belmondo, J.-C. Brialy, Gérard Blain, J.-L. Trintignant, qui soient de grands acteurs. Même François Périer ne trouve pas grâce à ses yeux. Pour elle, Bernadette Lafont est un personnage de cinéma qui a du génie. Quant aux « Bonnes Femmes », Stéphane Audran estime que c'est un chef-d'œuvre et elle ne tarit pas d'éloges sur Claude Chabrol, metteur en scène.

Hormis cela, elle rue dans notre interview comme une cavale retenue prisonnière. On dirait que chacune de ses phrases est un règlement de compte !

— Tenez, dit-elle, on a posé l'autre jour à Françoise Brion la question : « Devant quel metteur en scène accepterez-vous de vous mettre nue ? » et la... « mère Brion » a répondu : André Cayatte! Eh! bien, pas moi. Moi, je répondrais : Sacha Distel!

— Mais ce n'est pas un metteur en scène ?

— C'est dommage, il est si mignon!

Et puis elle enchaîne d'elle-même :

— Les qualités que je préfère chez un homme ? La rigueur, le sens du commerce, la naïveté, la rigolade!

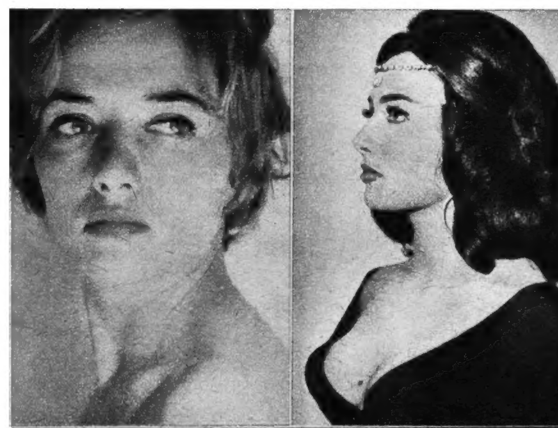
Elle dit encore :

— Les personnages que je voudrais jouer ? Tous, sauf celui de Jeanne d'Arc.

Comme si quelqu'un pouvait avoir l'idée saugrenue de lui proposer un jour de jouer la Pucelle!

Quant aux réalisateurs, elle aime les « meilleurs » mais cela s'entend, il ne s'agit que des nouveaux... Elle revient souvent à Chabrol, par lequel elle est incontestablement très « impressionnée » sur le plan professionnel comme sur le plan personnel.

Et elle passe à l'attaque :



Stéphane Audran en blonde et en brune.
(Ph. Lorcaster.)

— Je vais plutôt vous dire quels sont les metteurs en scène avec lesquels je ne tournerai jamais... D'abord, Jean Delannoy, parce qu'il a l'air sinistre, puis René Clair, car malgré son grand talent il n'a jamais mis en valeur ses vedettes féminines; Clouzot, parce que « je ne suis pas le personnage »; Cayatte, parce que je n'aime pas son univers morbide; Bresson, parce que je suis une comédienne.

Elle a 1 m 66, des yeux verts et des cheveux naturellement châtains (elle ne fut blonde qu'à titre occasionnel!), notre Stéphane en furie.

Et tout un passé derrière elle.

C'est au cours qui porte le nom de Dullin qu'elle a fait ses classes, il y a quelques années déjà, puis elle a travaillé chez Taïna Balachova et Michel Vitold.

Apprentie-comédienne, elle fit la connaissance d'un jeune élève inconnu : Jean-Louis Trintignant. Leur grand amour dura quatre ans et ils se marièrent.

Puis un jour la réussite et d'autres bonheurs éloignèrent Jean-Louis de Stéphane.

Comme sa réussite à elle, tardait, ce fut pour elle la période noire.

On la retrouve alors comme compagne du merveilleux romancier des « Bijoutiers du Clair de Lune », Albert Vidalie. Ce n'est encore qu'une mesure pour rien.

Et Stéphane Audran confesse elle-même qu'il lui a fallu attendre le jour où, à titre purement amical et très gentiment, Gérard Blain, la présente à Claude Chabrol, pour que sa vie et sa carrière reprennent un sens.

Il y a deux ans de cela.

En fonction de la réussite fulgurante de Chabrol, de ses projets merveilleux et d'une communion profonde entre eux deux, Stéphane Audran est aujourd'hui aux anges.

Elle le proclame en tout cas.

Et, comme douche froide, elle vous glisse :

— C'est du bonheur, si tu veux, que le corbeau t'annonce... Telle est ma devise!



Elle est devenue la rivale de Jayne Mansfield.
(Ph. Bernand.)

Le petit poucet des starlettes françaises : SANDRINE : *la rivale de Jayne Mansfield*



Sandrine : 1m53, 20 ans, un visage de petite fille gourmande et un type parfait de « tricheuse 1960 ».

Elle a tout juste vingt ans... Et pourtant, elle est née il y a seulement deux ans, dans les coulisses du Festival de Cannes, où elle devint du jour au lendemain célèbre sous le surnom de « Baby Doll », tout comme Alain Delon, un an auparavant s'était fait remarquer comme le parfait sosie de James Dean.

Depuis, Sandrine, qui est originaire du Nord, près de Tourcoing, n'a pas encore eu ce qu'on peut appeler une « chance » authentique, mais elle n'a cessé de travailler, presque discrètement, ce qui est tout à l'honneur d'une starlette.

En tout cas, sans tambour ni trompette, elle n'a pas moins tourné sept films en l'espace de deux ans et, notamment, et bien entendu, les fameux « Tricheurs » où on ne pouvait pas ne pas la remarquer car elle tenait le rôle de la fille au cœur tendre qui, au cours d'une surprise-partie, appelle à l'aide pour qu'on sauve un petit chat en mauvaise posture, ce qui permettait à Laurent Terzieff d'être héroïque.

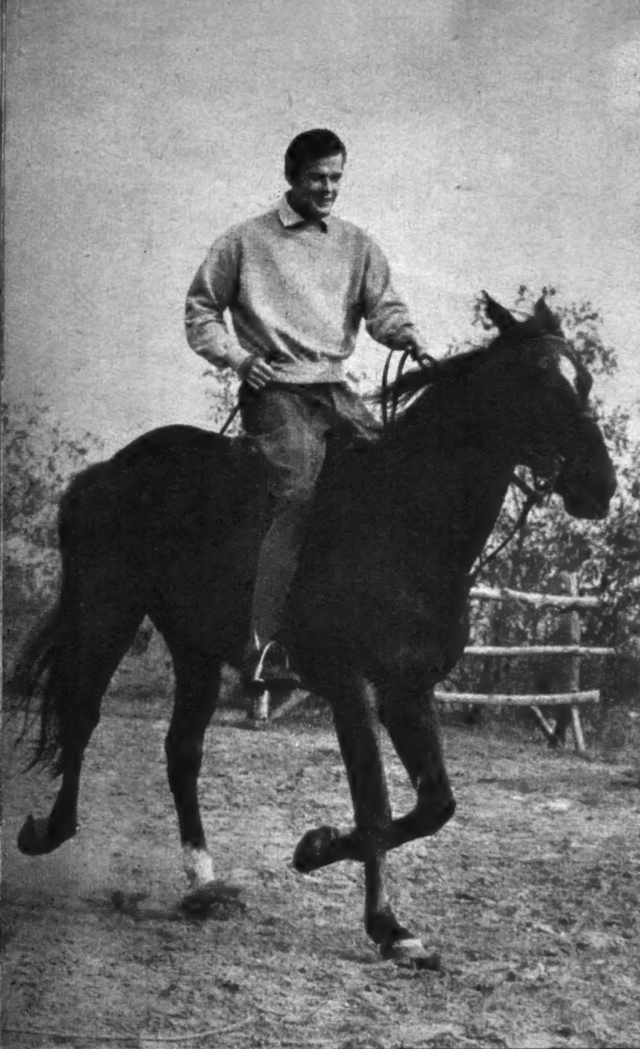
Mais, si vous avez de bons yeux, vous avez pu voir également Sandrine dans « La Moucharde » (une cover-girl), « Enigme aux Folies-Bergères », « Drôles de phénomènes », « Pantalaskas » (où elle fait une parodie de strip-tease) et aussi dans « Tentations » qu'elle a tourné en Espagne avec Armand Mestral et « Dans les griffes des Borgia » qu'elle a tourné en Italie avec Kerima et René Dary.

Ce n'est pas si mal. Surtout pour une « starlette » petit poucet comme elle. Car elle est minuscule, mais infiniment séduisante avec un corps aux proportions parfaites, et un visage de petite fille gourmande.

Or, voici que la Chance, avec un « C » majuscule, vient de frapper à sa porte.

Cette semaine elle est partie pour Rome avec un contrat magnifique, son premier contrat de vedette : deux mois de tournage dans « Les Amours d'Hercule », où elle tiendra le second rôle féminin.

Ainsi Sandrine, la plus petite starlette de Paris, a été engagée pour être la rivale de Jayne Mansfield (star du film en question).

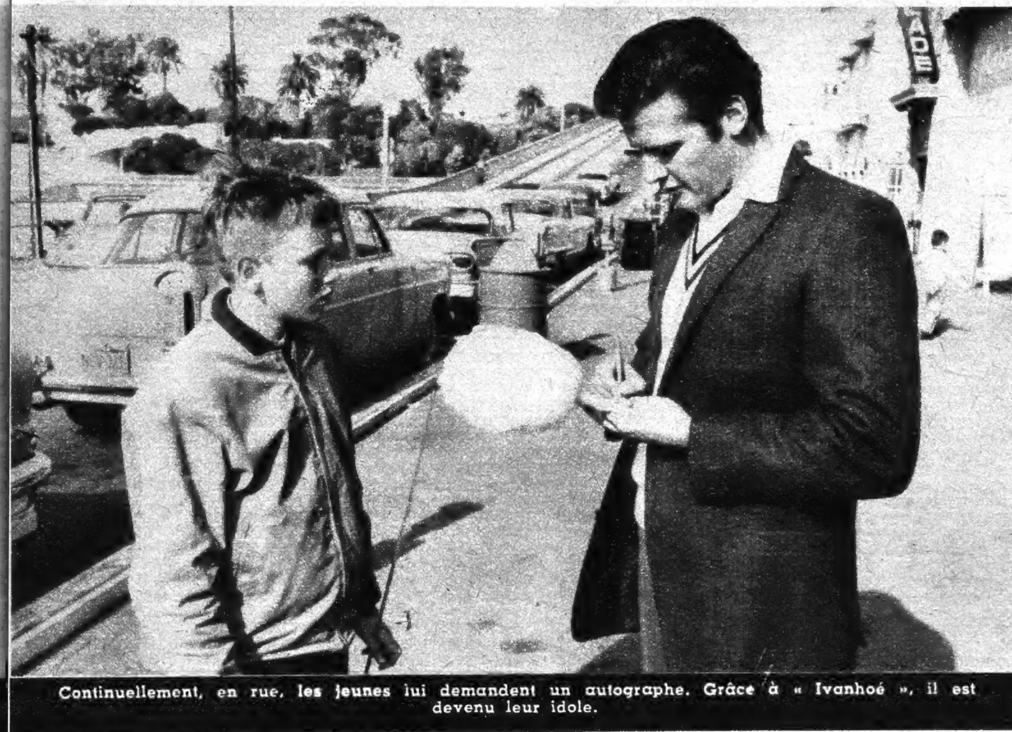




Ses qualités sportives le prédestinaient — c'était couru — à devenir un idéal « Ivanhoé ».



Au parc d'attractions, il a offert une « barbe à papa » à Joan Mac Trevor.



Continuellement, en rue, les jeunes lui demandent un autographe. Grâce à « Ivanhoé », il est devenu leur idole.



Il aime les enfants parce qu'il est — c'est lui qui le dit — resté un enfant lui-même.

Malgré cinq films importants,

ROGER MOORE

N'EST DEVENU VEDETTE QUE GRACE A UN ROMAN-FEUILLETON DE LA T. V.

Il y a quelque chose qu'il ne faudrait jamais faire s'il vous arrivait de vous trouver face à face avec Roger Moore et c'est l'appeler, comme la tendance en est à Hollywood depuis quelque temps, « le nouvel Errol Flynn ». Il n'aime pas du tout ça et il m'en a dit la raison : « Une fois qu'on s'engage dans cette voie, on perd sa propre personnalité. Tout le monde, en effet, s'emploie à vous modeler afin que vous ressembliez de plus en plus au modèle choisi. Or je suis bien décidé à n'être que Roger Moore ». Espérons que Hollywood l'entendra de cette oreille : Errol Flynn n'étant plus, le grand spécialiste des rôles de cape et d'épée, le « swashbuckler » d'une série de succès qu'on cite encore en exemple de nos jours, a laissé vacant un emploi pour lequel, estiment les producteurs, Roger Moore conviendrait idéalement. Et pourquoi ? Parce qu'il a été un « Ivanhoé » plus extraordinairement bondissant que ne le fut, sur grand écran, Robert Taylor. C'est par truchement du petit écran que cet Anglais cent pour cent acclimaté à Hollywood, a fait des ravages. Et quels ravages ! Au départ, le producteur de la série ne s'imaginait certainement pas que ces films, réalisés avec un budget réduit, allaient littéralement prendre d'assaut le public immense qui va au cinéma chez soi. On a vu d'autres histoires médiévales à la TV, on y a même vu de somptueuses productions conçues pour le grand écran mais qui ont terminé leur carrière sur son contrepoint de format réduit. Mais « Ivanhoé », c'était quand même autre chose : c'était l'aventure, l'imprévu, le romanesque mis à la portée de tous. Et un Roger Moore bondissant, chevaleresque, se battant avec le sourire contre des traîtres à rictus et animés des plus sinistres intentions. D'où, je le répète, la vogue extraordinaire d'une série qui, après avoir pris d'assaut le Royaume-Uni tout entier — il y a récemment terminé une troisième carrière, ce qui est exceptionnel — a débarqué en Europe avant de partir à la conquête des Etats-Unis. Partout succès identique. Et, pour Roger Moore, la vogue, le sucès, le triomphe.

« C'est extraordinaire, m'a-t-il dit au cours d'une longue promenade faite ensemble, ce que je dois à ce « péché de jeunesse » car « Ivanhoé » c'est cela en somme. Si j'ai fait de la TV c'est parce que le cinéma et le théâtre ne m'apportèrent pas le succès que j'escomptais. C'est dur de conquérir Hollywood ! J'y ai débuté de la plus modeste façon : en faisant de la figuration intelligente dans « As Young as You Feel », « Stars and Stripes Forever » et « Main Dangereuse ». Quand on me donna un vrai rôle dans « La dernière fois que j'ai vu Paris », je fus aux anges, comme bien vous pensez. Mais ni ce film, ni « Mélodie Interrompue », ni « Le Voleur du Roi », ni « Diane de Poitiers » ne m'apportèrent la consécration. J'irai jusqu'à dire que le grand écran me boudait tandis que le petit écran, lui, me faisait risette. Tourner « Ivanhoé » fut très divertissant, nous nous amusâmes tous comme des fous, ne nous prenant pas un instant vraiment au sérieux. Il faut croire que c'est cela qui a impressionné les spectateurs. Ceux-ci n'aiment pas couper les cheveux en quatre... »

Roger est comme cela : un bon vivant. Sur le plateau, il est le boute-en-train se livrant à mille facéties, jouant des tours à tout le monde. Mais dès que la caméra se met à ronronner, métamorphose : comme il le dit lui-même, il devient alors « un personnage ennuyeux à force de sérieux ».

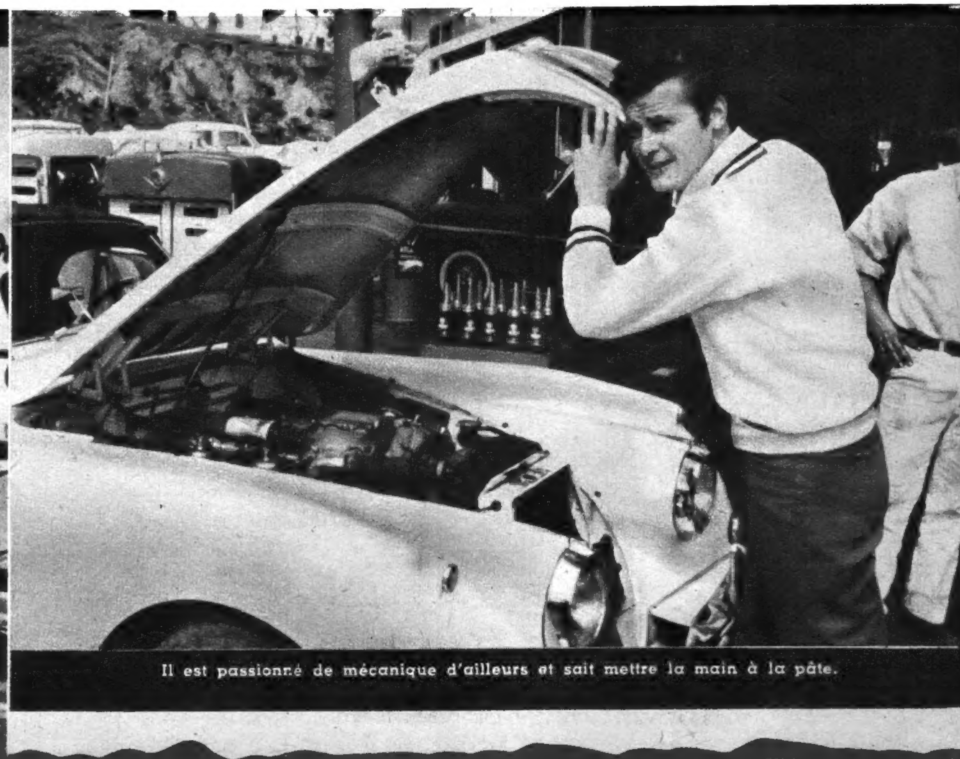
Il aime Hollywood mais se rebelle contre le fait d'avoir à s'y coucher de bonne heure afin d'être frais et dispos pour le travail du lendemain. Avec sa femme, la chanteuse Dorothy Squires, il occupe une charmante maison, où il reçoit ses amis et où la gaîté et l'optimisme sont de rigueur. « Cette demeure, m'a-t-il expliqué, est aux antipodes de celle que j'occupais à Londres et qui appartint au fameux Sir Conan Doyle, le père spirituel de Sherlock Holmes. Je dois dire que j'ai toujours été extrêmement intrigué par ce bâtiment spacieux. Je l'ai exploré de la cave au grenier, j'ai sondé les murs à la recherche de trappes et portes mystérieuses. Hélas ! aucun mystère ! Sir Conan n'usait de son imagination que dans ses livres, et moi qui croyais ferme que sa maison était truquée de façon à révéler, à celui qui saurait les découvrir, les plus surprenants secrets ».

Après une série de rôles d'époque, le dernier en date étant « Le Miracle », il vient de changer d'emploi : dans « Rachel Cade », il est un chirurgien américain. Il dit : « Et comme c'était agréable de pouvoir serrer Angie Dickinson dans mes bras au cours de scènes d'amour modernes. Quand on est en armure ou en pourpoint, on perd beaucoup de l'agrément que peuvent procurer des tête-à-tête de ce genre ». Il aime les chevaux, bien sûr, mais il tient à préciser : « Je m'en préfère pas moins embrasser l'héroïne au lieu du cheval ».

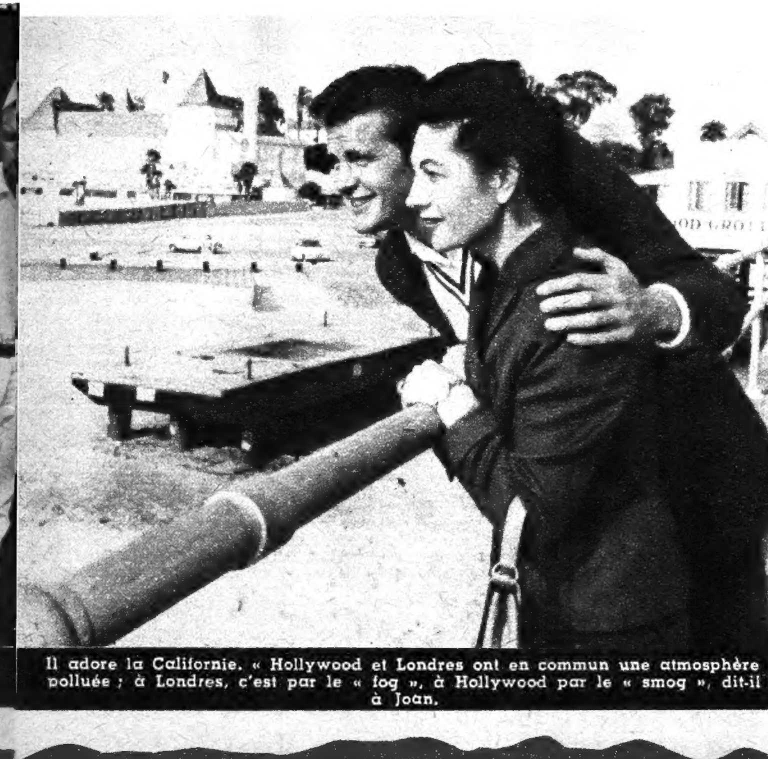
Il est né à Londres, le 14 octobre 1927. Il n'en est qu'au premier stade d'une carrière qu'on peut espérer féconde. Il ne se plaint pas d'avoir vraiment l'air d'un jeune premier et n'envie pas de jouer des rôles de composition. « Cela viendra après, quand j'aurai 50 ans et que mes articulations commenceront à grincer », plaisante-t-il. Tel qu'il est, dans toute la force d'une jeunesse triomphante, semblable en quelque sorte à son personnage d' « Ivanhoé », Roger Moore représente bien l'idéal masculin dont les spectatrices vont chercher le reflet dans le refuge des salles obscures.

Il aime aussi les belles voitures. La sienne est un de ses biens les plus précieux.

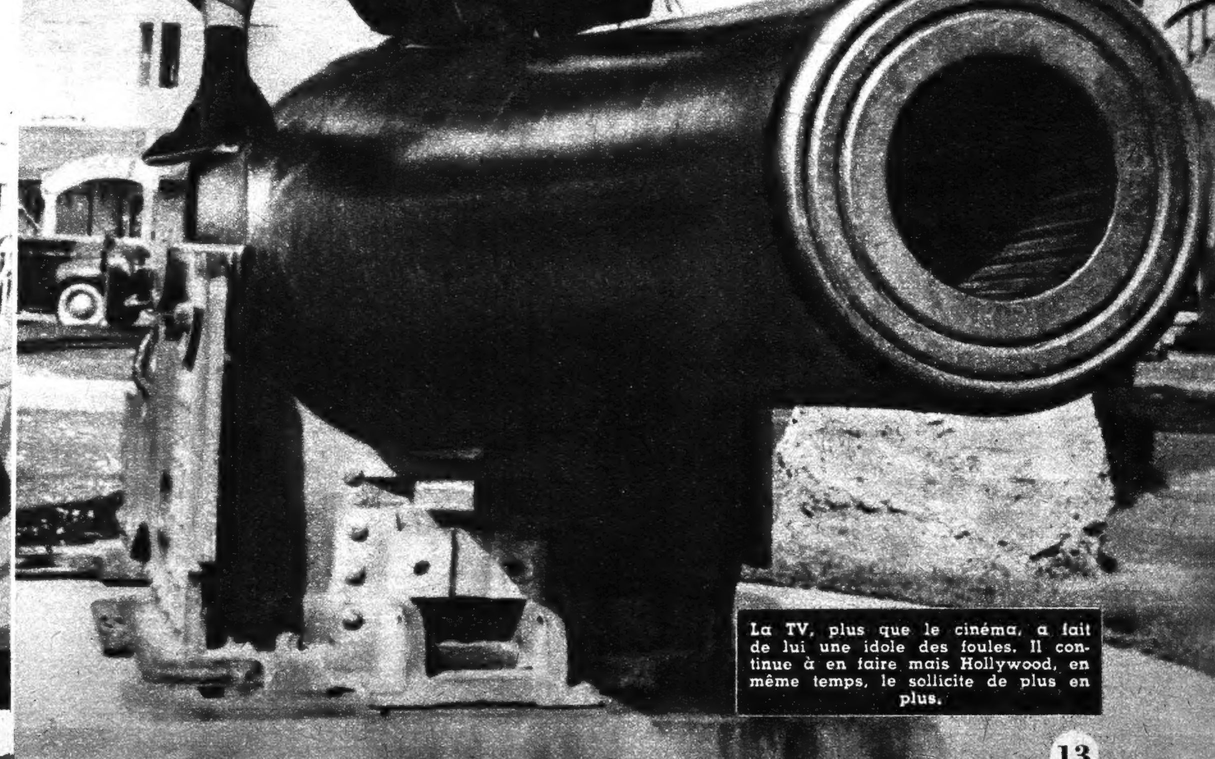




Il est passionné de mécanique d'ailleurs et sait mettre la main à la pâte.



Il adore la Californie. « Hollywood et Londres ont en commun une atmosphère polluée ; à Londres, c'est par le « fog », à Hollywood par le « smog », dit-il à Joan.



La TV, plus que le cinéma, a fait de lui une idole des foules. Il continue à en faire mais Hollywood, en même temps, le sollicite de plus en plus.



Danielle Gaubert dans son rôle des « Régates de San Francisco », par lequel elle a provoqué la plus spectaculaire empoignade que l'on ait vue dans le cinéma français.

C'est peu de parler de « querelle » ; il s'agit d'une véritable tempête, d'un séisme, d'une empoignade comme on en vit rarement dans le cinéma français. Interrogé au sujet de ses rapports avec Raoul Lévy, producteur des « Régates de San Francisco », Claude Autant-Lara, réalisateur du même film, s'est écrié : « Je n'ai pas de leçons à recevoir du monsieur qui a produit " Et Dieu créa la Femme " ! » Ce à quoi Raoul Lévy a répondu d'une même voix : « " Et Dieu créa la Femme " est une œuvre d'art par comparaison avec les ordures qu'a réalisées M. Autant-Lara. »

La raison de cette bagarre homérique ? La censure française refusait obstinément son visa aux « Régates de San Francisco », film audacieux entre tous. Pour accorder son autorisation, elle exigeait au moins une coupure. Claude Autant-Lara la refusa avec hauteur et obstination ; Raoul Lévy, peu soucieux de voir son film rester dans les caves, l'accepta. Tout vient de là. Les choses s'envenimèrent tellement que Claude Autant-Lara exigea que, puisque la coupure était effectuée, son nom fût enlevé du générique. Raoul Lévy affirma ne pas comprendre la raison de cette attitude : « Je n'ai coupé que 2 m 50 du film, dit-il ; cela représente 5 secondes à l'écran. » Effectivement, le film demeure étonnamment audacieux.

Au centre de ce débat mémorable, se trouve une jeune fille de seize ans, Danielle Gaubert. Elle avait quinze ans lorsqu'elle tourna ce film dont elle est la vedette. L'héroïne des audaces de ce film plus audacieux que tous ceux qui sont dus à des réalisateurs de la « nouvelle vague », c'est elle. Mais, tandis que son producteur et son metteur en scène se fusillent moralement, elle se soucie peu de l'orage dont elle est responsable. Notre photographe l'a surprise alors que, souriante, elle faisait des exercices de gymnastique.

— « Les Régates » ? dit-elle. C'est scandaleux, c'est un film que je n'ai même pas le droit de voir...

Effectivement, il est interdit aux moins de dix-huit ans. Ce n'est pas le moindre paradoxe que cette jeune adolescente, qui a joué dans le film certaines scènes, n'ait même pas le droit de les voir en spectatrice. Nous lui avons demandé quel était ce fameux gros-plan que Raoul Lévy avait coupé. Elle a refusé, rougissant légèrement, de s'expliquer là-dessus.

Les paris sont ouverts : quel était ce gros-plan ? A en juger à l'audace des séquences qui demeurent, il devait être capable de couper le souffle à Roger Vadim (réalisateur de « Et Dieu créa la Femme ») soi-même...

par Marcel PEYRAUD.

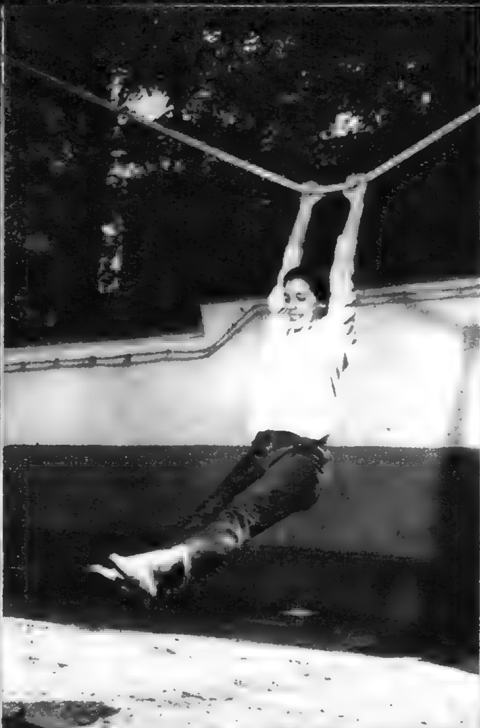
Danielle Gaubert

semble fort peu se soucier de l'homérique querelle qu'elle a déclenchée malgré elle avec "LES REGATES DE SAN FRANCISCO„

(Ph. S. Lido) **PENDANT CE TEMPS, DANIELLE SE DÉLASSE...**



Souriante et détendue, Danielle fait le mur.



Elle se balance à la corde.



Elle improvise des exercices de ballerine.



Elle se souvient qu'elle débuta comme danseuse.



On l'aperçut notamment dans « Bonjour, Tristesse », où la voici avec David Niven.



Dans une scène du deuxième film brésilien de Marcel Camus, « Os Bandeirantes », qui, bien avant d'être sorti, a fait d'elle une vedette. Il a suffi que le réalisateur d'« Orfeu Negro » la choisisse.

ELGA ANDERSEN:

derrière la starlette dont le charme séduisit GARY COOPER et le SHAH d'IRAN : une artiste

par Guy de la BRECHE

Il y a plusieurs Elga Andersen.

C'est-à-dire que cette jeune femme de vingt-quatre ans, 1 m. 69, 55 kilos, née à Dortmund, de nationalité allemande mais d'ascendance slave et grecque, est un personnage aussi complexe que le laissent deviner ses yeux de chat, son visage terriblement changeant, une certaine affectation et une réelle culture.

D'abord Elga Andersen s'appelait Elga Hymmen. A l'époque elle donnait, de sa venue à Paris, cette explication officielle :

— Très brillante élève, j'avais été reçue première pour le diplôme d'interprète d'anglais et de français (elle parle ces deux langues sans accent et connaît des éléments de beaucoup d'autres). Alors, pour me récompenser, ma mère m'a offert un voyage à Paris.

Dans l'esprit de sa mère, c'était un voyage de quelques semaines. Pour Elga, c'était un voyage sans retour.

Pourtant elle n'avait pas beaucoup d'argent, pas de métier mais heureusement beaucoup de charme et sans doute de la chance puisque, très vite, elle devint une « cover-girl » appréciée. Comment ? Les versions diffèrent déjà légèrement selon les biographies consacrées à celle qui devint vedette grâce au second film brésilien de Marcel Camus, « Les Pionniers » (Os Bandeirantes). Dans l'une, on lui fait déclarer :

— Dans la rue, devant mon hôtel à Montparnasse, il y avait au travail un photographe de mode. Par gentillesse, il fit une photo de moi... Quelques jours plus tard, je faisais ma première photo publicitaire pour une marque de lessive.

La seconde biographie est déjà plus complexe :

« Elga, y lit-on, était chez une amie « cover-girl » qui, ce jour-là, posait pour des photos publicitaires. Elga, désœuvrée, fit alors la cuisine : un bœuf bourguignon, paraît-il, ce qui pour une jeune Allemande, est plutôt inattendu. Pour remercier la cuisinière improvisée de son talent et du bon repas, le photographe prit d'elle un cliché en couleurs sur... fond d'emballage de la lessive. »

La suite, vous la devinez; la photo est développée, mêlée (par mégarde ou peut-être intentionnellement) aux autres et c'est le miracle que chacun attendait. On se dispute la « cover-girl », cordon bleu. D'autant plus qu'elle est jolie et qu'elle a transformé ses cheveux noirs (qui faisaient un peu casque), en cheveux blonds très nordiques, ce qui convient beaucoup mieux à sa beauté et à sa légende.

A cette époque, elle s'appelle Elga Hymmen et lorsque l'on se moque un peu de ce nom, de ce pseudonyme un tantinet équivoque, elle se fâche et déclare ne pas vouloir en changer... Souvent femme varie...

A l'époque aussi, elle intrigue passablement les courriéristes parisiens et tous les gens qui « sortent ». Chacun se demande qui est cette grande fille qui se promène partout en compagnie de Gary Cooper. Eh oui! la mystérieuse compagne — en tout bien tout honneur — de Gary Cooper, venu à l'époque seul à Paris, c'est notre Elga... internationale.

C'est par le metteur en scène Billy Wilder que Gary fit la connaissance d'Elga et c'est à la demande de Gary qu'Elga devint son guide à travers Paris.

On parla beaucoup d'elle sans la connaître et la jalousie dut faire dire des énormités à quantité de plus ou moins belles dames. Mais Elga s'en moquait. Par Gary, elle faisait la connaissance de Rita Hayworth (quel charme!), de Linda Christian (devenue son amie) et aussi du grand romancier Ernest Hemingway.

* * *

A la suite de la lessive et malgré ses occupations de guide, Elga faisait un peu de cinéma. Toujours à l'affût de talents et de beautés nouveaux, le producteur-metteur en scène, André Hunebelle, la fit tourner dans « Les Collégiennes » (un petit rôle à cause de l'accent allemand qu'elle avait encore). Puis ce fut « La Polka des Menottes » et « Les Lavandières du Portugal ». Au moment où elle allait tourner justement dans l'« Ariane » de Billy Wilder un contrat pour la télévision mexicaine l'obligea à renoncer à ce projet.

Retour en France et au cinéma avec deux petits rôles : « Bonjour, Tristesse » et « Ascenseur pour l'Echafaud ».

C'est à ce moment que l'actualité s'empare à nouveau de celle qui est devenue Elga Andersen. Ce n'est plus aux côtés de Gary Cooper qu'on la remarque mais auprès du shah d'Iran. Eh oui! Elle aussi. Et l'on en reparle en ce moment, plus que de raison, et surtout plus qu'Elga ne le voudrait. Ces histoires qui l'amusaient peut-être autrefois ne lui paraissent plus être de saison maintenant...

... Maintenant que grâce à un portrait-robot et surtout à une amie, elle est la vedette de Marcel Camus dans « Os Bandeirantes ».

Et c'est là que nous en revenons aux plusieurs Elga Andersen. Elle est maintenant l'interprète enthousiaste de Marcel Camus, émerveillée par son séjour, pourtant épuisant, de cinq mois au Brésil, ravie de son rôle et décidée à consacrer un maximum de temps à ce film qu'il faut encore postsynchroniser et qu'il faudra ensuite contribuer à lancer (Venise, peut-être ?).

Elle est encore, sans doute, l'Elga des cocktails, des réceptions où l'on se montre, mais ce n'est plus comme autrefois pour faire admirer sa beauté de starlette en mal de célébrité (ce qui est d'ailleurs parfaitement légitime). C'est pour servir le film qu'elle vient de faire — par une chance merveilleuse, dont elle s'étonne encore — et auquel elle aura consacré au total un an de sa vie.

Aussi il y a une chanson dans le film. Pour l'interpréter, elle prend des leçons de diction pour n'avoir aucune trace d'accent; des leçons de chant pour être aussi « à la hauteur ». Elle a, il faut le dire, un sens très sûr de la musique, comme aussi de la peinture et de beaucoup d'autres arts. Car celle que l'on avait peut-être d'abord prise pour une petite starlette jolie, mais sans plus, a de réels goûts artistiques qui doivent annoncer des dons aussi réels.

Quand on parle longuement à cette jeune personne, qui pourrait se contenter de faire admirer ses qualités de jolie femme (et qui sait fort bien le faire), on s'aperçoit qu'elle est plus intelligente et plus cultivée que la plupart de ses consœurs. Elle a beaucoup lu et beaucoup retenu. Mieux, elle sait voir les choses et les gens et porter un jugement net sur les choses et les gens qu'elle connaît.

Aussi n'est-ce pas une plaisanterie ni une manière pour elle de se faire valoir, lorsqu'elle dit :

— J'aimerais beaucoup écrire. Je porte en moi au moins un sujet que je voudrais mettre sur le papier. Mais je ne sais pas si j'en aurai le courage à la fois physique et moral.

Car ce qu'Elga voudrait écrire — elle ne le dit pas, mais on le devine — c'est une histoire qui lui tient à cœur. Une aventure sentimentale qu'elle voudrait ainsi revivre ou, au contraire, dont elle voudrait se libérer. Ses amis lui ont conseillé d'écrire. Elle n'a pas encore suivi leur conseil. Peut-être que ces lignes en tombant sous les yeux d'un éditeur, donneront à celui-ci l'idée de lui demander ce manuscrit. Ce serait un bien pour Elga de se mettre devant un papier blanc et de le noircir d'une écriture que l'on devine haute et serrée. Il y a un aspect d'elle que, seul, un roman pourrait faire s'épanouir. Car, dans ce milieu du cinéma et des mondanités, il n'est pas facile à une jolie fille de se montrer trop sentimentale. Même — et peut-être surtout — si c'est sa vraie nature...



Elga au naturel, chez elle, en blue-jeans et pull-over, les pieds nus.
(Ph. Apis.)

INTERVIEW-EXPRESS

ANTHONY PERKINS :

« Je suis un enfant de la balle »

Je joue actuellement à Broadway une comédie musicale, « Greenwillows ». C'est un spectacle charmant, où je m'amuse sans arrière-pensée et où je chante. Je n'ai pas une voix bien extraordinaire mais la presse m'a fait un joli compliment en disant que je la conduisais avec adresse — comme une voiture de courses. Dans quelques semaines, je serai sans doute fatigué de pousser la romance. Il en est toujours ainsi quand je joue une pièce à succès d'ailleurs : au début, je suis tout feu tout flamme, mais après quelque temps, je commence à piaffer d'impatience et je dois absolument faire autre chose. Tourner un film, par exemple. Dieu merci! on ne m'oublie pas à Hollywood et il ne me reste qu'à choisir parmi les scripts qui s'entassent dans mon living celui qui me conviendra le mieux.

C'est vrai : je ne tiens pas en place. Quand je suis à Hollywood, je rêve de New York et comme il est délectable d'y vivre. Mais quand je suis à New York, la Californie me paraît un paradis sur terre. J'y ai tellement d'amis et que de gens m'ont aidé à réussir. Devenir une vedette, une fois qu'on a le pied dans l'étrier, ne paraît pas difficile. Mais on ne devient jamais vraiment bon comédien par ses propres moyens : il faut que les autres vous aident, que les aînés vous guident. Il en a été ainsi avec moi et cette dette de reconnaissance je ne suis pas près de l'oublier.

J'ajoute aussitôt que je n'appartiens à aucune école. Je n'ai suivi aucun cours dramatique, pas même celui de l'Actors Studio. J'ai appris à voler de mes propres ailes parce que je suis né dans un milieu de théâtre et que mon père était acteur. Je voudrais arriver un jour à l'égaler. Ce sera difficile!

VENETIA STEVENSON : enfin le vrai départ ?

Peu de jolies déesses, à Hollywood, le sont autant que Venetia Stevenson. Fille de l'actrice Anna Lee et du réalisateur Robert Stevenson, elle se devait de briller dans l'écrin d'un écran. Son ascension n'a toutefois pas été fulgurante et cette blonde aux yeux bleus, jusqu'à présent, s'était plutôt aventurée dans le sous-produit. Au point qu'elle décida un jour de s'exiler en Europe. Cela a fait tourner la chance : la voilà rentrée à Hollywood après avoir tourné deux films à Londres et tourné une séquence du « Troisième Homme » transformé en feuilleton de TV. Elle vient de tourner des essais pour donner la réplique à Kirk Douglas et Rock Hudson pour « Day of the Gun » et on lui propose « The Four Dolls » à Rome. Venetia pense, à juste titre, que son heure a enfin sonné.

REFLETS DE L'ACTUALITE HEBDOMADAIRE ★ ★ ★



Félicitations au vainqueur! Sacha Gordine, le producteur d' « Orfeu Negro », qui vient de gagner l'Oscar du meilleur film étranger, était évidemment aux anges le lendemain de cette victoire si méritée. « Je n'osais trop croire à la réussite vu la qualité des autres productions étrangères en compétition. J'ai cru défaillir en entendant proclamer le nom de mon film. Ce sont Marcel Camus et ses interprètes qui vont être contents! »



Au souper qui suivit la soirée des Oscars, Elizabeth Taylor apparut souriante et très relaxée. Ce qui fit dire à Eddie Fisher, son époux : « Ma femme est formidable : c'est la meilleure perdante que je connaisse ». Pourtant, la déception pour Liz devait être très vive : trois fois nommée déjà pour le prix de la meilleure interprétation, elle passa chaque fois à côté de la victoire.

« Dinosaure », tel est le titre du plus récent film d'horreur produit à Hollywood ; il participe à un genre qui, pour être mineur, n'en a pas moins beaucoup de succès auprès des foules. Kristina Hanson et Gregg Martell, qu'on voit ici dans une scène caractéristique, auront à affronter dans cette histoire des monstres antédiluviens. Un nouveau cycle qui débute : dans un autre studio, on tourne « Le Monde Perdu ».

Les films de guerre aussi gardent toute leur vogue. Un autre, « Hell to Eternity », vient d'être mis en chantier, tous les extérieurs étant tournés à Okinawa, sur les lieux même de l'action. Mais les combattants, parmi lesquels Jeffrey Hunter, retrouveront au studio « la récompense du guerrier », c'est-à-dire de jolies files qui, ici, seront Miiko Taka, l'héroïne de « Sayonara », et Patricia Owens. Dans d'autres rôles : Vic Damone et Sessue Hayakawa.

Premier résultat de la fin de la grève à Hollywood : la reprise du tournage d'un grand nombre de films dont la réalisation a été interrompue pendant de longs jours. Debbie Reynolds et Tab Hunter ont été parmi les premiers à regagner le studio pour y reprendre leur rôle dans « Le Plaisir de votre Compagnie ». Lilli Palmer, à New York, où elle s'apprêtait à reprendre le chemin de l'Europe, a également été rappelée d'urgence.

LA VIE à HOLLYWOOD

par F. DHONT et JOAN MAC TREVOR, des services spéciaux de « Ciné-Revue » à Hollywood.

CŒURS EPANOUIS, CŒURS BRISES, CŒURS A PRENDRE...

Yma Sumac va se remarier : avec son ex-mari, Moises Vivanco. « Au lendemain de notre divorce, explique-t-elle, il recommença à me faire la cour ; depuis, au moins une fois par semaine, il a demandé ma main. » On se rappelle que le rossignol péruvien et son prince-consort en vinrent aux mains au cours d'une « explication » où les objets volèrent à travers la pièce à la manière d'une comédie de Mack Sennett.

* * *

May Britt et Ed Gregson vont-ils se réconcilier? On les découvre souvent ensemble dans des coins discrets de restaurants complices depuis quelque temps.

Kim Novak, qui n'a jamais caché qu'elle aimait Richard Quine mais qui niait toute intention matrimonale, dit maintenant qu'elle est prête à épouser l'élu de son cœur s'il consent à ne pas mettre d'obstacles à sa carrière.

* * *

Il a suffi à Erika Remberg de débarquer à Hollywood pour tomber tout aussitôt dans les bras de Gustavo Rojo, son mari. Ses intentions de divorcer n'auront duré que le temps de son séjour en Europe.

* * *

Une (impressionnante) larme en diamant a été le gage offert par Lang Jeffries à Rhonda Fleming le jour de leur mariage (discret) à Las Vegas. Le couple, hélas! ne pourra partir en voyage de noces avant six mois : tous deux ont des occupations qui les enchaînent à des contrats très stricts.

* * *

Pour la deuxième fois en l'espace de quelques mois à peine, Virginia Arness a tenté de se suicider : elle ne peut se faire à l'idée que son mari, Jim Arness, ne l'aime plus et ce qui plus est, sort en compagnie de Barabara Williamson. Jim, en dépit du fait qu'il vit séparé de Virginia depuis un bon moment déjà, continue à résider dans la même maison. En quelque sorte, cela équivant à retourner le fer dans la plaie...

Debbie Reynolds s'est vraiment émancipée : elle a deux cavaliers servants, l'un étant Glenn Ford, l'autre le très richissime Harry Karl. Qui continue, ayant mis sa fortune aux pieds ravissants de Debbie, à la combler de cadeaux, le dernier en date étant un extraordinaire collier en diamants qui aveugle ceux qui le contemplent. Il faudra bien qu'un de ces jours prochains, elle fasse son choix.

* * *

Zsa Zsa Gabor, qui a un cœur d'artichaut (c'est dans la famille!), a définitivement rompu avec le très riche Sidney Barton pour reporter son affection sur le moins riche Franchot Tone, ex-mari — entre autres — de Joan Crawford. Elle n'a oublié qu'une chose : de rendre à Sid la bague de fiançailles sertie d'un diamant 15 carats. Pour elle, ce joyau n'est « qu'un gage d'amitié ». Et les gages d'amitié on les garde toute la vie durant, pas vrai?

DERRIERE LA FAÇADE

VRAIMENT ?

Sophia Loren, entre autres qualités, a celle d'être d'une désarmante franchise. Elle n'a pas manqué à cause de cela de surprendre les journalistes hollywoodiens blasés.

Un soir qu'il était question de Marilyn Monroe, Sophia demanda soudain :

— Savez-vous pourquoi Arthur Miller l'a épousée?

Et chacun de pointer l'oreille : quelle révélation allait tomber de la bouche de la charmante Italienne?

— Parce qu'elle est simple et bonne, pas chichiteuse pour un sou. Tous les intellectuels aiment ce genre.

— Comment le savez-vous?

— Par expérience, lança Sophia. Parce que Carlo Ponti a fait de moi sa femme.

ELLES N'ONT GLANE QUE DES REGARDS ADMIRATIFS

A la soirée des Oscars, Ann Blyth et Arlene Dahl n'étaient que simples spectatrices. Doris Day, elle, était candidate au prix de la meilleure interprétation. Elles avaient revêtu leurs plus beaux atours: Ann brillait dans un long fourreau de soie orné de tulle et cela lui allait à ravir ; Arlene versait dans une extravagance calculée avec une robe taillée dans une soie noire à reflets mordorés et à longue traine ; Doris, elle, portait une création d'Irène en satin blanc pailleté. C'était simple, discret, bien à l'image de celle qui la portait. A son poignet, un bracelet en platine et diamants, cadeau lui offert la veille par son mari, Marty Melcher. Sagement, durant toute la soirée, Doris resta assise dans son fauteuil. Elle était parfaitement maîtresse d'elle-même. Après, ayant perdu l'enjeu, elle déclara : « Je savais depuis le début que je ne gagnerais pas et je suis restée parfaitement maîtresse de mes nerfs ».



Ann Blyth : un beau sourire au photographe.



Arlene Dahl : une déesse hiératique qui fit pousser des « oh ! » admiratifs.



Doris Day : une simplicité qui l'explique toute.

LES INDISCRETIONS DE JOAN MAC TREVOR

La grève est finie et ce n'est pas trop tôt. Nos étoiles qui s'étaient égaillées, rejoignent l'une après l'autre les plateaux désertés. Et la ruche recommence à bourdonner. Un son bien agréable après le silence de ces dernières semaines!

La soirée des Oscars n'est déjà plus qu'un souvenir mais on recueille encore par-ci par-là des échos inédits. Surtout au sujet des perdants! Pour consoler Laurence Harvey de sa défaite, les James Mason lui ont offert une « party » très gaie. Larry a noyé ses larmes dans le champagne. Puis il a repris le chemin de New York afin d'y poursuivre la cour qu'il fait à Elizabeth Taylor dans « Butterfield 8 ».

J'étais à côté de Wanda Hendrix à l'avant-première de « The Unforgiven », où Audie Murphy joue (fort bien d'ailleurs) un rôle aux côtés d'Audrey Hepburn et Burt Lancaster. Au cours d'une scène, il se fait copieusement rosser par les Indiens. C'est à cet instant précis que de la bouche de Wanda s'échappa un cri de triomphe ; manifestement, cela lui faisait plaisir. P.S. : Wanda est la première femme d'Audie.

Ce ne sont pas les propositions qui ont fait défaut à Olivia de Havilland durant son séjour ici. Le producteur Jerry Wald lui a même offert la vedette de « Retour à Peyton Place ». Mais Olivia a répondu : « J'accepte à condition que le film soit tourné à Paris ». Boutade, naturellement, mais qui prouve que même un beau rôle ne pourrait retenir cette Parisienne d'adoption loin de son foyer.

Diane Varsi quitte sa retraite mais pas pour regagner Hollywood : elle s'installe à Carmel, qui n'est pas un couvent mais un petit village de pêcheurs. Où vit en recluse, depuis des années, une autre ex-Hollywoodienne : Jean Arthur. Ces deux rebelles, en se rencontrant, auront plus d'un sujet de conversation en commun.

Je l'ai signalé déjà : tout ce que Alan Ladd entreprend réussit. Voilà qu'il vient d'apprendre qu'on a découvert du pétrole sous son ranch de Hidden Valley, où il se livre à l'élevage de volaille depuis près de 10 ans. Et le forage de puits a été décidé aussitôt.

Si Lana Turner a momentanément renoncé à tourner « Streets of Montmartre » à Paris, c'est surtout pour ne pas quitter la Californie au moment précis où sa fille Cheryl a des ennuis de croissance. Cheryl, pensionnaire d'une pension ultra-chic de la Vallée de San Fernando, était sur le point de se laisser enlever par son flirt lorsque le complot fut éventé.

Jane Wyman, convertie depuis quelques années au culte de la TV, m'a confié qu'elle voudrait beaucoup tourner un film pour grand écran question de se reposer de l'infernale tension du travail de son émission régulière à la TV. Divorcée de Fred Karger, Jane n'en continue pas moins à sortir assidûment avec celui-ci. Elle m'a assuré qu'il n'y avait pas de reconciliation dans l'air.

Il est possible que Marlon Brando et Tony Curtis soient partenaires dans « My Glorious Brothers », qui serait tourné en Israel. Est-ce pour recueillir une certaine couleur locale que Marlon, pour l'instant, s'intéresse à Ziva Rodann, fière et explosive Israélienne?

Le producteur Samuel Bronston m'a assuré que « Le Roi des Rois » serait « le plus grand film biblique jamais produit ». On parle d'Orson Welles pour être Hérode et de Richard Burton pour un autre rôle de premier plan.

Epilogue inattendu à la tragédie de la mort de Betty et Mario Lanza : les grands-parents maternels réclament la garde des quatre orphelines, confiées depuis le décès de leur maman aux soins des grands-parents paternels. L'affaire ira en justice — à moins d'un arrangement à l'amiable.

Elle parle et comprend très bien l'italien. Elle écoute avec intérêt les explications du « vetturino », le cocher de la « carozzella » à bord de laquelle elle « joue à la touriste » à Rome.

MICHELE MORGAN

rêve au passé à Rome, sur les lieux où elle rencontra HENRI VIDAL en tournant « FABIOLA »

par Monique JAMAIN, des services spéciaux de « Ciné-Revue », à Rome.



Elle adore les petites « trattorie » romaines qui sont, pour elle, pleines de chers souvenirs. Dans celle-ci, qui se trouve entre le Colisée et le Forum, elle prend un jus d'orange et une pizza.



Michèle sur la Voie Sacrée ; au fond l'Arc de Titus. Cette Voie Sacrée, elle l'a parcourue autrefois, avec Henri Vidal, au début de son amour.





Elle écrit à ses amis de Paris dans la partie couverte et chauffée de son appartement : elle l'a choisi à cause du gros poêle en faïence qui y ronfle gaiement.

Dans l'après-midi, elle goûte le soleil romain d'avril dans la partie découverte de la terrasse.

Je suis venue à Rome pour voir Rome, m'a dit Michèle Morgan. Je veux jouer à la touriste, visiter tout ce que je ne connais pas. Pour ne rien oublier, je me suis même préparé une liste très détaillée. Tenez...

Sur la liste, sans ordre, sont notés le Colisée, Civitavecchia (à 72 kilomètres au nord de Rome), le musée Borghèse, Fiumicino, la Galerie d'Art moderne, l'Institut de France, Ostia Antica, Piazza Navona, la Via Appia Antica, les fontaines, les tombes étrusques, la Chapelle Sixtine, etc.

— Cela semble incroyable, n'est-ce pas ? continue la blonde actrice. Vraiment, je ne connais rien de tout cela. Je suis venue à Rome maintes fois, mais toujours pour y travailler et les horaires italiens sont si fantaisistes que je n'avais jamais le temps de rien voir. Après, j'étais si fatiguée que je n'avais qu'une hâte : partir, rentrer chez moi. C'est réellement la première fois que je viens à Rome.

Je ne peux m'empêcher de penser que Rome doit signifier bien autre chose pour Michèle Morgan. Comment oublier que c'est ici, il y a maintenant douze ans, qu'en tournant « Fabiola » elle a connu Henri Vidal ? Qu'ici a débuté, dans un décor de ruines comme celles qu'elle désire visiter aujourd'hui, ce grand amour que la mort a fauché brutalement en décembre dernier ? Peut-on imaginer que le souvenir de son bonheur perdu n'accompagne pas Michèle partout, des arènes du Colisée aux petites « trattorie » dont Henri Vidal raffolait, des escaliers couverts de fleurs de Trinità dei Monti à la Via Appia Antica ?

Pourtant, à voir Michèle Morgan si détendue, si sereine et apparemment insouciante, je me sens obligée de croire qu'elle n'est pas venue ici pour chercher les souvenirs de son grand amour ou pour retrouver l'amer reflet des jours heureux. Au contraire. Il y a dans son sourire, dans sa curiosité toujours en éveil, dans sa tranquillité peut-être un peu voulue, comme une espèce de sagesse, de conviction que l'avenir est encore plein de promesses. Et l'on sent que, de toute sa volonté, elle veut tout apprécier, goûter pleinement et sans amertume aux belles choses de la vie qui lui sont offertes : le soleil de Rome, si chaud et si lumineux en ce mois d'avril, l'admiration des gens à la fois affectueuse et pleine de respect, la douce mélancolie des vestiges antiques, la chaude amitié des collègues, la splendeur des œuvres d'art des musées. Et si le souvenir d'Henri, que j'imagine, moi, constamment en elle et auprès d'elle, devient quelquefois plus aigu au détour d'une rue ou à l'évocation d'un mot ou d'un détail, il n'en est pas pour autant triste. Il appartient à un monde féerique, irréel, lointain déjà.

L'appartement que Michèle Morgan a loué pour son séjour à Rome n'a, lui, rien de féerique ou d'irréel. Avec ses tableaux ultra-modernes, ses bibelots étranges, sa disposition bizarre, ses contrastes de couleurs, ses mélanges déconcertants d'antique et de moderne que l'on retrouve tant dans l'ameublement que dans la décoration, il donne à la douce Michèle, qui me reçoit en douillette robe de chambre bleu pâle, un air d'enfant égarée dans un minuscule univers fantastique et drôle à la fois. Mais il possède surtout une merveilleuse et longue terrasse pleine de soleil et de plantes exotiques d'où l'on découvre, au-delà du Tibre jaune qui bouillonne autour des colonnes d'un pont, presque toute l'étendue des toits de Rome. Cet appartement est celui d'un artiste qui séjourne actuellement en Amérique. Parce que Michèle adorait la terrasse, dont une partie, vitrée et couverte, contient un énorme poêle de faïence qui ronfle gaiement, cet homme étrange a accepté de le lui louer.

Le programme de Michèle Morgan, à Rome, est très précis : le matin s'éveiller tard ; sortir à onze heures, tous les jours, pour « jouer à la touriste »; déjeuner, autant que possible, dans une « trattoria » anonyme et dotée de terrasse, tard selon l'habitude romaine; faire, de nouveau, « la touriste » jusqu'à 17 heures; repos; le soir, voir un film et dîner avec le metteur en scène ou un des interprètes, ou bien passer une soirée sans fastes avec quelques-uns de ses nombreux amis de Rome. Enfin, dormir à satiété.

— Cette partie importante de mon programme de vacances est la plus difficile à réaliser, me confie Michèle Morgan. Je n'arrive pas à dormir plus de cinq ou six heures par nuit. Puis, avec un air lugubre, elle ajoute : Vous ne savez pas ce qui m'empêche de dormir ?

La lueur à la fois ironique et malicieuse qui apparaît dans ses larges prunelles claires arrête dans ma pensée la moindre considération mélancolique liée au disparu.

— Venez voir...

A sa suite, je traverse le salon (moucheté blanc et noir avec coussins bleu turquoise, comme ceux des six prie-Dieu de bois noir autour d'une immense table basse de marbre), puis un couloir assez large.

— Voilà, me dit Michèle en riant.

Cela semble être une chambre à coucher : il y a un lit. Mais tout est rouge, noir et or : le couvre-lit, les rideaux, le papier mural, le tapis, une bibliothèque, les lampes elles-mêmes. En face du lit, l'immense portrait surréaliste d'une femme au visage glabre encadré de longs bandeaux noirs, me fixe de ses yeux immenses, tragiques, noirs, évidemment. Je note, unique note claire sur un secrétaire sombre, une grande photo d'Henri Vidal, souriant. C'est hallucinant.

— A partir de ce soir, je dors ici, affirme Michèle Morgan en m'indiquant le couloir. Un lit de pensionnaire recouvert de bleu pâle est installé là, entre deux portes; une chaise de bois blanc sert de table de nuit. N'est-ce pas drôle ?

Dans ce mot, dans cette réaction simple, joyeuse et sans drame devant une chose qu'elle ne comprend pas, il y a toute Michèle Morgan : une femme extraordinaire, indépendamment de ses qualités d'actrice, simple, courageuse, gentille, optimiste de toute sa volonté, envers et contre tout.

Quand elle quittera Rome, aux premiers jours de mai, pour aller à Vichy inaugurer le nouveau cinéma qui portera son nom (j'espère que le percepteur ne va pas croire qu'il m'appartient, s'exclame-t-elle), Michèle Morgan n'emportera qu'un regret : n'avoir pas pu faire de « shopping » : sa moindre tentative provoque des attroupements, des embouteillages (mais quand elle « joue à la touriste », les passants respectent presque complètement sa curiosité). Elle a imaginé d'essayer tout de même, avec un faux-nez et des lunettes. Et puis, elle n'a pas osé.

— C'est ennuyeux, bien sûr, soupire-t-elle. Mais je ne songe pas à me plaindre. Ça prouve qu'on m'aime bien, n'est-ce pas ?

(Ph. Frontoni.)

Malgré ses lunettes noires, elle est continuellement reconnue par des admirateurs qui sollicitent des autographes.



Devant le Colisée... Douze ans se sont écoulés depuis « Fabiola ». Douze années, toute une vie...

TELEVISION FRANÇAISE

VENDREDI 22 AVRIL
12 h. 30 : Discorama.
13 h. 00 : Journal.
13 h. 45 : Télé Documents.
14 h. 00 : Télévision scolaire.
19 h. 15 : Dessins animés.
19 h. 25 : Livre, mon ami.
20 h. 00 : Journal.
20 h. 35 : Airs de France : « Fragonard ».
22 h. 15 : La justice des hommes.
23 h. 00 : Journal.

SAMEDI 23 AVRIL
10 h. 30 : Concert en Stéréophonie.
12 h. 30 : Paris-Club.
13 h. 00 : Journal.
17 h. 15 : Voyage sans passeport.
17 h. 30 : Magazine féminin.
17 h. 45 : En direct de...
18 h. 00 : Jazz.
18 h. 55 : Nos amies les bêtes.
19 h. 10 : TV-feuilleton : « Mon ami Flicka ».
19 h. 40 : Magazine du temps passé : « Avril 1940 ».
20 h. 00 : Journal.
20 h. 35 : La petite comédie.
20 h. 55 : « Le rideau rouge », avec Georges Ulmer.
21 h. 45 : De vous à moi, avec Jacques Sallebert.
21 h. 55 : « Histoire en blanc », avec Claire Sombert, Jacques Chazot, Jacqueline Monsigny, Françoise Bonneau, Monique Baudry, Bernard Cara, Yves Joly.
22 h. 45 : Journal.

DIMANCHE 24 AVRIL
10 h. 00 : Présence protestante.
10 h. 30 : Emission catholique.
12 h. 00 : La séquence du spectateur.
12 h. 30 : Dimanche en France : « Quatre briques au soleil ».
13 h. 00 : Journal.
15 h. 00 : Télé Dimanche.
16 h. 30 : Eurovision : Course cycliste Paris-Bruxelles.
17 h. 30 : TV-cinéma : « Double chance », avec Ginger Rogers, Ronald Colman.
19 h. 00 : Cinquième Symphonie de Beethoven, par l'Orchestre philharmonique de la Radiodiffusion-Télévision française.
19 h. 35 : Etes-vous perspicaces ?
20 h. 00 : Journal.
20 h. 20 : Sports dimanche.
20 h. 50 : Opéra-bouffe : « L'Ours ».
21 h. 20 : « Cinépanorama », émission de Frédéric Rossif et François Chalais.
22 h. 10 : TV-cinéma : « Nuit et brouillard ».
22 h. 30 : Journal.

LUNDI 25 AVRIL
12 h. 30 : Paris-Club.
13 h. 00 : Journal.
13 h. 45 : Télé document.
14 h. 00 : Télévision scolaire.
19 h. 15 : Histoire sans paroles.
19 h. 30 : Art et magie de la cuisine, émission de Raymond Oliver avec Catherine Langeais.
20 h. 00 : Journal.
20 h. 35 : Toute la chanson.
21 h. 35 : Magazine du théâtre, émission de Lise Elina, Paul-Louis Mignon, Max Favallelli, Georges de Caunes.
22 h. 15 : La musique et la vie.
22 h. 45 : Journal.

MARDI 26 AVRIL
12 h. 30 : Paris-Club.
13 h. 00 : Journal.
13 h. 45 : Télé document.
14 h. 00 : Télévision scolaire.
19 h. 15 : TV-feuilleton : « Le mystère des cent perles rouges ».
19 h. 30 : Magazine de l'Aviation.
20 h. 00 : Journal.
20 h. 35 : Les cinq dernières minutes : « Un poing final ».
21 h. 55 : Musique pour vous.
22 h. 25 : Journal.

MERCREDI 27 AVRIL
12 h. 30 : La vie qui va, présentée par Claude Dauphin, Dominique Nohain, Pierre Louis, Janie Bonheur, Jean Nohain.
13 h. 00 : Journal.
13 h. 45 : Télé document.
14 h. 00 : Télévision scolaire.
19 h. 15 : Dessins animés.
19 h. 30 : Sports jeunesse.
20 h. 00 : Journal.
20 h. 35 : Magazine des explorateurs, émission de Pierre Sabbagh.
21 h. 20 : Rendez-vous à l'hacienda.
21 h. 40 : Lectures pour tous.
22 h. 30 : Match de volley-ball : Paris-Alger.
23 h. 05 : Journal et Résultats de la Loterie nationale.

JEUDI 28 AVRIL
12 h. 30 : Paris-Club.
13 h. 00 : Journal.
L'antenne est à nous
17 h. 00 : Pic et Pic et Colégram : « Pick et Nicolas ».
17 h. 15 : Les aventures de Mic.
17 h. 30 : Dessins animés.
17 h. 40 : Encore un carreau d'cassé, émission de Catherine Langeais et Pierre Cardinal.
18 h. 10 : TV-feuilleton : « Les aventures de Rin Tin Tin ».
18 h. 40 : Voyages et aventures.
19 h. 00 : Magazine féminin.
19 h. 30 : Journal des jeunes.
20 h. 00 : Journal.
20 h. 35 : Télé-Match, jeux de Pierre Bellemare, avec Jean-Paul Rouland, Jacques Bénétin, Roger Couderc.
21 h. 35 : Numéro spécial du temps passé : « La Campagne de Norvège ».
22 h. 05 : « A vous de juger », l'actualité cinématographique, par François Chalais.
22 h. 50 : Journal.

TELE-LUXEMBOURG

VENDREDI 22 AVRIL
19 h. 05 : Club des Amis.
20 h. 00 : Journal.
20 h. 20 : Rendez-vous à Luxembourg.
21 h. 10 : Scotland Yard : Les Deux Madame Sandford.
21 h. 40 : Catch.
22 h. 00 : L'essor féminin.
22 h. 35 : Journal.

SAMEDI 23 AVRIL
17 h. 02 : La Rivière enchantée, avec David Coote, Susan Ford.
18 h. 00 : Croquis du Danemark.
18 h. 20 : Magazine des Jeunes.
18 h. 30 : Voyages.
19 h. 05 : Caméra chez les bêtes.
19 h. 20 : Avant-première sportive.
19 h. 40 : Monsieur Football.
20 h. 00 : Journal.
20 h. 20 : TV-cinéma : « Un Mauvais Garçon », avec Silvana Pampanini, Vittorio De Sica, Franco Fabrizi, Giovanna Ralli.
21 h. 50 : Paris se promène.
22 h. 20 : Journal.

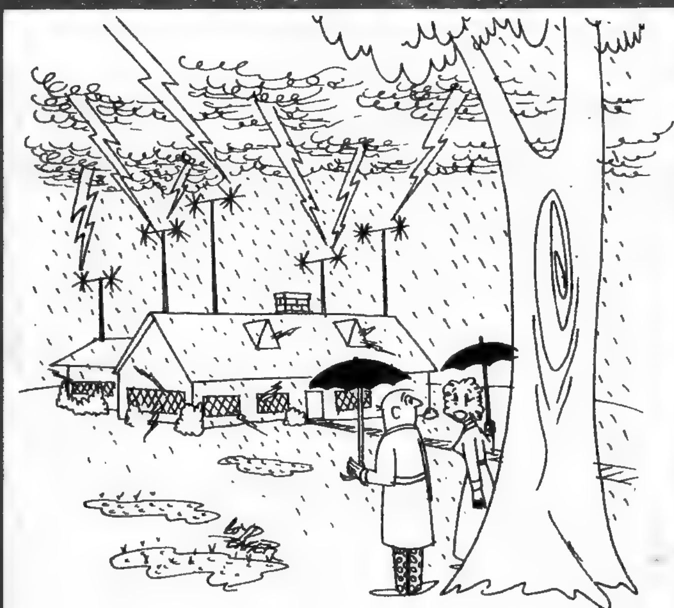
DIMANCHE 24 AVRIL
17 h. 02 : TV-cinéma : « Top Secret », avec Oscar Homolka, Nadia Gray, George Cole.
18 h. 30 : Les Aventures de Crash Corrigan : Diligence de l'Arizona.
19 h. 05 : Faits divers.
19 h. 25 : Concert à la TV.
20 h. 00 : Nouvelles du dimanche.
20 h. 15 : TV-cinéma : « Le Roman de Mildred Pierce », avec Joan Crawford, Jack Carson, Zachary Scott, Ann Blyth.
21 h. 45 : Ciné-Actualités.

LUNDI 25 AVRIL
19 h. 20 : Film comique.
19 h. 35 : Sports-Actualités.
20 h. 00 : Journal.
20 h. 20 : TV-cinéma : « Femmes entre elles », avec Eleanora Rossi-Drago, Gabriele Ferzetti, Franco Fabrizi, Valentina Cortese.
21 h. 50 : Variétés.
22 h. 10 : Journal.

MARDI 26 AVRIL
19 h. 20 : Vagabond : Le Bayou.
20 h. 00 : Journal.
20 h. 20 : Mots croisés.
20 h. 45 : Pochette Surprise, avec Zappy Max.
21 h. 15 : Catch.
21 h. 40 : Echange de films.
22 h. 00 : Journal.

MERCREDI 27 AVRIL
18 h. 47 : Les Boucaniers : Le Rocher du Mort.
19 h. 20 : Les recettes de Françoise Bernard.
19 h. 40 : Au jardin des Mamans.
20 h. 00 : Journal.
20 h. 20 : Dessin sans légende.
20 h. 25 : Vedettes à vos ordres.
21 h. 00 : TV-cinéma : « Tycoon », avec John Wayne, Laraine Day.
23 h. 00 : Journal.

JEUDI 28 AVRIL
17 h. 02 : Ecole Buissonnière, présentée par Mireille.
19 h. 25 : Guillaume Tell : Chasse à l'homme.
20 h. 00 : Journal.
20 h. 20 : Une étoile m'a dit.
20 h. 45 : Le Petit Théâtre.
21 h. 10 : Science du monde.
22 h. 10 : Journal.



— Je te l'avais pourtant bien dit : un récepteur par pièce, c'est trop ! (A.L.I.)

TELE-REVUE

Vendredi 22 avril, à 20 h. 35

ROGER BOURDIN a attendu « Fragonard » vingt-six ans !

Tôt ou tard, tout arrive. Roger Bourdin, le célèbre baryton d'opérettes et d'Opéra-Comique, ne nous démentira pas. Voilà vingt-six ans qu'il attendait la minute de ce soir, et vous serez tous témoins du bonheur qui lui arrive, grâce à la TV, en suivant l'émission, « Airs de France », consacrée ce soir à « Fragonard », de Gabriel Pierné.

Vingt-six ans après, Roger Bourdin va enfin payer une dette de reconnaissance à l'auteur de cette comédie musicale.

« Fragonard », en effet, a une petite histoire, tout à fait différente de celle qu'elle conte, c'est-à-dire celle ayant trait à ce grand peintre du XVIIIe siècle, aux mœurs plutôt libertines.

Gabriel Pierné, en 1934, écrivit « Fragonard » pour Roger Bourdin, alors à l'apogée de sa gloire et déjà titulaire d'une centaine de rôles à l'Opéra-Comique.

Mais Bourdin, justement, avait trop



Roger Bourdin, ici avec Géori Boué dans « Ciboulette », sera « Fragonard ».

d'engagements. Un contrat en Amérique l'obligea à renoncer à « Fragonard » et c'est un autre grand chanteur, André Baugé, qui créa la comédie musicale au Théâtre de la Porte Saint-Martin.

« Fragonard » fut repris en 1946, mais à l'époque l'Opéra-Comique préféra confier le rôle à Jacques Jansen. C'est ainsi que Roger Bourdin ne put jamais chanter, en public du moins, les airs célèbres qui avaient été écrits pour lui.

Ce soir, enfin, vous le verrez et l'entendrez, entouré d'une brillante distribution : Françoise Doué (Marguerite), Andrée Grandjean (Marie-Anne), Marthe Alycia (Sylvie), Jeannine Ribot (la Guimard), Henri Dedex (maréchal de Soubise), Charles Dagueressar (Hubert Robert), etc.

Une seule ombre au bonheur de Roger Bourdin : sa femme, la célèbre chanteuse Geori Boué, ne sera pas devant son poste de TV, ni à ses côtés, sur scène. Comme chaque soir, elle joue au Théâtre Mogador « La Belle Hélène », d'Offenbach.

Groucho Marx ? Non, tout simplement une des multiples transformations de Georges Ulmer, l'homme aux cent visages. (Ph. A. Calzolari.)

Samedi 23 avril, à 20 h. 55

L'homme-orchestre, GEORGES ULMER a vraiment fait tous les métiers

Ce soir, Georges Ulmer nous apparaîtra, dans l'émission de Claude Barma « Le Rideau Rouge », maquillé en Groucho Marx (comme « Ciné-Revue » vous l'a dévoilé, il y a quelques semaines), en touriste anglaise mais aussi, tel qu'il est en chanteur de charme.

Dans tous les music-halls, où il se produit, il est un véritable homme-orchestre, capable de tenir pendant deux heures d'affilée une salle en haleine grâce à ses chansons, ses imitations, ses histoires drôles.

Les dons d'observation dont il fait preuve, il les doit sans aucun doute à sa vie mouvementée : il est né à Copenhague, a grandi aux Etats-Unis, s'est battu en Espagne pendant la Guerre Civile dans les rangs de la Brigade internationale, puis est venu vivre et découvrir la gloire en France.

Il les doit aussi aux divers métiers qu'il a dû excercer, car Georges Ulmer n'a pas conquis Paris en un jour. Lorsqu'au retour de la guerre d'Espagne, il franchit les Pyrénées et découvrit Perpignan, en 1937, il devint « plongeur » dans un restaurant : c'est ainsi qu'il gagna ses repas. La belle saison venue, il se fit vendangeur. En hiver, on le retrouva, sur le ring, boxeur authentique.

Avec le peu d'argent amassé, il s'acheta une guitare. En 1942, il fit partie de l'orchestre Fred Adison, mais non comme chanteur : comme guitariste. C'est le début de la gloire qu'il acquiert peu à peu, au prix de beaucoup de patience et de souffrance.

Dimanche 24 avril, à 17 h. 30

RONALD COLMAN était aussi fin comédien qu'acteur dramatique

C'est un film d'âge « vénérable » que « Double Chance », programmé cet après-midi : il date de 1940 et à divers points il doit nous intéresser. Tout d'abord, c'est Sacha Guitry qui en fournit l'argument, un argument familier puisqu'il s'agit de sa pièce, « Bonne Chance ». Ensuite, il est curieux de voir que cette production a été réalisée par Lewis Milestone, spécialisé plutôt dans le drame et à qui, entre autres films, on doit l'inoubliable « A l'Ouest rien de nouveau ». L'héroïne est Ginger Rogers, comédienne spirituelle et particulièrement à l'aise sous les traits de cette petite vendeuse qui achète un billet de loterie, et à qui il arrive bien des aventures. Enfin, ce n'est pas sans une certaine émotion que, sous les traits du héros, on retrouvera le fin visage et le talent subtil de Ronald Colman, qui fut une des grandes vedettes de l'écran américain, où il brilla surtout dans le drame. Mais son talent était aussi fort à l'aise dans la comédie. Il tourna fort peu de films après « Double Chance », mais réussit quand même, en 1947, à conquérir l'Oscar de la meilleure interprétation grâce à « Une Double Vie ». Il mourut, il y a deux ans, pleuré de tous car il ne comptait que des amis.



Ronald Colman, mort en 1958, est le spirituel héros de « Double Chance ».

Dimanche 24 avril, à 22 h. 10

ALAIN RESNAIS, l'auteur de « Nuit et Brouillard », collectionne les diplômes

Chaque fois que le metteur en scène Alain Resnais, courtise une caméra, le résultat ne se fait pas attendre : il peut bientôt orner sa vitrine de son appartement d'une distinction nouvelle.

Cela a commencé, il y a un certain temps déjà : alors qu'il était assistant de Nicole Védrès, cinéaste, que les téléspectateurs connaissent bien puisqu'elle anime maintenant chaque semaine avec esprit « Lectures pour Tous » à la TV. Nicole tournait « Paris 1900 », et ce court métrage obtint le Prix Louis Delluc, en 1947.

Depuis, Alain Resnais, qui n'a abordé le long métrage que récemment, avec « Hiroshima, mon Amour », a fait cavalier seul. Résultat : à chaque film nouveau, une coupe ou une statuette nouvelle, tributs rendus à un authentique talent.

En 1948, « Van Gogh », son premier court métrage obtient, récompense suprême, un « Oscar » à Hollywood, ainsi que le Prix du Cidalc en qualité de meilleur documentaire de caractère artistique; 1952 : « Guernica », remporte le Grand Prix du Festival de Punta del Este; 1954 : « Les Statues meurent aussi », rapporte à son auteur le Prix Jean Vigo.

Deux ans plus tard, fait extrêmement rare dans les annales cinématographiques, le jury du Prix Jean Vigo lui donne de nouveau sa préférence et couronne « Nuit et Brouillard ».

C'est ce film que vous verrez, ce soir, sur vos petits écrans, à l'occasion de la Journée des Déportés.

« Nuit et Brouillard », c'était le « mot de passe » que les bourreaux allemands se communiquaient pour désigner les condamnés aux fours crématoires et autres camps de la mort.

C'est un film bouleversant, qui choquera votre sensibilité mais que vous ne devez manquer sous aucun prétexte, car il reflète exactement le climat d'horreur des camps d'extermination. Avec une sensibilité bouleversante, Alain Resnais traduit en images inoubliables la vie d'enfer des condamnés. Vision dantesque certes mais il ne faut pas oublier que l'homme, parfois, est pour son prochain le plus impitoyable des bourreaux.



Louise de Vilmorin, romancière très courtisée par le cinéma, a composé une chanson pour Juliette Gréco.



Albert Rémy sera un ex-boxeur fort convaincant dans « Le Poing Final ».



Les guitaristes-chanteurs sud-américains feront votre conquête.

Lundi 25 avril, à 20 h. 35

« Le Corset », de Louise de Vilmorin, au « Magazine de la Chanson »

Vous connaissez les films tirés des romans de Louise de Vilmorin, car ils ont tous bénéficié d'une interprétation magistrale : « Julietta » (avec Jean Marais, Dany Robin, Jeanne Moreau), « Mme de ... » (avec Danièle Darrieux, Vittorio De Sica, Charles Boyer), « Le Lit à Colonnes » (avec Jean Marais, Georges Marchal, Odette Joyeux), « Les Amants » (avec Jeanne Moreau, Jean Servais, Marc Bory).

Le nom de l'écrivain sensible est synonyme de charme, d'esprit, de poésie.

Ces trois qualités, vous les découvrirez, ce soir, sur le visage de l'invité d'honneur du Magazine de la Chanson (intitulé désormais « Toute la Chanson »).

C'est pour Juliette Gréco que Louise de Vilmorin a écrit sa première chanson. Une chanson inattendue intitulée... « Le Corset ». Vous en retiendrez aisément les paroles, car elles sont spirituelles.

Au programme de ce « Magazine de la Chanson », Emmanuel Robert et Pierre Brive ont réuni une éblouissante tête d'affiche :

Colette Renard dans un extrait de « L'Opéra de Quat'Sous » de Bertold Brecht, que la chanteuse voudrait tant présenter aux Parisiens la saison prochaine; les Jumelles du Lido, Alice et Hélène Kessler, dans une adorable chanson carte postale intitulée « Bons Baisers, à bientôt »; Pierrette Bruno et Bourvil, couple inséparable de la chanson, de l'opérette et bientôt du cinéma; Dalida, dans le succès italien « Romantica »; Claude Goaty, Dario Moreno, Les Compagnons de la Chanson, Claude Bessy, Léo Ferré, Paul Misraki.

Mardi 26 avril, à 20 h. 35

Deux boxeurs dans « Le Poing Final » : ALBERT REMY et CHARLES LAVIALLE

Claude Loursais, le réalisateur des « Cinq Dernières Minutes », intitulées aujourd'hui « Le Poing Final », se trouve aujourd'hui devant un double problème : son émission policière, dont Raymond Souplex est toujours l'inspecteur Bourrel, se déroulant cette fois dans le monde de la boxe, devait choisir des comédiens dotés d'un profil de boxeur et de muscles puissants ou de véritables sportifs sachant jouer la comédie. Le metteur en scène a résolu le problème après avoir fait le tour de tous les comédiens boxeurs-amateurs — Jean-Paul Belmondo, Lino Ventura, Georges Ulmer, Roger Hanin — et il a finalement porté son choix sur deux autres comédiens ayant exercé autrefois le dur métier du ring avant de se lancer dans la comédie : Albert Rémy et Charles Lavialle. Le premier sera dans « Le Poing Final » un ancien boxeur devenu manager et directeur de salle; le second sera, sous ses ordres, un apprenti-boxeur.

Depuis huit jours, pour satisfaire aux répétitions de la pièce, ces deux acteurs auront retrouvé l'ambiance de leur jeunesse. A nouveau entraînés, ils seront devant vos yeux des sportifs tout à fait convaincants.

Mercredi 27 avril, à 21 h. 20

Au rendez-vous musical de l'Amérique du Sud

Si vous aimez les rythmes sud-américains, il faudra absolument aller au « Rendez-vous à l'Hacienda ». Le réalisateur Roger Iglésis, lui, est allé planter ses caméras dans un nouveau cabaret (qui porte le titre de l'émission) et y a rencontré d'authentiques chanteurs sud-américains : Los Latinos, Les Amis du Paraguay et Don Carlos.

C'est à un véritable voyage dans votre fauteuil que la TV vous invite, pendant dix minutes. Et les rythmes lancinants des guitares, des chansons passionnées, ses complaintes étranges.

Jeudi 28 avril, à 22 h. 05

C'est à vous de juger... « Les Scélérats »

Parmi les films nouveaux qui sortent cette semaine et que la TV, consciente de ses devoirs envers le grand écran, vous invite à aller voir, il en est un que vous remarquerez tout particulièrement. C'est « Les Scélérats », dont vous verrez un extrait, présenté par François Chalais.

Vous vous passionnerez pour ce film, d'abord parce que c'est un des meilleurs de Robert Hossein, qui réalise ce tour de force d'être aussi merveilleux devant que derrière la caméra. Et aussi, parce que vous admirerez le visage douloureux de son héroïne, Michèle Morgan. Au delà du scénario particulièrement émouvant du film, il y a le drame intime et douloureux dont vous vous souvenez certainement : Michèle Morgan commençait à tourner le film lorsque son mari, Henri Vidal, tomba foudroyé par la mort, en pleine jeunesse et en pleine gloire. Avec courage, Michèle reprit le chemin du studio, deux jours après le drame. C'est dans le travail qu'elle trouva la force.



Robert Hossein et Michèle Morgan dans « Les Scélérats ».

En coulisses

● En avance de quelques jours sur la célèbre manifestation new-yorkaise « April in Paris », Jean Nohain nous a présenté l'autre soir « Avril à Paris ». Il ne pouvait faire meilleur choix en prenant pour visiteuse printanière la charmante vedette polonaise de « La Millième Fenêtre » Barbara Kwiatkovska. En polonais Kwiatkovska signifie « bouquet de fleurs ».

● A quoi tient la gloire ! Lorsque Micheline Presle, maquillée en négresse, est venue chanter un blues à l'émission « Avril à Paris », Jean Nohain a demandé à la salle : « Reconnaissez-vous la grande vedette qui se cache sous ce maquillage ? ». Plusieurs spectateurs ont crié : « C'est Fernand Raynaud ! ».

● Eddie Constantine, authentique Américain à Paris, n'a plus rien à envier à Yves Montand, Parisien aux U.S.A. Alors que celui-ci tourne à Hollywood avec Marilyn Monroe (en chair et en os), Eddie, resté à Paris, a rencontré à la TV, où il avait rendez-vous avec Jacqueline Joubert, trois M.M. ! Il s'agissait, il est vrai, de reproductions photographiques. Néanmoins, à la fin de l'émission, Eddie a tenu à emporter une de ces Marilyn Monroe factices sous son bras. « Pour en orner ma ferme », a-t-il précisé.

● La veille, Yves Montand, que « Cinq Colonnes à la Une » alla filmer à Hollywood, a donné ses impressions sur sa partenaire, Marilyn Monroe. « C'est, a-t-il dit, une vraie femme avec un regard d'enfant ! »

● Dominique Nohain a reçu une lettre surprenante. Celle-ci dit (en substance) : « Je vous aimais beaucoup; mais depuis que vous avez consacré une émission aux femmes automobilistes, croyez-moi, je vous retire toute mon admiration. Signé : « Un chauffeur de taxi ».

● « Cinq Colonnes à la Une » nous a fait faire, l'autre soir, la connaissance du père et de la mère de Noëlle Adam, belle-fille, depuis peu, de Charles Chaplin. Mme Adam mère n'a pas craint d'affirmer : « Charlot a du génie, mais je ne l'aime pas beaucoup. Les films comiques ne me plaisent pas. Je préfère les histoires d'amour ».

● Georgette Anys a été stupéfaite (et un peu mécontente, cela se conçoit) de lire dans la presse le nom de Milly Mathis à la place du sien dans le rôle de la crémière, de « L'Arche de Noë », l'émission de Mick Micheyl. Par une erreur incompréhensible, les services des programmes de la RTF avaient confondu. Il était donc juste que nous rendions à l'excellente comédienne, Georgette Anys, ce qui lui revient à juste titre.

● Georgette a d'ailleurs réalisé ce soir-là un véritable tour de force ! Comme elle interprétait deux rôles fort différents : ceux de la crémière et de la mère, elle ne disposait en coulisse que de quelques secondes pour changer de toilettes. Mais, dynamique comme toujours, elle a admirablement tiré son épingle du jeu.

● La TV française avait déjà trois speakerines blondes; il en manquait une brune. Il a fallu que Jacqueline Courat ait la jaunisse, Jacqueline Huet une angine, et que Catherine Langeois soit à Bruxelles pour que les téléspectateurs puissent découvrir le minois charmant et les cheveux bruns d'Anne-Marie Peysson. Nous souhaitons, bien sûr, bon rétablissement aux deux malades, mais nous espérons aussi qu'Anne-Marie nous restera.

● Philippe Lemaire ne veut plus jouer les méchants garçons au cinéma. C'est ce qu'il a déclaré l'autre jour à Paris-Club, lorsqu'il est venu présenter son film « Le Quai du Point du Jour ». Dans ce film, le réalisateur l'a obligé (pour échapper à la police) à grimper au sommet d'une grue, perchée sur le mont Valérien, colline dominant Paris. Et Philippe Lemaire a eu le vertige.



Perrette Pradier s'en va tourner parmi les Van Gogh. Arrêt devant l'affiche d'un très beau film : le cinéma aussi a sa place dans la rétrospective consacrée au Maître.



Heureux Jean-Louis Trintignant ! Il fait d'abord la connaissance de Perrette ... ensuite celle de Lucile Saint-Simon.

Toutes deux ont cependant un point commun : un passé lourd seulement de deux films (Perrette a tourné « Les Scélérats » et « La Brune que voilà »; Lucile, « Les Bonnes Femmes » et « Le Couple ») mais un avenir plein de promesses (Perrette part. le mois prochain, à Cannes tourner « Au Voleur ! », sous la direction de Ralph Habib, avec Paul Guers pour partenaire; puis elle tournera un autre film avec Félix Marten. Lucile Saint-Simon, elle, est, sous la direction de Decoin, la « Tendre et Violente Elisabeth »; vous la verrez prochainement à la TV dans une « dramatique ».

Pour leurs débuts, en vedette, à « Cinépanorama », la brune et la blonde ont eu deux témoins fort différents : le peintre Van Gogh, dont les toiles célèbres servirent de décor à l'émission et... Jean-Louis Trintignant. Ce dernier n'affrontait pas les caméras de TV. Il était tout simplement venu admirer les toiles du grand peintre au Musée Jacquemart-André, où elles sont actuellement exposées.

Cependant, bien après la fermeture des portes du musée, tandis que les deux jeunes vedettes évoluaient dans le champ des caméras, Jean-Louis était encore là, en coulisse : il admirait, en connaisseur, non plus les tableaux, mais deux ravissantes jeunes étoiles dont, peut-être, il sera un pour le partenaire.

(Photos Calzolari.)

Pour leur première rencontre avec " Cinépanorama "

PERRETTE (la brune) et LUCILE (la blonde) ont eu pour témoins VAN GOGH... et JEAN-LOUIS TRINTIGNANT



Heureux François Chalais aussi : on n'a pas tous les jours l'occasion de faire travailler d'aussi charmantes comédiennes.

par Sylvette MAUDUY

« Vous voici aux prises avec la gloire naissante. Comment réagissez-vous devant tous les problèmes nouveaux qui se présentent à vous ? »

Telle est la question que France Roche et Françoise Cnalais ont posé à Perrette Pradier et Lucile Saint-Simon, deux parmi les espoirs les plus prometteurs du cinéma français.

La réponse, que vous connaîtrez dimanche soir en regardant « Cinépanorama » sera sans nulle doute fort différente car la personnalité de ces deux jeunes comédiennes est à l'opposé.

Perrette est une piquante jeune fille brune de 19 ans, endiablée et pleine de vitalité; Lucile, une charmante jeune fille blonde de 20 ans, romantique et rêveuse à souhait.



Perrette Pradier, qui va tourner « Au Voleur ! », a demandé à Lucile Saint-Simon de l'aider dans une... répétition. Après tout, les vols de tableaux sont fort à la mode pour l'instant.

TELE-MONTE-CARLO

VENDREDI 22 AVRIL

20 h. 00 : Télésoir.
20 h. 20 : Shopping.
20 h. 40 : Match de catch.
21 h. 00 : Sports pour tous.
21 h. 20 : TV-cinéma : « Le Mystère de Sao-Paulo », avec George Raft, Coleen Gray.
22 h. 40 : Télédernière.

SAMEDI 23 AVRIL

20 h. 00 : Télésoir.
20 h. 20 : Télézoo.
20 h. 45 : Magazine du cinéma.
21 h. 15 : Film-surprise.
22 h. 30 : Télédernière.

DIMANCHE 24 AVRIL

20 h. 00 : Télésoir.
20 h. 30 : Les Boucaniers.
20 h. 50 : TV-cinéma : « Les Fruits Sauvages », avec Estella Blain, Marianne Lecène, Evelyne Ker.
22 h. 10 : Télédernière.

LUNDI 25 AVRIL

20 h. 00 : Télésoir.
20 h. 20 : Télécourrier.
20 h. 30 : Magazine du cinéma.
21 h. 10 : TV-cinéma : « Des souris et des hommes », avec Burgess Meredith, Lon Chaney, Betty Field.
22 h. 45 : Télédernière.

MARDI 26 AVRIL

20 h. 00 : Télésoir.
20 h. 20 : Shopping.
20 h. 40 : Match de catch.
21 h. 10 : TV-cinéma : « Dupont-Barbès », avec Madeleine Lebeau, Henri Vibert.
22 h. 50 : Télédernière.

MERCREDI 27 AVRIL

20 h. 00 : Télésoir.
20 h. 20 : Circus Boy.
20 h. 50 : TV-cinéma : « Le Fils de Lagardère », avec Rossano Brazzi, Simone Renant, Milly Vitale.
22 h. 00 : Télédernière.

JEUDI 28 AVRIL

20 h. 00 : Télésoir.
20 h. 20 : Le théâtre de Cousin Bibi.
21 h. 10 : Guillaume Tell.
21 h. 35 : « Pour se débarrasser de Nitly », avec Nancy Olsen, Bruce Bennett.
22 h. 00 : Documentaire.
22 h. 10 : Télédernière.

AUX COTES D'EDDIE CONSTANTINE ET RAYMOND PELLEGRIN,

DEUX INCONNUS vont tenter la chance

Pour DALIA VILA *et* PIERRE CLEMENTI *le conte de fées commence...*



Ce n'est pas pour sacrifier à la mode nouvelle qu'Yves Allégret, à la veille d'entreprendre en Camargue « Le Chien de Pique », va donner leur chance à deux jeunes inconnus.

Il s'est toujours préoccupé dans ses films de trouver des interprètes nouveaux qui correspondaient aux personnages qu'il voulait faire vivre dans toute leur vérité humaine. C'est ainsi qu'il fit de Simone Signoret, jeune débutante des années 1940, le merveilleux personnage de cinéma qu'elle est devenue avant tout grâce aux films de celui qui était alors le compagnon de sa vie.

Mais entre Simone Signoret et Alain Delon, autre découverte d'Yves Allégret, beaucoup d'autres comédiens connus ou inconnus doivent au réalisateur de « La Meilleure Part », une consécration : Jean Servais, grâce à « Une si jolie petite plage » ; le regretté Henri Vidal qui trouva dans « La Jeune Folle » l'occasion de faire sa meilleure création dramatique ; Michèle Cordoue, dans « La Jeune Folle » et puis dans « Méfiez-vous, fillettes ».

Pour « Le Chien de Pique », aux côtés de comédiens authentiques comme Eddie Constantine et Raymond Pellegrin, il y aura deux jeunes personnages attachants qui seront tout le charme de cette histoire, à savoir une brune fille de la nature et son jeune frère, tous deux d'origine espagnole. Ils seront, dans le film, à l'image de l'époque que nous vivons. Vivant en Camargue au rythme des lois de la nature, avec la passion des bêtes, ils n'en auront pas moins l'âme séduite par l'esprit « tricheur » de leur génération. Et la ville et ses facilités attireront pour son malheur le jeune homme.

Dalia Vila et Pierre Clémenti seront ces jeunes.

Lui, adolescent d'origine italienne, s'appelle Pierre Clémenti. Né à Paris le 28 septembre 1942, il était, jusqu'ici, étudiant. Ses passions : la littérature et la poésie d'une part, la guitare de l'autre, ce qui lui servira pour ses débuts à l'écran, le personnage de Paco apparaissant tout ou long du film, guitare à la main.

— Jusqu'à l'année dernière, nous a-t-il dit, je rêvais de devenir écrivain et déjà j'avais eu la chance d'écrire le texte de quelques émissions poétiques à la radio française. Je n'ai pas du tout l'esprit « tricheur » et je trouve surtout que le grand malheur de la jeunesse de Saint-Germain-des-Prés est de perdre son temps. Après avoir passé mes examens, j'ai voulu tout de suite m'occuper et c'est un peu pour ne pas rester sans rien faire que, depuis neuf mois, j'ai fréquenté les cours d'art dramatique du « Vieux-Colombier », d'où sont déjà sortis Jeanne Valérie et Michel Bardinet. Tout de suite, j'ai été séduit par le métier d'acteur : ce fut même un coup de foudre. Alors j'ai travaillé en mettant les bouchées doubles. Et puis, coup sur coup, Yves Allégret m'a proposé le rôle de Paco dans « Le Chien de Pique », et Marcel Carné voulait me faire faire des essais pour « Terrain Vague ». Pour mon premier film, je dois monter à cheval (mon rôle est dans le style du héros de « Crin Blanc »), jouer de la guitare, chanter, me bagarrer, jouer des scènes très dramatiques... J'ai très peur mais je mets toute ma confiance en Yves Allégret.

Il réfléchit un instant, puis poursuit :

— J'admire Gérard Philipe et mes acteurs préférés sont Emmanuelle Riva et Roger Blin. Pour mon goût personnel, la plus jolie fille de l'écran, actuellement, est Annette Vadim. Si « Le Chien de Pique » me porte bonheur et si je fais d'autres films, dès que j'en aurai les moyens, je m'offrirai un voyage au Mexique, car c'est un pays qui m'attire...

Dalia Vila, de son vrai nom Dalia Lavi — elle a simplement inversé les syllabes — n'a que dix-neuf ans. C'est une fille splendide de 1,71 m, dont les cheveux auburn rendent plus troublant encore son regard noir. Elle sera, idéalement, la grande sœur de Pierre Clémenti ; bien entendu, elle fera naître une rivalité entre Eddie Constantine et Raymond Pellegrin.

La beauté de cette fille au nom de fleur, à mi-chemin entre celle de Brigitte Bardot et celle d'Ava Gardner (elle a la jeunesse savoureuse de l'une et l'éclat fascinant de l'autre) est réellement sensationnelle. Elle doit à l'amour de s'engager aujourd'hui sur les chemin des étoiles.

Jusqu'ici, bien que née à Madrid, elle a vécu en Israël, sauf durant les quatre années où elle fit des études de danse à Stockholm. Son rêve était de devenir une grande danseuse mais, pour raison de santé, elle a dû abandonner cet espoir. Elle nous a dit :

— Je ne pensais pas au cinéma, l'an dernier. Mais, en Israël, le metteur en scène Raphi Nusbaum m'a confié le principal rôle d'un film israélien. C'est alors que j'ai rencontré mon futur mari, Jacques Gerhard, directeur commercial d'une affaire de textiles à Paris. Il a vingt-cinq ans, il est très séduisant et il ressemble aux héros de la nouvelle vague du cinéma français. Nous nous sommes mariés, il y a quelques semaines, en Israël et, depuis un mois seulement, j'habite Paris. C'est le hasard qui m'a fait rencontrer Yves Allégret car mon mari connaissait sa femme. J'ignorais, à ce moment, qu'il cherchait vainement une interprète pour le rôle de Zeffa. Quand il m'a vue, il a sauté de joie. Maintenant, c'est moi qui suis follement heureuse car je ne pouvais souhaiter rencontrer aussi vite la chance de débuter en France.

Elle aussi parle un langage plein de sagesse :

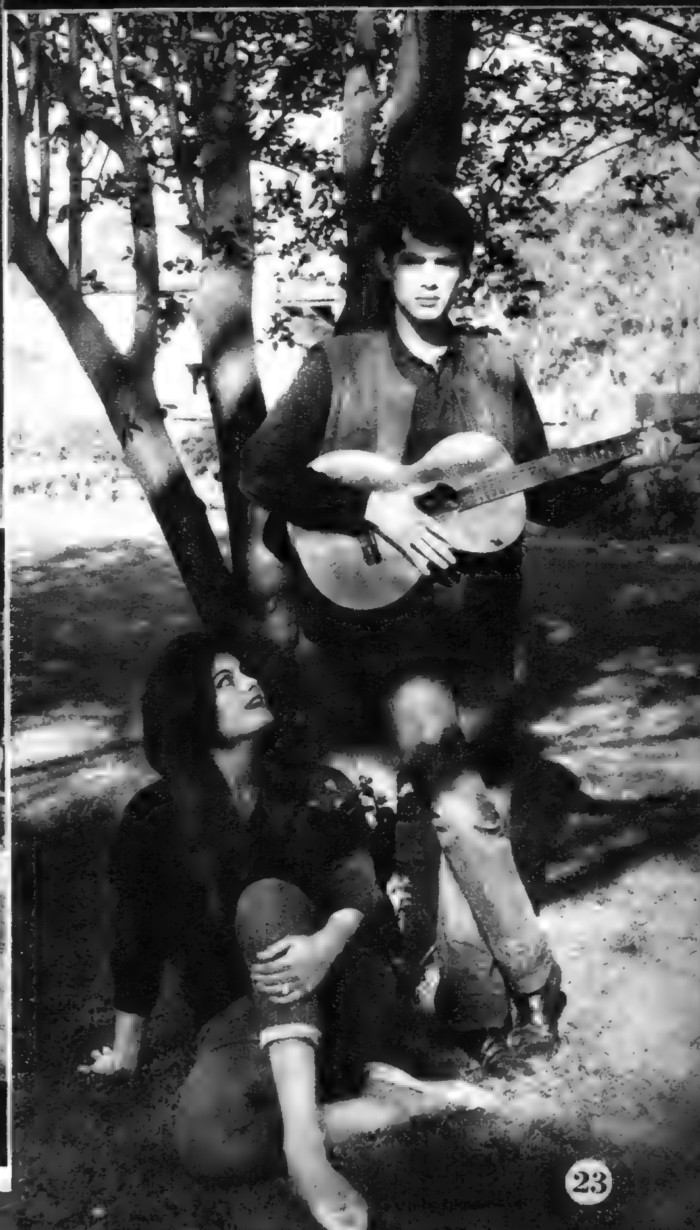
— Mes actrices préférées sont Anna Magnani, Giulietta Masina, Simone Signoret. Mon acteur préféré, comme comédien, c'est Marlon Brando, mais comme type d'homme c'est... mon mari que je préfère à tous les jeunes premiers.

Voilà qui est explicite !

P. SARLAT.



← Yves Allégret est sûr d'avoir trouvé en Dalia Vila un nouveau personnage de cinéma.



Déjà à les voir ainsi, on les dirait prisonniers du rôle qu'ils vont jouer dans « Le Chien de Pique ». ↓



Cela n'a pas l'air vrai mais, chez leur metteur en scène, ces deux futurs comédiens s'amusent à tondre la pelouse. Ils y mettent même tout leur cœur !

Les voici sous une boule de gui providentielle — mais ils n'ont pas besoin de porte-bonheur puisque la chance est venue toute seule.

Quel est le réalisateur aux idées progressistes à qui est récemment arrivée cette mésaventure ? Dans un bar, il avisa un gars vigoureux de style « militant de base » et bâti comme une armoire à glace. « Toi, lui dit-il, tu ne peux pas le cacher, tu en es... ». L'autre, aussitôt, le prit par le revers du veston et le colla au mur. « ...du parti, du parti... », s'empressa d'ajouter précipitamment le metteur en scène.



ANGELI (Pier) résidait, en l'absence de sa sœur Marisa Pavan et de Jean-Pierre Aumont, dans la belle propriété que ceux-ci possèdent à La Malmaison, mais dans laquelle, avant l'arrivée de Pier, ils avaient gentiment invité la jolie Michèle Mercier. Les deux jeunes vedettes firent très bon ménage. Jusqu'au jour où Joshua Logan eut la fâcheuse idée de faire miroiter à leurs yeux la perspective du rôle de « Fanny ». Depuis, La Malmaison est vide : ces deux jolies vedettes se sont repliées dans deux hôtels différents.



BARKER (Lex), biographiquement, présente un curieux palmarès : à l'écran, il a été 5 fois « Tarzan »; dans la vie, il a été 4 fois marié, par conséquent 3 fois divorcé. A l'écran, de nouveau, il n'a joué que 2 fois des rôles modernes.

● B.B. vient d'acheter une propriété imposante à Neauphle-le-Château, à 40 km de Paris, près de Montfort-l'Amaury. Elle ne se sentira pas seule dans ce coin de France, ses voisins immédiats étant Dany Robin et Georges Marchal, Jean-Claude Pascal, Daniel Gélin, Frank Villard, Jean Anouilh, etc...

● BARRAY (Gérard) est la grande surprise de la semaine. On connaissait ce comédien pour sa création de don Juan par excellence dans « L'Eau à la Bouche ». Or voici qu'on apprend que c'est finalement lui qu'Edwige Feuillère a choisi (alors qu'on avait parlé de Paul Guers) pour reprendre auprès d'elle le rôle de Jean Marais dans « L'Aigle à Deux Têtes ». Une promotion qui risque de porter chance à cet inconnu.

● BECAUD (Gilbert) qui, sagement, attendait une occasion valable, après « Casino de Paris » et « Croquemitoufle », de refaire du cinéma, a accepté d'être l'un des héros d'un des prochains films de Roberto Rossellini, provisoirement intitulé : « Une Femme par Jour » où nous verrons aussi Jean Sorel. Ainsi, la patience de « M. 100.000 Volts » trouve-t-elle ici sa récompense.

● BERTHOMIEU (André), qui vient de mourir à 57 ans d'une crise cardiaque, mérite qu'on lui adresse une dernière pensée émue. Avec une efficacité rare et prolifique, ce réalisateur, qui débuta en 1928 avec la première version de « Ces Dames aux Chapeaux Verts », œuvra sans relâche pendant plus de trente ans, soucieux seulement de plaire au grand public et se spécialisant dans une formule de films sans prétention dont beaucouup connurent un succès certain, en particulier « Mlle Josette, ma Femme » en 1932, avec Annabella et Jean Murat; « Le Crime du Bouif », avec Tramel; « La Femme Idéale » en 1934; « Jim la Houlette », avec Fernandel; « L'Amant de Mme Vidal », avec Elvire Popesco; « Le Mort en Fuite », son chef-d'œuvre, en 1936, avec Jules Berry et Michel Simon; « La Chaste Suzanne », avec Raimu et Henry Garat; « La Neige sur les Pas », en 1941; « Le Secret de Mme Clapain », en 1943; « J'ai dix-sept ans », en 1945; « L'Ombre », en 1948, etc... Sa dernière réalisation est « Préméditation ? ». En fait, celui qu'on surnommait familièrement « Bertho » et qui fut longtemps l'époux de Line Noro, dirigea la plupart des grandes stars françaises et révéla notamment dans des films agréables Bourvil, Jean Richard, Brigitte Bardot, Robert Lamoureux et Darry Cowl. Un honnête et sympathique serviteur du 7e art disparaît avec lui.

● BLANCHAR (Pierre), qui a fait dans « Katia » une rentrée qu'on espère définitive, réside depuis très longtemps, à Paris, dans un vieil immeuble bourgeois au 5 de la Place du Panthéon. Or, par un concours de circonstances étranges, un homonyme, habite, lui, 5... Place de l'Odéon ! Et ce Pierre Blanchar là, qui n'a aucune parenté avec l'acteur et pas davantage de lien avec le cinéma, reçoit depuis des années des lettres d'admiratrices distraites et même des scénarios destinés, évidemment, à celui qui fut « Pontcarral ». C'est là une des des surprises de la vie parisienne.

● BOYER (Charles) qui s'ennuie un peu aux U.S.A. malgré ses activités à la T.V. (où il est producteur en compagnie de David Niven et Dick Powell) et cela surtout grâce au fait qu'Hollywood l'oublie depuis quelques mois, va faire en somme une double rentrée en France : d'abord en tournant « Fanny », ensuite en devenant l'un des interprètes d'un prochain film de Claude Chabrol, d'après une nouvelle de Simenon. Boyer et Chabrol réunis : on aura tout vu !

CARON (Leslie), faisant marche arrière avec une sagesse toute neuve, a finalement accepté d'être la « Fanny » tant cherchée par Joshua Logan. On peut s'imaginer les réactions de Pier Angeli, Mijanou Bardot et toutes autres candidates (nombreuses) à ce fameux rôle auquel une maternité, maintenant proche, obligea Audrey Hepburn, première élue, de renoncer.

● CLOUZOT (Henri-Georges), déjà épuisé par la préparation de son nouveau film « La Vérité », dont B.B. est l'héroïne et dont il donnera le premier tour de manivelle le 2 mai, a profité de la trêve pascale pour s'enfuir à Saint-Paul-de-Vence et s'y mettre au vert pendant 15 jours. De toutes façons, sa vedette aussi est en vacances : dans sa maison de Saint-Trop', avec son mari.



DELON (Alain), qui, après le film de Visconti, doit tourner cet été le prochain film de René Clément intitulé « Ma femme est une voleuse » et qui, ensuite, sera le partenaire de B.B. dans « Le Repos du Guerrier », réalisé par Vadim (voilà qui promet !), a été désolé de ne pouvoir accepter d'être le partenaire d'Ingrid Bergman et d'Yves Montand dans « Aimez-vous Brahms », sous la direction d'Anatole Litvak.

● DESAILLY (Jean) qui, avec son épouse Simone Valère et la Compagnie Renaud-Barrault, vient de s'envoler pour le Japon, a fait ces derniers mois une brillante rentrée dans « Préméditation ? », « Le Saint conduit le Bal » et « Le Baron de l'Ecluse ». Et dès son retour de tournée, il retrouvera les studios pour « La Mort de Belle », d'après Simenon. Ce qui ne l'empêche pas de rêver à de vraies vacances durant lesquelles il pourrait s'adonner à ses trois passions : le tennis, la lecture (auteurs préférés : Gide et Saint-Exupéry) et... le cinéma d'amateur. Mais tout cela sera pour l'année prochaine.

● DOLL (Dora) va créer à Paris, au Théâtre Daunou, une pièce de Serge Veber qui porte un titre qui lui va particulièrement bien : « Dorette ». Principal interprète masculin : Philippe Lemaire. Une générale à laquelle on assistera avec infiniment de sympathie.

FARGUE (Annie), la jeune comédienne française qui a épousé le danseur Dirk Sanders l'an dernier, a mis au monde, cette semaine, une petite fille. Tous nos vœux ! C'est sans doute la raison pour laquelle Dirk, de retour à Paris, met les bouchées doubles : il tourne dans « Ballets de Paris », avec Zizi Jeanmaire et Roland Petit.

● GRECO (Juliette) fait aménager, pour ses vacances d'été, un très vieux « mas » près de Mougins. On dit qu'elle est merveilleuse dans « Drame dans un Miroir ». Pourquoi, dans ce cas, l'intelligente Juliette semble-t-elle si malheureuse et ne se cache-t-elle même pas de n'être pas heureuse ? Ah ! ces âmes tourmentées...

ON EN PARLE
à cœur ouvert et à mots couverts
A PARIS



GELIN (Daniel)), pour sa rentrée dans les studios français, s'est placé sous le signe de la « nouvelle vague » puisqu'il a accepté d'être l'un des héros du nouveau film de Pierre Kast, auteur du « Bel Age ». Mais il y retrouvera une partenaire « vieille garde » si l'on peut dire : Françoise Arnoul. Toutes les vedettes françaises d'ailleurs essaient l'une après l'autre, de flirter avec les artisans de la « N. V. ». Ainsi Danielle Darrieux sera, cet été, l'héroïne du premier film réalisé par le scénariste attitré de Chabrol (et de « Plein Soleil ») : Paul Gégauff, lequel se servira du premier scénario de Mario David, comédien athlétique auquel Chabrol a donné sa première chance dans « Les Bonnes Femmes ». On ne manque pas d'éclectisme dans la « nouvelle vague ».

● HEPBURN (Audrey), a été très déçue de ne pouvoir assister à la soirée des Oscars. Mais l'ordre de son médecin était formel : « Pas de voyage en ce moment. Votre bébé pourrait naître plus tôt que prévu. » Aussi Audrey, après quelques jours passés à Paris, profitera-t-elle du tournage sur la Côte d'Azur des « Mains d'Orlac », dont son mari Mel Ferrer sera la vedette, pour se reposer pendant un mois au soleil du Midi.



LAMOUREUX (Robert) a failli avoir le Prix Citron, non plus comme acteur mais — déjà ! — comme metteur en scène ! Et puis, les jurés ont pensé que c'était là lui reconnaître le titre de « metteur en scène » et c'est ce qui les a arrêtés.



MARTINELLI (Elsa), après Sandra Milo, semble décidée à devenir la vedette italienne n° 1 des studios français. Effectivement, après avoir tourné « Et mourir de plaisir », de Vadim, la voici promue vedette féminine du « Capitan » par André Hunebelle. Voilà une recrue dont Paris se réjouit de subir le charme. Bourvil et Jean Marais, ses partenaires du « Capitan », sont aussi de cet avis.

● MARIE-FRANCE (tout court) était, il y a dix ans, la Shirley Temple française : une petite vedette en herbe qui fit pleurer Margot et qui se déchaînait sur les ondes de façon à attendrir les âmes sensibles. Elle a dix-huit ans aujourd'hui et elle est devenue une ravissante starlette qui va débuter dans « Les Nymphettes ».



PETIT (Pascale) qui, pour la seconde année consécutive, vient de voir consacrer son « acidité » proverbiale par un second « Prix Citron », serait en train d'apprendre à... mentir (!), nous assure-t-on, pour bien tenir son rôle dans « L'Affaire d'une Nuit ».

● PERREY (Mireille), qui fut la plus brune et non la moins « sexy » des vamps du cinéma français d'avant-guerre, puis évolua avec art vers le théâtre classique comme pensionnaire de la Comédie-Française et qui enfin, depuis quinze ans, a fait une nouvelle carrière à l'écran comme actrice de composition (« Docteur Laënnec », « Miquette et sa Mère » de Clouzot, « Meurtres », « Knock », etc., jusqu'à « La Jument Verte » où elle fait une truculente création cette année), vient d'avoir une idée de génie. Cela s'appelle « Comédisc » et, bien entendu, il s'agit de disques destinés aux apprentis-acteurs : sur la première face du disque une grande scène classique (Molière, Musset, etc.) et enregistrée par deux acteurs titulaires des rôles au Français et, sur la seconde face, seules subsistent les répliques, le texte du personnage principal étant enlevé. L'élève, après avoir écouté et appris la scène, pourra la rejouer lui-même en se servant des seules répliques de l'envers du disque. Dans les plus lointaines provinces désormais, ceux qui rêvent du métier dramatique, pourront ainsi « travailler » d'une façon efficace, et donner la réplique à de vrais comédiens. Même sur le plan éducatif, dans les écoles, c'est là une invention qui pourrait donner des résultats remarquables. Bravo! Mireille Perrey, et tant mieux si les « Comédiscs » sont aussi une affaire d'or : pour une fois, c'est une initiative heureuse, bénéfique pour l'art dramatique. En vente à Paris aux Magasins du Louvre.



***SIGNORET** (Simone), son Oscar dans les bras, n'est pas rentrée parce qu'elle s'ennuyait de Paris, mais tout simplement parce qu'elle doit commencer un nouveau film à Rome, fin avril. Dans « Anda et ses Sœurs », elle incarnera une prostituée en compagnie d'Emmanuelle Riva et sous la direction de Pietrangeli. Elle avait signé son contrat pour ce film avant d'avoir reçu l'Oscar. Depuis, elle n'a encore retenu aucune des propositions qui lui ont été faites à Hollywood, Londres et Paris. A cause de ce film italien, elle sera sans doute maintenant séparée de son mari durant 4 ou 5 mois car Yves Montand, dès le 15 mai, doit se rendre au Japon pour la longue tournée qui fut remise à cause de son engagement à Hollywood.*

● SPIEGEL (Sam), le fameux producteur du « Pont de la Rivière Kwaï » et de « Soudain, l'été dernier », a très sérieusement offert un fabuleux contrat à l'ex-impératrice Soraya, pour qu'elle accepte de venir à Hollywood afin d'écrire tout d'abord, avec l'aide d'un auteur célèbre, l'histoire émouvante de son destin hors-série et, ensuite, de se livrer à une série d'essais pour voir si, éventuellement, elle ne pourrait pas tenir elle-même son propre rôle à l'écran. En attendant, Soraya confirme son départ pour les U.S.A.



L'esprit vient plus vite aux filles qu'aux garçons, mais, quand il vient aux garçons, les filles n'ont plus qu'à bien se tenir...



Roland FOUGERES vous raconte le film de JOSHUA LOGAN

TALL STORY

C'est bien vrai...

... UNE GRANDE VEDETTE EST NEE : JANE FONDA

« Ciné-Revue » aura été, en Europe, le premier magazine à annoncer qu'une nouvelle grande vedette venait de naître aux Etats-Unis : Jane Fonda, la fille du talentueux acteur qu'est Henry Fonda. Dès notre numéro du 27 novembre dernier, nous lui consacrions un important article sous le titre : « Naissance d'un Etoile ».

Nous venons de voir le premier film de Jane Fonda, « Tall Story ». Oui, c'est bien une « étoile », une grande vedette, qui est née. Dans cette délicieuse comédie, pleine de fraîcheur et de jeunesse, Jane Fonda crève l'écran : pour deux raisons. D'abord à cause de sa féminine présence que l'on ne peut guère comparer qu'à celle de Brigitte Bardot (elle se défend pourtant avec énergie d'être la « Brigitte Bardot » américaine, voulant n'être que Jane Fonda, fille d'Henry). Ensuite, par son talent de comédienne, un talent qui fait singulièrement penser à son père ; à certains moments, la ressemblance devient frappante.


HENRI JANE

Il n'est pas étonnant que l'on sente tout de suite quand on la voit à l'écran que cette merveilleuse adolescente découverte par Joshua Logan deviendra demain une très grande vedette : que peut-on rêver de mieux que l'alliance de la féminité de B.B. et du talent d'Henry Fonda ?...

R. F.

Pour son premier jour au collège, June arriva à bicyclette. Parce qu'elle cherchait manifestement quelqu'un, elle faillit maintes fois heurter un des garçons ou une des filles qui marchaient sur les allées, une pile de livres sous le bras. Chaque fois, elle les évita de justesse. Mais lorsqu'elle aperçut à quelques mètres devant elle deux professeurs qui discutaient gravement, elle perdit tous ses moyens; elle ferma les yeux, la collision était devenue inévitable; June se retrouva par terre, entre les deux professeurs étendus sur le gazon.

* * *

Le vieux professeur Osman était un vétéran. Il enseignait la chimie dans ce collège depuis de nombreuses années. Il faisait justement ce jour-là les honneurs de l'établissement à son nouveau collègue, le professeur Sullivan, venu pour enseigner la philosophie. Le hasard avait fait du professeur Sullivan, en ville, le voisin du professeur Osman. C'est pourquoi ce dernier l'avait pris sous sa protection. Il avait trouvé le professeur Sullivan plein de principes rigides; aussi, connaissant son collège, s'était-il dit qu'il lui faudrait un guide afin de lui éviter de commettre des impairs. L'établissement était fier de son équipe championne de basket-ball; il faudrait bien que le professeur Sullivan — qui n'y semblait pas enclin — admît que le basket avait au moins autant d'importance, sinon plus, que Socrate et Spinoza.

* * *

La brutale rencontre avec June était bien faite pour donner au professeur Sullivan une idée du collège où désormais il allait enseigner. Mais il n'avait encore rien vu, le malheureux. Une surprise peu banale l'attendait sur un banc voisin.


June avait foncé, en fermant les yeux, dans les deux professeurs.


Un garçon venait de sortir de la douche, tout nu.


Le professeur Osman, derrière Ray et June, tendait l'oreille.

Sur le banc justement où June, après s'être excusée, invita les deux professeurs à s'asseoir avec elle.

— C'était justement vous que je voulais voir, leur dit-elle.

Et de leur expliquer que, comme toutes les filles, elle ne s'était inscrite au collège que pour y trouver un mari. Ils l'écoutaient avec stupéfaction. Elle leur indiqua même le nom de l'élu de son cœur : Ray Blent. Ce nom ne disait rien au professeur Sullivan, mais le professeur Osman sursauta. Ray Blent ! C'était le meilleur élève, mais surtout le champion de l'équipe de basket-ball du collège. C'était à lui qu'elle devait toutes ses victoires. Il était un véritable artiste dont les mains semblaient être des aimants qui attiraient le ballon et jonglaient avec lui sans jamais le perdre un instant. Ray Blent ! Lui, qui ne pensait qu'à ses études et au basket et jamais aux filles ! Mais June continuait. Elle expliquait aux deux professeurs médusés que, non seulement elle espérait qu'ils ne contrecarreraient pas ses desseins, mais qu'elle comptait bien sur leur aide. N'était-ce pas pour le bon motif qu'elle voulait séduire Ray Blent, puisque, pour elle, le mariage devait se trouver au bout de leur route ?

Pareils propos étaient tellement inattendus pour les deux professeurs que, sans bien se rendre compte de ce qu'ils faisaient, ils promirent. Dès que June se fut éloignée, ils se regardèrent, gênés l'un vis-à-vis de l'autre. Que venaient-ils de faire ? Les malheureux, ils n'avaient pu résister au charme de cette adolescente trop précocement jolie...

* * *

Si June les avait quittés précipitamment, c'est parce qu'un spectacle passionnant s'était offert à sa vue. Pour ce premier jour de rentrée, les étudiants avaient juché sur leurs épaules Ray Blent dès qu'il était arrivé et ils le portaient en triomphe à travers le parc du collège tout en chantant leur hymne sportif. June s'approcha du groupe enthousiaste. Ainsi, il était là, à quelques pas d'elle, son héros qu'elle n'avait jamais approché jusque-là, qu'elle n'avait jamais vu qu'à distance sur le terrain de basket ou dont elle n'avait pu admirer la photo que dans les journaux. Il était là, l'homme de sa vie...

Ray souriait et saluait à la ronde. Soudain, il fronça les sourcils. Depuis quelques instants, il lui semblait qu'il se passait quelque chose d'anormal; il venait subitement d'en prendre conscience; il baissa les yeux vers sa cheville; June s'était jointe aux garçons qui le portaient en triomphe; elle avait saisi sa jambe et, tout en chantant, elle lui caressait amoureusement la cheville. Elle leva la tête et son regard rencontra celui du champion. Elle sourit. Il détourna rapidement les yeux, embarrassé.

* * *

A partir de ce moment-là, Ray rencontra continuellement June sur son chemin. Il feignit d'abord de ne pas la voir, mais c'était difficile, parce qu'elle s'y entendait pour lui rappeler que, désormais, elle existait pour lui. Pour être plus près de lui, elle s'était inscrite au cours de callisthénie dont les répétitions se donnaient dans la salle de gasket. Ainsi pouvait-elle manœuvrer continuellement pour le rencontrer. Dans la salle de gymnastique, les circonstances étaient propices : elle avait de très jolies jambes, elle le savait, et sa petite jupe de danseuse était bien faite pour les faire apprécier par Ray.

Pourtant, malgré quelques regards jetés à la dérobée sur ces jolies jambes, il persistait obstinément à ne s'intéresser qu'à ses études et au basket. June mettait tout en œuvre pour l'humaniser. Un jour, en traversant la salle de gymnastique, il perdit le chandail qu'il portait sous le bras. Elle le ramassa et se lança à la poursuite de Ray. Elle le rejoignit dans le vestiaire des garçons. Gêné de devoir lui parler, il la remercia en regardant ailleurs et en faisant passer d'une main à l'autre un ballon imaginaire, tandis qu'elle le couvrait d'un regard extatique. Il murmura soudain :

— Ce vestiaire est réservé aux garçons...

Un garçon sortait justement — tout nu — de la douche. June poussa un cri et elle prit la fuite à toutes jambes.

* * *

Au cours des professeurs Osman et Sullivan, elle manœuvra pour se trouver sans cesse à côté de Ray. Elle se souvenait de la promesse qu'elle avait arrachée aux deux maîtres; aussi ne se gênait-elle pas. Les étudiants travaillaient en équipe, deux par deux, au cours de chimie. Elle forma naturellement équipe avec Ray et le professeur Osman s'arrangea sans cesse pour croiser dans leurs parages afin d'écouter leur conversation et d'éviter que des propos trop compromettants ne fussent échangés à son cours.

June se bornait à lancer à Ray des regards profonds tandis qu'elle lui parlait de choses sans importance comme ses études ou le basket; lui, il détournait le regard; comme il était le meilleur élève du collège, elle lui demanda de l'aider à poursuivre l'expérience chimique qu'elle avait entreprise. Il voulait savoir quels produits elle avait déjà versés dans son éprouvette; trop occupée à le regarder avec amour, elle l'avait oublié; il y ajouta un réactif; il y eut une explosion et, durant plusieurs jours Ray, le professeur Osman et June exhibèrent quelques menus pansements. Pour June, ces pansements étaient en son cœur la cause d'une grande joie : n'avait-elle pas ainsi quelque chose de commun avec l'homme dont elle s'était promis d'accaparer la vie ?

* * *

Un soir, le professeur Sullivan et son épouse devaient sortir en compagnie du professeur Osman. Ils demandèrent au collège une baby-sitter pour garder leurs quatre enfants. Nombre d'étudiantes se faisaient ainsi de l'argent de poche. Au moment où ils allaient sortir, la baby-sitter se présenta. C'était June. Le professeur Sullivan commença à redouter le pire. Il n'avait pas tort.

Il avait demandé au taxi du collège de passer les prendre. Ce fut Ray qui se présenta.

— J'ai demandé à Ray de revenir me tenir compagnie après votre départ, leur signala honnêtement June.

Tenu par sa promesse, le professeur Sullivan se tut, il laissa tomber les bras dans un geste d'impuissance, mais il se sentit blessé dans sa dignité professorale. Son fils aîné, qui avait huit ans, s'écria :

— Chic, c'est Ray Blent !... Eh, Ray Blent, comment se présente le championnat de basket ?

Le professeur Sullivan se sentit mortifié de constater que Ray était beaucoup plus populaire que lui-même auprès de son propre fils, dans sa propre maison.

* * *

Une fois qu'ils furent seuls, June et Ray mirent les enfants au lit. A vrai dire, ce fut Ray qui s'en chargea. Alors qu'il était à l'étage, June diminua la lumière du living de manière à créer une pénombre propice aux déclarations d'amour. Puis elle s'assit sur le divan, élargit un peu son décolleté et elle attendit. Lorsque Ray redescendit, il ne la vit pas tout d'abord dans la pénombre. Puis, l'apercevant enfin, il s'assit près d'elle sur le divan.

Il ne semblait pas prêt à engager la conversation. Il dissimulait sa gêne en faisant passer d'une main à l'autre son imaginaire ballon de basket. Ils avaient justement eu quelques cours sur les techniques d'accouplement dans le règne animal. June lui dit qu'elle était triste à l'idée que les éléphants ne connaissaient l'amour qu'une fois en plusieurs années. Puis elle lui demanda ce qu'il pensait des mœurs amoureuses des fourmis. Il lui fit une réponse de brillant élève, féru de subtilités scientifiques. Elle lui demanda ensuite quelles réactions chimiques l'amour pouvait, à son avis, provoquer chez les êtres humains. Une fois de plus, elle obtint une réponse d'une limpide clarté.

— Je me demande, Ray, continua-t-elle, quelle impression affective cette réaction chimique peut bien produire sur ceux chez qui elle a lieu ? Si tu m'embrassais dans le cou pour voir ? C'est naturellement dans un but purement scientifique.

Elle s'approcha de lui et elle releva ses cheveux pour dénuder sa nuque. Le brillant élève qu'il était se mit à trembler un peu avant de procéder à l'expérience. Puis il posa ses lèvres sur le cou de June — si doux, si tendre, si vivant. June avait fermé les yeux et elle savourait ce moment divin. Ray, lui, eut peine à avaler sa salive en s'écartant d'elle. Il murmura avec peine qu'il faudrait peut-être recommencer l'expérience pour mieux se rendre compte de ses effets. Il la recommença. Après, June tourna la tête vers lui; elle avait les yeux lourds d'amoureuse émotion. Elle n'eut pas besoin d'expliquer à Ray quelle nouvelle expérience elle désirait faire. Il posa ses lèvres sur les siennes et il la prit dans ses bras. L'expérience l'impressionna tellement qu'il mit beaucoup de fougue à l'accomplir. Ils roulèrent du divan sur le plancher. Elle le repoussa un peu :

— Il vaudrait mieux mettre fin à l'expérience, dit-elle. Nous ne sommes même pas amis et nous nous embrassons comme des gens mariés.

— Bon, soyons amis, dit Ray.

Il lui serra rapidement la main pour sceller leur amitié puis il voulut la reprendre dans ses bras. Une voix juvénile les interrompit :

— Vous pouvez continuer, c'est plus amusant que la télévision.

C'était celle du fils aîné du professeur Sullivan qui s'était relevé, il appréciait le spectacle qui lui était offert et qu'on lui interdisait toujours à la TV.

* * *

Le match capital de la saison approchait : celui qui devait opposer l'équipe du collège à celle des « Russes », qui appartenait à une université d'un autre État et qui était la plus forte du pays. Le collège avait une chance de gagner; elle s'appelait Ray Blent. Sans lui, la défaite était certaine.

Ray était en pleine forme mais, à vrai dire, depuis peu, il avait d'autres soucis que le basket-ball. Chaque soir, il sortait avec June et ils faisaient ensemble de longues promenades, la main dans la main. Il avait plusieurs fois manifesté le désir de recommencer avec elle des expériences chimico-psychologico-amoureuses, mais, chaque fois, elle avait éludé la question, craignant le risque de telles expériences poussées trop loin. Ray lui avait en vain démontré quel intérêt scientifique elles pouvaient présenter.

Ce soir-là, elle l'emmena jusqu'à la roulotte de ses amis Jensen. Elle avait pris cette décision parce que Ray, sevré d'une expérience à laquelle il avait pris goût, lui avait proposé de se considérer tous deux comme fiancés.

Ils frappèrent à la porte de la roulotte. Durant un long moment personne ne répondit.

— Je me demande ce qu'ils peuvent bien faire à l'intérieur, demanda Ray.

June sourit. Elle songea qu'ils n'étaient pas seuls, Ray et elle, à s'intéresser vivement aux expériences chimiques. Finalement Fred Jensen ouvrit la porte. Il était en robe de chambre et il avait les cheveux pas mal ébouriffés. Quand ils entrèrent dans la roulotte, Frieda Jensen reboutonnait son corsage. Fred les invita à s'asseoir. Ray, qui était trop grand, heurta le plafond du front.

— Attention, remarqua Fred qui songeait au championnat de basket, ce n'est pas le moment de te fracturer le crâne, Ray Blent !

Frieda leur prépara une tasse de café. Puis, parce que June l'avait catéchisée, elle leur signala que la roulotte était à vendre et qu'elle serait vraiment l'idéal pour des jeunes mariés. Aussitôt, Fred entreprit de leur faire la démonstration de tout le confort qu'elle contenait.

Il leur présenta la douche et leur assura que c'était une douche extraordinaire : elle pouvait contenir deux personnes à la fois. Ray émit un doute; jamais il n'avait vu une douche plus étroite.

— Nous y prenons toujours notre douche ensemble, Frieda et moi, affirma Fred. Naturellement, pour cela, il faut être très amoureux.

June y entra. Fred invita Ray à l'y rejoindre. Il hésita; finalement il parvint à s'y glisser, non sans heurter le plafond. L'endroit était effectivement exigu, mais Fred n'avait pas menti : c'était une douche merveilleuse; Ray n'avait jamais vu, de sa vie, une douche plus merveilleuse; June s'y tenait appuyée contre lui des pieds à la tête; pour plus de facilité, il avait passé ses bras derrière elle; comme sa bouche n'était pas loin de la sienne, il recommença l'expérience qu'il avait faite avec elle chez le professeur Sullivan. Ils accomplirent cette nouvelle expérience si studieusement qu'elle n'en finissait plus. Il fallut que Fred s'en vint frapper à la paroi de la douche pour y mettre fin. Avant de s'extraire de leur éprouvette, Ray murmura à June :

— Si nous nous mariions...

Il avait compris tout de suite que c'était le meilleur moyen de recommencer indéfiniment avec June l'agréable expérience qu'il venait de répéter.

— Se marier, c'est très bien, dit June, qui parvenait mal à dissimuler son bonheur, mais il nous faudrait un endroit où nous habiterions ensemble... Qu'est-ce que tu dirais de cette roulotte ?

Fred leur signala sur-le-champ qu'ils pouvaient en prendre possession tout de suite s'ils le voulaient, mais qu'il fallait payer cash 1.200 dollars. A partir de ce moment-là, le visage de Ray se fit soucieux : il n'avait, pour toute fortune que 80 dollars. Où pourrait-il jamais trouver le reste ?

* * *

L'entraînement au basket, préliminaire au match, prouva que Ray tenait toute sa forme; il était plus brillant que jamais; aucun de ses tirs, de quelque distance que ce fût, ne manquait le panier. Ce fut alors qu'un soir, il trouva dans le vide-poche du taxi du collège qu'il conduisait une enveloppe contenant 1.000 dollars, accompagnée d'un petit mot lui signalant que cet argent lui appartiendrait s'il consentait à rater ses tirs lors du match contre les « Russes ».

Il hésita. Ces 1.000 dollars lui permet-

DISTRIBUTION :

Ray Blent	Anthony Perkins
June Ryder	Jane Fonda
Professeur Osman	Marc Connelly
Professeur Sullivan	Ray Walston
Frieda Jensen	Barbara Darrow
Fred Jensen	Tom Laughlin
Mme Sullivan	Anne Jackson
Entraîneur Hardy	Murray Hamilton

taient d'acheter la roulotte des Jensen et, du même coup, d'épouser June et, du même coup, de renouveler indéfiniment avec elle de paradisiaques expériences. Mais il ne pouvait admettre l'idée de trahir tous ceux qui lui faisaient confiance pour gagner le match. S'il avait tenu l'expéditeur de l'enveloppe, il lui aurait dévissé la tête pour l'envoyer, d'un jet, dans le panier...

Pourtant, il continua à réfléchir. En bon élève, il creusait consciencieusement le problème : d'une part la roulotte, June et des expériences plus passionnantes que toutes celles auxquelles il s'était livré jusque-là au cours de chimie; d'autre part, une infâme trahison. Le lendemain, il n'avait toujours pas trouvé de solution au dilemme qui l'obsédait. Il était tellement absorbé qu'il rata son examen de philosophie. C'était incroyable; lui, le premier de la classe, il avait raté son examen ! Le professeur Sullivan n'y comprenait rien : au cours, il n'y avait que Ray pour comprendre vraiment l'exposé de ses théories et il avait échoué ! Mais l'affaire était bien plus grave encore que ne l'imaginait le professeur Sullivan. Au collège, ce fut la consternation.

Il existait, en effet, une règle que personne ne pouvait transgresser : un étudiant qui avait échoué à l'un de ses examens n'avait pas le droit de faire partie de l'équipe de basket-ball. Sans Ray, l'équipe du collège serait battue par les « Russes », cela ne faisait de doute pour personne. Aussi, l'entraîneur Hardy emmena-t-il un groupe d'étudiants devant la maison du professeur Sullivan pour exiger soit qu'il changeât la cote de Ray, soit qu'il lui accordât une nouvelle chance par un examen de repêchage. Le professeur Sullivan, qui avait une haute idée de sa mission pédagogique et de sa dignité professorale, refusa sèchement pareille compromission.

Durant les jours qui suivirent, il fut soumis à de nombreuses pressions. June d'abord usa de tout son charme et il fallut au professeur faire appel à toute l'impassibilité que lui avait enseignée l'étude de la philosophie pour y résister. Sa femme intervint aussi. Et le professeur Osman. Même le directeur du collège laissa diplomatiquement entendre que Ray Blent avait peut-être raté par pur accident. Mais le professeur Sullivan était têtu; plus on le sollicitait, plus on le menaçait, plus on tentait de le circonvenir, plus il s'obstinait dans son refus.

La veille du match de championnat, les étudiants du collège le pendirent en effigie devant sa propre maison. Il observait la scène, caché derrière les rideaux de la fenêtre. Il eut le souffle coupé quand il reconnut, au premier rang des manifestants, son propre fils de huit ans qui criait « A mort » avec enthousiasme dans la direction de la maison.

* * *

Le soir du match, le professeur quitta prudemment sa maison avec sa femme. Ils se rendirent chez le professeur Osman. Ils reconnurent avec stupéfaction June qui servait à table. Elle avait trouvé ce moyen de plaider une dernière fois en faveur de Ray. Le professeur Osman n'avait rien pu refuser à une si jolie fille qui connaissait si parfaitement l'art de demander très gentiment ce qu'elle désirait obtenir. Mme Sullivan joignit ses supplications à celle de l'adolescente. Drapé dans son héroïsme, à la manière des héros de tragédie, Leo Sullivan déclara qu'on le pendrait réellement plutôt que de lui faire changer d'avis.

Soudain, Ray arriva chez le professeur Osman. Sans dire un mot, il jeta sur la table une enveloppe bourrée de billets de banque. Puis, regardant le professeur Sullivan droit dans les yeux, il dit d'une voix calme :

— Voilà ce qu'on m'a offert pour que je fasse perdre le match à notre équipe.

Il tourna le dos et sortit. Le professeur Osman, Mme Sullivan et June s'efforcèrent de plus belle de fléchir Leo Sullivan. En vain. June sortit en courant pour rejoindre Ray. De plus, elle devait songer à se préparer car, pendant les interruptions du match, elle devait se livrer, avec ses camarades du cours de callisthénie, à des exhibitions dansantes.

Après son départ, le professeur Sullivan mit dans sa poche l'enveloppe bourrée de billets.

— Je vais dire son fait à l'individu qui s'est rendu coupable de cette vilenie, déclara-t-il.

Le professeur Osman l'accompagna. Ils se rendirent dans un bar où étaient centralisés les paris sur les deux équipes. Le professeur Sullivan était convaincu que c'était un important parieur qui avait tenté de soudoyer Ray pour réussir une brillante opération financière.

Dès qu'ils furent au bar, les deux professeurs se mirent à dévisager attentivement tous les consommateurs pour lire, dans leur expression, l'aveu éventuel de leur manque de scrupules. Ils avisèrent enfin deux individus à la mine patibulaire. Le professeur Sullivan rejeta son chapeau en arrière et leur frappa sur l'épaule...

* * *

Une demi-heure plus tard, les deux professeurs faisaient au collège une piteuse entrée. Ils avaient les menottes aux mains. Les deux individus auxquels ils s'étaient attaqués et qu'ils avaient tenté de rosser d'importance étaient deux inspecteurs de police.

Mais personne ne songea à s'apitoyer sur leur sort. Le match de basket battait son plein et les « Russes » menaient déjà par plusieurs dizaines de points. Hardy, l'entraîneur, fermait les yeux pour ne plus assister au déroulement de la catastrophe. Les étudiants du collège étaient déchaînés : Ray, l'incomparable Ray, l'unique Ray Blent, était assis au bord du terrain, impuissant, tandis que l'équipe qu'il aurait pu sauver ne marquait pas un seul point.

June supplia le professeur Sullivan de revenir sur sa décision et d'accorder sur-le-champ à Ray un examen de repêchage, Mme Sullivan et le directeur insistèrent avec elle. Hardy menaça même de le casser en petits morceaux. Ray qui assistait à la scène intervint :

— Laissez-le, dit-il, moi, je l'approuve. Le professeur Sullivan a raison : j'ai raté; il n'a aucune raison de changer ma cote.

Puis il ajouta :

— D'ailleurs, j'ai échoué volontairement. Je savais qu'ainsi je ne disputerais pas le match. Je voulais m'éviter de renoncer à l'argent qui m'aurait permis d'épouser June et je ne pouvais non plus trahir mes camarades. En ne jouant pas, je ne devais pas prendre de décision dans un sens ou l'autre. Pour rater, j'ai copié mon examen sur celui de June.

Elle lui sauta au cou et l'embrassa. Parce que Ray l'avait compris et l'estimait pour son intégrité, le professeur Sullivan annonça qu'il lui accordait un examen de repêchage. Il était temps : la déconfiture de l'équipe du collège s'accentuait à chaque minute qui passait. Hardy et June entreprirent de passer à Ray son costume de basket tandis qu'il répondait aux questions que lui posait le professeur. L'entraîneur crut devenir fou : c'était, en effet, un véritable examen qu'effectuait le professeur. Les questions se succédaient, innombrables. Ray, énervé, trébucha sur certaines d'entre elles. Alors, le professeur, déçu, lui dit :

— Jeune homme, vous avez raté votre examen pour rien. Cette jeune personne (il désigna June) est venue s'inscrire au collège avec la décision bien arrêtée de se faire épouser par vous. Elle s'est moquée de vous. Maintenant, revenons aux choses sérieuses...

Ray n'en était plus capable. Ce fut, pour lui, comme si la foudre s'était abattue à ses pieds. Il fut impuissant à formuler une seule idée claire. Il était frappé de paralysie mentale à l'idée que son grand amour venait de s'écrouler d'un seul coup. June s'était enfuie en pleurant.

— Une dernière question, continua, impitoyable, le professeur Sullivan. Si vous la manquez, vous aurez échoué une deuxième fois. Dites-moi ce que vous savez de Socrate.

— Socrate, balbutia Ray, était un Grec.

Ce fut tout ce qu'il put en dire.

— Zéro, répondit le professeur.

Tout autour, tout le monde était effondré. Le match était bien perdu. Alors, le professeur Osman intervint :

— Erreur, mon cher collègue, dit-il à Sullivan, le candidat a réussi son examen. Vous lui avez demandé ce qu'il savait de Socrate. Il vous l'a dit...

— Très juste, approuva hâtivement le directeur du collège.

Aussitôt, avec Hardy, il poussa Ray sur la piste. Il prit sa place dans l'équipe au milieu des applaudissements délirants du public. Mais il ne restait plus beaucoup de temps avant la fin du match. June, les yeux pleins de larmes, s'était assise au premier rang des spectateurs. Une fois sur le terrain, Ray oublia la déception qui venait de le frapper. Il ne vit plus que le match à jouer; il redevint le champion aux mains aimantées; il se joua de ses adversaires; il jongla avec le ballon comme s'il n'était qu'une autre partie, miraculeusement docile, de lui-même. Le ballon ne cessa plus d'entrer dans le panier des « Russes ». Lorsque l'arbitre siffla pour annoncer la fin du match, l'équipe du collège menait par deux points. Elle avait gagné ! On porta Ray en triomphe. Tout le monde voulait le féliciter, lui serrer la main, le remercier. Mais, lui, une fois sorti du terrain, il s'était remis à songer à June et à sa belle aventure gâchée. Il ne voyait plus personne. Le visage fermé, il avait le regard perdu très loin.

A la réception qui suivit la victoire, il ne répondit à personne. Il n'entendait pas ceux qui lui parlaient. Le professeur Sullivan, par contre, ingurgita d'innombrables coupes de champagne : parce qu'il avait accordé sa chance à Ray, on le fêtait comme un héros. Jamais il n'avait eu, dans sa vie, un jour de gloire si exaltant.

Sa femme observait Ray depuis pas mal de temps. Elle avait compris qu'il était temps d'intervenir, pour elle qui avait de l'expérience en amour. Elle invita Ray à la suivre. Elle le conduisit jusqu'à une petite pièce voisine et elle l'y poussa. Puis elle referma la porte. Dans la pièce se trouvait June, plus belle que jamais, vêtue d'une robe de soirée qui découvrait ses épaules et qui rendait terriblement désirable, avec elle, une expérience de chimie amoureuse. Ray n'y résista pas.

Lorsqu'il sortit avec June, le professeur Sullivan eut une idée. Il prit dans sa poche l'enveloppe bourrée de dollars et il la glissa dans la poche du manteau de Jane qui traînait sur un fauteuil. Le professeur Osman, debout à côté de lui, enleva ses lunettes pour les frotter afin d'avoir un prétexte de ne pas voir ce qu'il faisait avec une ostensible discrétion d'ivrogne.

* * *

Dès le lendemain à l'aube, June et Ray se trouvaient dans leur roulotte. Fred et Frieda étaient dans la voiture qui la conduisait sur les routes enchantées de la lune de miel.

— Je me demande bien ce qu'ils font à l'intérieur, murmura Fred.

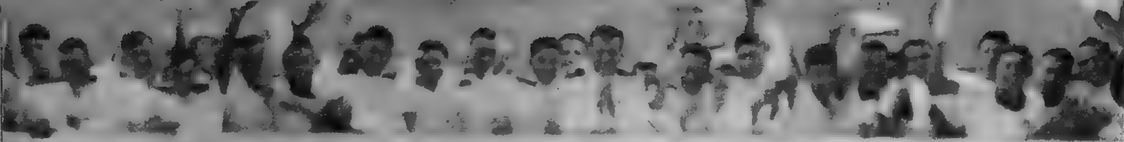
Frieda sourit. Pourtant, elle ne se serait jamais doutée de ce que faisaient réellement June et Ray dans la roulotte : ils prenaient une douche ensemble dans l'étroite cabine...

(Reproduction et traduction interdites.)


Ray et June expérimentèrent le confort de la douche.


Le professeur Sullivan commença à poser à Ray une série interminable de questions.


Une fois sur le terrain, Ray redevint un magicien du ballon.





Carroll Baker en Colombie parmi les cadets de Carthagène.

Quand "BABY DOLL,, reçoit le cinéma français...

Retour de Carthagène, en Colombie, où elle avait assisté au Premier Festival International de Cinéma, la délégation française a été l'hôte à New York de l'actrice américaine Carroll Baker et de son mari, le metteur en scène Jack Garfein.

Carroll Baker, dont on n'a pas oublié l'extraordinaire création dans « Baby Doll », le film réalisé par Elia Kazan, avait, elle aussi, assisté au Festival de Carthagène, une des cités les plus pittoresques de la Colombie, au bord de la mer des Caraïbes. Une solide amitié s'est nouée sous le soleil des tropiques entre les deux délégations américaine et française et lorsque les Français traversèrent New York, Carroll Baker organisa en leur honneur une sympathique « party » dans son appartement de Park Avenue.

Marie Laforêt enchanta David et Blanche, les deux enfants des époux Garfein en interprétant à la guitare des vieilles chansons françaises et des mélodies espagnoles. Françoise Prévost et Dany Saval assistaient également à cette sympathique réception, ainsi que Michel Auclair avec qui Jack Garfein évoqua des projets de mise en scène. C'est à Jack Garfein que des acteurs comme Susan Strasberg et Ben Gazzara — sortis eux aussi de l' « Actor's Studio » d'Elia Kazan — doivent d'avoir fait leurs débuts à Broadway. Parmi ses projets, Jack Garfein souhaiterait monter une adaptation de « L'Etranger » de Marcel Camus, dont il possède une édition rare.

Le mari de Carroll Baker est d'ailleurs un érudit, doublé d'un bibliophile. Mais il a également un « hobby » la stéréophonie, et possède une extraordinaire collection de disques.

Carroll Baker, qui après « Baby Doll » a quelque peu déserté les studios pour aménager son appartement et se consacrer à l'éducation de ses enfants, hésite actuellement entre plusieurs projets de films.

J.B.



Chez elle, « Baby Doll » en conversation avec Michel Auclair et Dany Saval.



Marie Laforêt joue de la guitare pour les enfants de Carroll dont le mari discute disques avec Michel Auclair.

CATHERINE SPAAK
sur les traces de « Guendalina »

Il y a quelques années, dans « Guendalina », l'histoire d'une charmante adolescente, se révélait Jacqueline Sassard. Alberto Lattuada avait longtemps cherché son héroïne, puis l'avait découverte sous les traits d'une jeune Française qui n'avait jamais fait de cinéma.

Lattuada, en 1960, a encore emprunté à la France l'héroïne de son nouveau film, « Filles en Fleur ». Elle s'appelle Catherine Spaak et a un père célèbre, le scénariste-dialoguiste Charles Spaak; sa mère, Claudie Clèves, connut jadis à l'écran quelques succès. Catherine a aussi un oncle célèbre : l'homme d'Etat Henri Spaak. Catherine connaît fort bien les coulisses du cinéma, elle a même tenu un petit rôle dans « Le Trou ». Mais « Filles en Fleur » fait d'elle la principale interprète d'un film important, ceci aux côtés de Christian Marquand et Jean Sorel. Jolie, sensible et certainement douée, elle sera parmi les révélations les plus prometteuses de 1960. Alberto Lattuada a entière confiance en ses dons.

(Photos G.-B. Poletto.) Tito MATI.

Catherine Spaak, type même de la jeune fille en fleur qu'elle incarne dans son premier grand film.





Alberto Lattuada dirigeant Catherine dans une scène.

UNE NOUVELLE " ROMANCE " POUR AVA GARDNER ?

Depuis qu'elle a rompu avec Walter Chiara, qu'elle traîna longtemps dans son éblouissant sillage, Ava Gardner a vécu en âme solitaire. Elle semble incapable, celle qui suscite tant de passions dans ses films, à fixer son destin de femme. Elle fait actuellement un court séjour en Californie, au milieu des siens, et elle a revu, brièvement, il est vrai, Frank Sinatra, son dernier mari en date. Frankie est-il toujours, comme on le prétend, amoureux d'elle ? Ava, elle, se dérobe à toutes questions indiscrètes.

Durant le tournage de « Temptation », en Sicile, on a cependant remarqué qu'elle éprouvait une très grande amitié pour Dirk Bogarde, son partenaire. Et le comportement des deux comédiens a pu laisser supposer qu'ils étaient amoureux l'un de l'autre. Mais Dirk Bogarde est un célibataire endurci. Alors ?



La main dans la main, extrêmement sérieux, Dirk Bogarde et Ava Gardner se promènent entre deux prises de vues de « Temptation » aux environs de Catane.

" Cow-boy „ et débutant méconnu à Paris

PIERRE BRICE

a trouvé sa chance à Rome grâce à l'amour

Après Jacques Sernas et après Pierre Cressoy, qui, il y a dix ans, ne furent pas prophètes en leur pays, la gloire ne leur ayant vraiment souri qu'au moment où l'un après l'autre ils s'envolèrent vers Rome, voici qu'un nouveau jeune comédien français, pratiquement méconnu, devient une nouvelle coqueluche du cinéma italien en même temps que celui que les plus jolies femmes se disputent à Rome !



Pierre Brice, grandeur nature : un séduisant garçon de 30 ans qui, après avoir exercé le métier de « cover-boy », est devenu comédien. (Ph. Luxardo.)

A la vérité, et à la base de tout, c'est une fois de plus l'Amour qui a fait la fortune actuelle de Pierre Brice, depuis plus d'un an le grand amour secret (un secret de vedette, bien sûr) de la très passionnée Linda Christian, dont la vie sentimentale n'a jamais cessé d'être très agitée sur les différents fronts de l'activité cinématographique : Hollywood, Londres, Rome et Paris.

Entre deux conquêtes plus célèbres, un roi en exil et un champion de tennis, la belle et incandescente Linda semble, pour une fois, tombée vraiment amoureuse d'un modeste cover-boy parisien.

A Paris, Pierre, tout en s'essayant à faire une vraie carrière de comédien depuis qu'il revint d'Indochine, gagnait fort honnêtement sa vie en exerçant ce métier. Il gagna vite des sympathies mais, sa carrière d'acteur en France marquait encore le pas fin 1959. On le vit tout de même dans « Les Tricheurs » (il était l'étudiant distingué anti-tricheur, camarade de Jacques Charrier), dans « L'Ambitieuse » et dans « Mr. Suzuki », mais cela se limitait cependant à de petits rôles. Et puis, soudain, il disparut de la vie parisienne...

C'est là que l'Amour entre en jeu.

Peu satisfait de ses débuts dans les films français, il partit il y a quelques mois, très discrètement d'ailleurs, rejoindre en Italie la séduisante Linda Christian qui, l'avait choisi comme consolateur. Et depuis, la « romance » s'est poursuivie dans le cadre enchanteur et prédestiné de la Ville Eternelle.

Comme un bonheur ne vient jamais seul, dès son arrivée en Italie, Pierre fut adopté par le cinéma italien.

Il a déjà tourné quatre films coup sur coup : « Les Cosaques », « Il Rossetto », « L'Etudiant d'Amsterdam » et « Arabelle », où son succès lui a valu de signer pour deux autres grandes productions pour 30 millions d'anciens francs.

Précisons que dans ces films il a eu tour à tour pour partenaires quelques-unes des plus jolies vedettes : Dany Carrel, Bella Darvi, Elsa Martinelli, Georgia Moll...

Bien entendu, la presse romaine n'a pas manqué de s'intéresser au cas de ce jeune don Juan, dont la liaison avec Linda Christian, qu'on le veuille ou non, fut tout de même la base de son succès...

Et déjà les mauvaises langues et les indiscrets poussent plus loin leurs révélations. Alors que Linda et Pierre avouent à leurs intimes qu'ils sont fiancés, on prête déjà, évidemment, au jeune homme de plus retentissantes conquêtes.

Luc BAREGES.



En 1954, il posait avec une « cover-girl » qui devait faire parler d'elle par la suite : Brigitte Bardot en personne.



On le dit fiancé à Linda Christian. Cette photo prise à Rome est révélatrice.

Dans « L'Etudiant d'Amsterdam », il a avec Giorgia Moll des scènes très passionnées.



Pèlerinage aux sources

JEAN-CLAUDE PASCAL

a retrouvé à Issoudun la trace des « arrivistes » héros de Balzac

par Jean MARCILLY



Le héros des « Arrivistes » devant la maison de « la Rabouilleuse », à la sévère façade grise.

Autant le dire tout de suite : « Les Arrivistes », ce n'est ni plus ni moins que le « remake » de « La Rabouilleuse », d'après le chef-d'œuvre de Balzac, déjà porté à l'écran, par Fernand Rivers, il y a quelques années.

Dans le nouveau film de Louis Daquin, Madeleine Robinson et Jean-Claude Pascal succèdent à Fernand Gravey et Suzy Prim; seulement, les prises de vues en extérieurs (non plus qu'en intérieurs) n'ont pas été filmées dans le Berry mais par un de ces tours de force extraordinaires propres au cinéma : à Berlin-Est. On avait bien assuré à Jean-Claude Pascal que, pour les décors, la vérité historique avait été scrupuleusement respectée, il avait bien vu défiler des tonnes de plâtre, débiter trente-trois tonnes de bois apportées par train spécial à travers la zone russe, mettre en pièces dix kilomètres de tissus d'ameublement, s'aligner trois cents kilos de tapis persans, se répandre deux mille kilos de peinture, vu un mobilier d'époque assuré trois cents millions et une troupe de figurants ingurgiter plus de cinquante caisses de vodka, pour se mettre dans l'ambiance d'un cabaret de demi-soldes, assisté à un dîner d'époque éclairé par mille deux cents bougies, qu'il fallut plus d'une heure pour allumer, malgré tout cela Jean-Claude Pascal avait « comme un doute »... et il se rendit à Issoudun, à l'endroit même où Balzac écrivit « La Rabouilleuse » et où il en situa l'action.

C'EST A FRAPESLES QUE BALZAC ECRIVIT « LA RABOUILLEUSE » ET BIEN D'AUTRES CHEFS-D'ŒUVRE

Dans une petite rue assez préservée, il découvrit la maison du personnage que Balzac baptisa du nom de Jean-Jacques Rouget, le vieux benêt, manœuvré par cette rouée de « Rabouilleuse ».

De l'autre côté de la rue, une antiquaire, très au fait de l'œuvre balzacienne, révéla que « rabouiller » était un terme propre à la région et que Balzac ne l'avait pas tellement bien compris car, en berrichon, il s'applique à toute action de troubler un liquide en l'agitant et que si l'on « rabouille » l'eau d'un ruisseau les écrevisses vont plutôt se cacher sous les «chaves»... et non pas remonter en surface pour se faire prendre.

Cette antiquaire (Mme Longuet) ouvrit jusqu'à la porte de « resserre » spéciale pour faire admirer la baignoire d'un contemporain de Balzac, le baron de x... (de X..., parce qu'il y a encore de nombreux descendants dans la région). Le baron était un maniaque qui divertissait fort l'auteur du « Père Goriot ». Il s'était avisé de faire monter sa baignoire sur roulettes et de se faire traîner par un valet tout au long des interminables corridors de son château, en prenant son bain dans l'engin, de façon à « se faire faire des vagues », dont le clapotis le réjouissait fort. Au bout du corridor, un autre valet venait aider à tourner la lourde baignoire en cuivre, le mouvement de l'eau était alors plus fort et le baron hurlait : « Arrêtez, bougres ! j'ai dit « des vagues » et vous me faites une tempête... »

Jean-Claude ne put résister et prit (tout habillé) un bain dans la baignoire (sans eau) du vieil original.

DANS CES ALLEES, LE SANG COULA VRAIMENT

Dans le film, Jean-Claude Pascal est l'interpète du rôle du capitaine Philippe Brideau, lequel se bat avec le commandant Maxence Gillet, chef des « Chevaliers de la Désœuvrance ». Honoré de Balzac a connu le modèle de son Max Gillet, il s'appelait en réalité : capitaine en demi-solde Antoine-Jean Fix. C'était un redoutable bretteur qui, le 27 septembre 1818, à 5 heures du soir, pourfendit à mort trois officiers royalistes dans les allées de Frapesles. Celles-ci n'ont absolument pas changé. C'est toujours un endroit désert bordé de magnifiques peupliers : aujourd'hui, encore, on pourrait s'y battre sans que le cliquetis brutal et meurtrier des sabres n'alertât qui que ce fût. Jean-Claude s'y promena longuement et le vent dans les peupliers semblait lui murmurer de lointains souvenirs.

La reconstitution de ce fameux duel lui demanda, d'ailleurs, une somme d'efforts assez héroïques. Pour les différents plans du combat, il lui fallut, huit heures par jour, et pendant une semaine, manier un sabre de 2 kg 500, selon les règles de l'art et d'après les conseils d'un maître d'armes chevronné. Il y perdit sept kilos, gagna trois estafilades, un poignet foulé mais eut la satisfaction de ne pas avoir à se faire « doubler » par un escrimeur professionnel.

ICI BALZAC SE JOUA « LA COMEDIE HUMAINE »

C'est au château de Frapesles qu'Honoré de Balzac, poursuivi par ses créanciers, venait se réfugier. C'est là qu'il écrivit bon nombre des chefs-d'œuvre constituant « La Comédie Humaine ». Le château de Frapesles est la propriété de M. Jean Luneau, dont l'honneur est d'entretenir cette fabuleuse demeure et son immense parc dans les formes historiques que lui connut et où vécut Balzac.

En son absence, Mme Luneau, fort intimidée de voir Philippe Brideau en chair et en os sur ces lieux mêmes que hanta l'esprit de son « inventeur », entreprit de faire visiter les pièces habitées, il y a plus de cent ans, par le plus authentique génie littéraire du XIXe siècle.

Dans le grand parc solitaire, mais habillé des premiers rayons du printemps, Jean-Claude Pascal se promena longuement. Tantôt penché sur un rosier, tantôt cherchant, dans l'eau du ruisseau, les reflets éteints d'un passé prolongé hier par les livres, de nos jours par les films que l'on en tire; celui, dont le talent et le physique romantique sont justement le trait d'union idéal entre ces deux époques, flânait, non sans émotion, à la recherche d'un temps passé sur lequel se greffe fort heureusement, aujourd'hui, une forme passagère de son avenir sous les traits de Philippe Brideau, arriviste au grand cœur, demi-solde de la gloire, personnage aimé comme un Rastignac par M. Honoré de Balzac, son créateur.



Jean-Claude a pris place dans la fameuse baignoire « à roulettes » du Baron de X..., vieil original dont les extravagances réjouissaient fort l'auteur du « Père Goriot ».

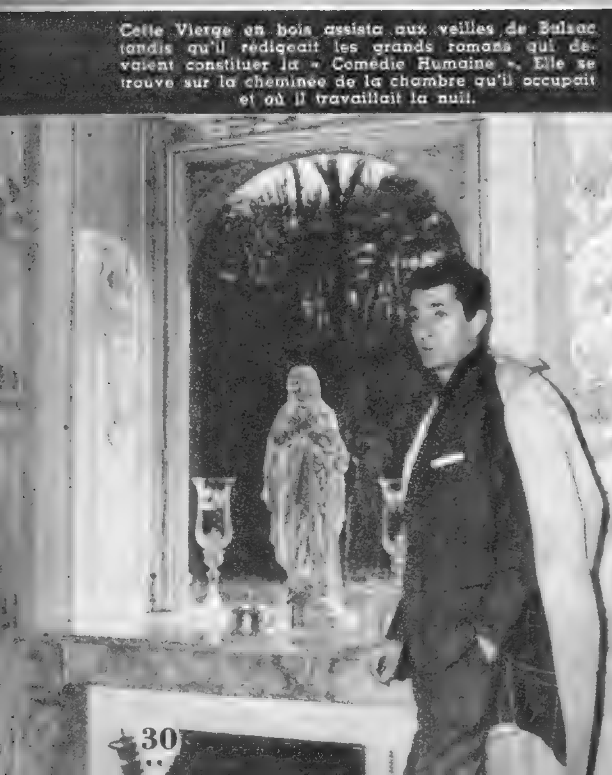


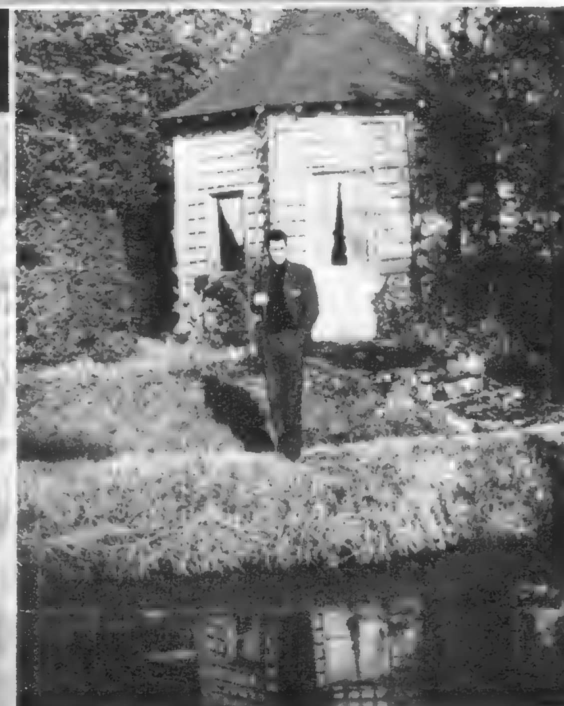
L'interprète de Philippe Brideau se penche sur le rosier plus que centenaire que Balzac aimait personnellement tailler. Il en a fait la description dans plusieurs de ses livres.



Jean-Claude Pascal a retrouvé les allées de Frapesles. Elles sont de jour comme de nuit absolument désertes.

Cette Vierge en bois assista aux veilles de Balzac tandis qu'il rédigeait les grands romans qui devaient constituer la « Comédie Humaine ». Elle se trouve sur la cheminée de la chambre qu'il occupait et où il travaillait la nuit.

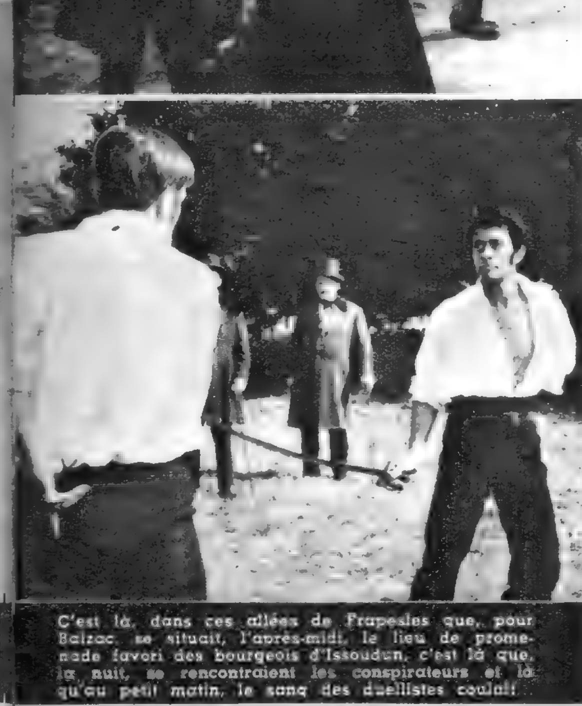




Dans ce petit pavillon romantique, Honoré de Balzac aimait venir ← travailler.



Chez Mme Longuet, antiquaire, Jean-Claude Pascal a acheté pour sa maison de Gambais ce vieux service qui vient « de la maison d'en face » — celle qui fut la maison de la Rabouilleuse.



C'est là, dans ces allées de Frapesles que, pour Balzac, se situait, l'après-midi, le lieu de promenade favori des bourgeois d'Issoudun, c'est là que, la nuit, se rencontraient les conspirateurs et là qu'au petit matin, le sang des duellistes coulait.

CINE - "DISCO" - REVUE

par JEAN MARCILLY.

Disque-star de la semaine : ANDRE CLAVEAU



Il vint curieusement à la chanson : en dessinant les affiches de publicité pour des artistes comme Damia, Jane Aubert, Jean Lumière. A cette époque, le jeune décorateur André Claveau est surtout connu dans les milieux théâtraux et l'on a déjà vivement apprécié ses décors pour la création, au « Théâtre de l'Œuvre », de « L'Hermine », de Jean Anouilh.

Finalement, il se décide à paraître lui-même en public et choisit comme lieu de ses exploits « La Boîte à Sardines ». Il présente trois chansons, dont l'une devient immédiatement « son » triomphe : « Venez donc chez moi », de Paul Misraki. Radio-Cité lui offre une émission hebdomadaire, « Chanson à l'Inconnue », qui confirme sa jeune gloire au grand public.

Il possède une belle voix grave une résonances souples, riche de nuances qui vont droit au cœur et, surtout, il adore son métier. Peu de chansons sont écrites dans Paris qu'il ne connaisse.

Sa manière de chanter, sa longue persévérance dans un style éprouvé, font qu'il existe dans la chanson française un « style Claveau » et que, souvent, les auteurs travaillent directement à son intention, ce qui lui vaut d'avoir à son palmarès de magnifiques succès.

Il vient d'abandonner sa ravissante villa de la vallée de Chevreuse pour s'installer en Dordogne dans un « mas », dont il s'occupe de l'exploitation agricole.

Rassurez-vous : jamais il n'abandonnera le tour de chant. D'ailleurs, il est peut-être la seule vedette française à avoir « deux ans de contrats » à honorer à travers toute la France. Il en est très fier. A juste titre !

JAZZ : SARAH VAUGHAN — Mercury 7.191.



Imaginez-vous être au « London-House » de Chicago, cette boîte où se réunissent journalistes, acteurs, producteurs de TV, de radio, de cinéma, etc. Il est deux heures du matin, le 7 mars 1958. La porte s'ouvre et Sarah Vaughan entre. Elle va directement à l'orchestre et à son sourire répondent ceux de Ronnel Brigh, Richard Davis, Roy Haynes, Thad Jones, Wendel Culley, Henry Cocker, Frank Wess. Une fameuse équipe ! Et Sarah chante : l'opération « enchantement » est commencée ! Si vous « tenez » pour Ella, vous allez être contraints d'écouter ce disque pour vous rendre compte que « malgré tout, Sassy c'est quelque chose... ». Mais si, de toujours, vous avez eu un petit faible pour Sarah, alors vous tiendrez à consolider ses positions dans votre esprit et, en écoutant les six titres qu'elle interprète, ce sera chose facile.

CLASSIQUES : CHŒURS ET ORCHESTRE DE L'ARMEE SOVIETIQUE — Columbia FPX 159.



En 1930, les Chœurs Soviétiques se fondaient ; ils comprenaient huit chanteurs, dix danseurs et un accordéoniste. Un seul croyait en leur destin : Alexandre Vasilievitch Alexandrov, professeur au Conservatoire de Moscou. Il les fit travailler avec un tel amour, une telle foi en leurs possibilités, qu'aujourd'hui, lui disparu, son fils Boris Alexandrov dirige un ensemble de trois cents musiciens, chanteurs, danseurs, et aux accordéons sont venus se joindre tous les instruments d'un orchestre classique. Le monde entier les réclame. Ce disque groupe treize chansons de leur répertoire, dont sept sont empruntées au folklore russe. Chansons nostalgiques, grisées de vodka, emmitouflées dans la longue troïka des souvenirs. « Bandoura », « Un bouleau s'élevait dans un champ », « Kalinka », « El Ukhnem » (Le Chant des Bateliers de la Volga), etc.

VARIETES : EN REVENANT DE LA REVUE — Ricordi 30 P 002.



Rassurez-vous, ce n'est pas un disque de musique militaire. Loin de là : il s'agit d'arrangements de Robert Valentino sur des succès de ce que l'on appelle la « Bienheureuse époque 1900 ». Vous trouverez ainsi : « Les Mains de Femme » et « Tha-mara-boum-di-hé », transformés en cha cha cha ; « A la Cabane Bambou » en mambo ; les valses ellesmêmes ont subi un traitement « revitalisant » mais ce sont toujours des valses et elles évoqueront certainement encore, même aux cœurs de vingt ans, la nostalgie des années que nous n'avons pas connues et que, pourtant, nous sembions à toutes forces vouloir regretter. « La Valse Brune », « Amoureuse », « Les Millions d'Arlequin », « Rose-Mousse », « Sourire d'Avril » : autant d'airs jaillis du passé et qui sont prêts à animer vos « surboums ».

Les disques les plus populaires de la semaine aux U.S.A.

1. « Summer Place Theme » — Percy Faith (Columbia).
2. « He'll have to go » — Jim Reeves (Victor).
3. « Puppy Love » — Paul Anka (ABC-Par.).
4. « Wild One » — Bobby Rydell (Caméo).
5. « Sweet Nothin's » — Brenda Lee (Decca).

UN LECTEUR A GAGNE !

Cette semaine M. CLAUDE PONDARD, Ecole de Guipry, Ille-et-Vilaine, qui écrit :

« On dit que la persévérance est une bonne chose et qu'elle mène à tout. Aussi, chaque semaine, je persévère à participer au concours du « Disque Gratuit » de « Ciné-Revue ». Je continue aussi à considérer François Deguelt comme le premier chanteur français. J'aime beaucoup son dernier disque, surtout « Au Bord de la Mer » et « Sur la Piste », où sa voix grave est particulièrement mise en valeur, mais toutes les autres chansons du microsillon lui conviennent parfaitement. Si je ne gagne pas encore, au moins aurais-je apporté « une voix » à ce chanteur. Il est vrai qu'il n'en a pas besoin... »

Cher Claude Pondard, en récompense d'autant de constance, de fidélité et aussi de gentil humour, vous recevrez, selon vos vœux, le disque Columbia « Loin de vous », de François Deguelt.

GAGNEZ UN DISQUE GRATUIT CHAQUE SEMAINE

Comment ? Tout simplement *en disant, en 10 lignes maximum, quel disque vous avez préféré au cours de la semaine et pourquoi.*

Le gagnant hebdomadaire recevra un microsillon de son choix mais figurant obligatoirement dans le catalogue de la firme éditrice du disque qu'il aura choisi. De ce fait, chaque concurrent est prié de faire figurer dans son envoi la mention suivante, dûment complétée : « Au cas où je serais gagnant, je désirerais recevoir le disque .... de la firme .... ».

Les décisions du jury de sélection seront sans appel. Réponses : « Ciné-Revue » (Concours Disques) — pour la France : 73, Champs-Elysées, Paris 8e ; pour la Belgique : 5, rue de Danemark, Bruxelles 6.

CETTE SEMAINE, VOUS AIMEREZ :

UN PEU (plus qu'hier : il faut s'y habituer !) : le guitariste (ex- de jazz) JEAN BONAL qui chante ses compositions : Forgeron — Je voudrais tant — Je t'aime trop — Le bonheur est — Près de vous (Ricordi 45 S 019). Imaginez du Salvador de charme encore plus chuchoté.

BEAUCOUP : retrouver l'atmosphère des « Ballets », en écoutant KATHERINE DUNHAM dans Choucoune — Toitico la Negra — Aferincomon — Nago (Brunswick 10.633). Elle chante avec une conviction proche de l'extase les danses populaires de sa race et les cérémonies les plus secrètes du rite « vaudou ».

PASSIONNEMENT : les arrangements pleins d'inventions et de trouvailles de BILLY MAY'S « BIG FAT BRASS » : Brassemen's Holiday — Autumn Leaves — Invitation — Solving the Riddle (Capitol EAP 1 - 1043). L'orchestre a des résonances et dissonances surprenantes et qui surprennent agréablement. Rien n'est, musicalement parlant, laissé au hasard. Une réussite originale.

A LA FOLIE : le dernier 45 tours de COLETTE RENARD : Petite Annonce Sentimentale — Les Musiciens — Toi, l'Inconnu — Le Vendeur de Roses (Vogue EPL 7.726). Quatre titres qui vous feront écouter attentivement leurs textes, leurs musiques, qui vous feront sourire, rire, rêver, pleurer. Une Colette Renard dont la constante progression dans son art n'est pas pour surprendre puisqu'elle est à base d'amour pour la chanson.

PAS DU TOUT : attendre plus longtemps pour connaître la chaleur de la voix d'une nouvelle venue, RIKA ZARAI, interprétant des morceaux très populaires en Israël, que Johanan Zaraï a arrangé avec talent et le concours du Negev Orchestra : Hava Naguila — Arava Arava — Rad Alayla — Boa Legani (Bel Air 211.011).

PICK - UP - POTINS

ROSALIE DUBOIS, ex-poissonnière de choc de la Rue des Abbesses, n'a plus le poisson en odeur de sainteté ; elle ne veut plus en entendre parler de quelque façon que ce soit. C'est au point qu'elle vient de refuser un projet d'affiche de Paul Colin, qu'elle éjecte brutalement tous les musiciens qui ont le malheur de lui présenter une chanson en ré ou en sol... et qu'elle se trouve mal si, à la radio, elle entend « La Truite » de Schubert !

GILBERT BECAUD s'est remis (assez) facilement de la forte déception qu'il éprouva en voyant que ni la Callas, ni Marlène Dietrich n'étaient d'accord pour chanter son « Opéra d'Aran ». Il a même une nouvelle idée toute simple : faire danser le ballet de sa première œuvre lyrique par la grande étoile soviétique Galina Oulanova. « Ce serait sa dernière apparition », dit Gilbert. Certainement !

A N'ECOUTER QU'AVEC UN DIAMANT : Edith Piaf, très raisonnablement, a décidé de se refaire vraiment une santé à la campagne. Elle s'est donc mise « au vert » et nul ne sait quand elle chantera à nouveau. Probablement en septembre, pour la réouverture de l'Olympia. En attendant, Edith s'ennuie...

GENE KELLY vient de s'associer à Dany Robin pour donner des conseils chorégraphiques à Danielle Darrieux.

HENRY GENES, créateur de la chanson « Les Moules », vient d'être intoxiqué par un plat de ces mollusques. Conscient d'un juste châtiment, il est rentré dans sa coquille et a promis de ne plus chanter cette œuvre coupable, « même pas à une Première Communion... ».

JOSE ALGUERO a reçu de Mick Micheyl la proposition suivante : « Apprends-moi la technique de ta peinture et je t'enseigne ma méthode de tour de chant... ». « Tu sais, la peinture, c'est ma voie », lui a répliqué (finement !) Alguero.

MARCEL PAGNOL, GEORGES JOUVIN, FERNANDEL, FRANCK POURCEL sont lancés dans une implacable partie de « belote coinchée » en 10.000 points. L'enjeu en est un superbe piano-bastringue 1900 qu'ils ont découvert simultanément aux « Puces ».

JEAN-MARIE PROSLIER ne comprend toujours pas pourquoi M. K est allé à l'Opéra écouter « Carmen » et non pas « Le Petit Chaperon Rouge ». « Pourtant, dit-il, M. Malraux aurait été content ; c'est une tragédie puisque la grand-mère meurt à la fin ! »

FRANÇOISE SAGAN s'est étonnée dernièrement à « L'Echelle de Jacob » que le même J.M. Proslier ne l'égratigne plus dans son tour : « Que voulez-vous, lui a répliqué J.M.P., depuis que votre pièce fait rire, je respecte une consœur ».

YVES BRAYER a réalisé à Lyon, pour l'Opéra, les décors d'un opéra-bouffe d'André Jolivet : « Dolorès ou le Miracle de la Femme Laide ». Il a construit des maisons sur roulettes que les acteurs peuvent pousser pendant l'action. « Pour un opéra-bouffe, nous a-t-il confié, il était normal que ce soit „ roulant "... ».

TINO ROSSI est bon père : il n'accepte de tourner « Méditerranée » qu'à la seule condition que les prises de vues se fassent en extérieurs, pour ne pas interrompre les vacances de son fils Laurent.

MARTIAL SOLAL, invité par Charles Trenet à une « pêche-party » sur les bords de la Marne, n'a pas réussi à sortir un goujon. Alors Charles lui a glissé à l'oreille : « Eh ! bien, mon vieux, pour un pianiste ce n'est pas fort... tu n'as même pas fait une touche ! »

CINE-REVUE-PROMOTION

Notre promotion est la même que celle de la semaine dernière et les trois vedettes ont encore consolidé leur avantage. Nous vous rappelons que vos lettres adressées au « Concours du Disque-Gratuit » servent également à notre classement hebdomadaire de vos artistes préférés :

1. PETULA CLARK : Petula chante en français. (Vogue.)
2. DALIDA : T'aimer follement... (Barclay.)
3. DANIELLE DARRIEUX : Le Temps du Muguet. (Voix de son Maître.)

A PLEIN JAZZ

De nombreux lecteurs se sont intéressés à l'opinion de certaines vedettes de l'actualité sur le jazz, telles qu'elles ont été publiées par notre confrère « JAZZ-HOT » à l'occasion du remarquable numéro spécial du 25e anniversaire de sa fondation et dont nous avons récemment repris celles de Martine Carol, Louis Malle, Georges Brassens, Colette Renard. Pour leur donner satisfaction, voici d'autres extraits :

AIMABLE : « Le jazz, c'est toute ma jeunesse et mes débuts professionnels que j'ai eu la joie de faire avec Bernard Peiffer, André Persiany, Pierre Michelot, Jean Bonal et tant d'autres qui venaient faire le « bœuf » au « Tonneau » ou au « Floréal ». »

JEAN-LOUIS BARRAULT : « J'adore la musique de jazz et suis particulièrement sensible au jazz parce que j'ai basé mon art sur le rythme. Ceci dit, je ne suis pas très calé, je suis de l'époque Duke Ellington. Mon rêve serait de monter sur scène une pièce avec une musique de jazz. »

PIERRE HIEGEL : « Le jazz est pour moi une forme extrêmement vivante de la musique et je l'ai assimilé il y a vingt-cinq ans, en même temps que j'apprenais à digérer le « Groupe des 6 ». C'est pourquoi, depuis, je me méfie des soi-disant mélomanes qui affectent de mépriser le jazz alors qu'en fait ils ne le comprennent pas. »

SAMSON FRANÇOIS : « J'aime le jazz depuis longtemps. Lorsque j'étais élève au Conservatoire, je m'intéressais déjà au jazz qui, en fait, a participé à ma formation musicale. Je le considère comme le véritable folklore musical de notre époque, bien plus que nos folklores régionaux. »

JEAN RIGAUX : « Bien sûr que j'aime le jazz et depuis longtemps. C'est même à Claude Debussy, qui était un ami de mon père, que je dois de m'être passionné si tôt pour cette musique. »

FRED SCREEN répond

Fred Screen répond aussi rapidement que possible à trois questions par lettre. Il transmet vos lettres aux artistes, sans distinction de nationalité et dont l'adresse n'est jamais communiquée. Les lecteurs français devront glisser dans ces lettres 50 francs en timbres-poste (s'il s'agit d'artistes français), un coupon réponse international (s'il s'agit d'artistes étrangers), affranchir ces lettres, suivant le cas à 25 ou à 50 francs et les glisser dans une enveloppe adressée à « Ciné-Revue », 73, Champs-Elysées, Paris. Les lecteurs belges joindront un coupon réponse international à chaque lettre, l'affranchiront à 3 francs (France, Hollande, Allemagne) ou à 6 francs (pour les autres pays) avant de la glisser dans une enveloppe adressée à « Ciné-Revue », 5, rue de Danemark, Bruxelles 6. Les anciens numéros sont à commander à notre administration. Il n'est jamais répondu par lettre aux demandes de renseignements d'ordre cinématographique. « Ciné-Revue » ne vend pas de photos de vedettes.

■ **FARDELLA ET SIRI, Marseille.** — Maximilienne n'a pas tout à fait disparu des écrans ; on l'a encore revue récemment dans « Hula Hula ». N'oubliez pas que cette comédienne, qui eut son heure de succès, n'est plus de première jeunesse et, dans l'emploi où elle brilla, d'autres ont pris sa place.

■ **MIREILLE CONSTANTIN, Périgueux.** Alain Delon : Sceaux, 8-11-1935 ; yeux bleus, cheveux bruns, 1m80, 72 kg ; il a tourné : « Quand la femme s'en mêle », « Sois belle et tais-toi », « Christine », « Faibles Femmes », « Le Chemin des Ecoliers », « Plein Soleil », « Rocco et ses Frères ». Consultez l'en-tête de cette rubrique.

■ **JUDITH ZIBI, Tunis.** — Elvis Presley étant rentré aux States, vous pouvez à nouveau lui écrire chez Par. ; en français si vous ne connaissez l'anglais.

CINEMA - THEATRE

RADIO - TELEVISION

ANDRÉE BAUER - THÉROND

développera votre personnalité

Inscrivez-vous au STUDIO, 21, RUE HENRI MONNIER (9e) entre 17 et 19 h.

Cours et leçons chaque jour jusqu'à 20 h. Préparation au Conservatoire. - Cours pour débutants. - Cours supérieur. Fréquentes auditions devant metteurs en scène et public. Tél. Odé 90.94 de 9 à 13 h.

■ **PETIT PIERRE, Ajaccio.** — Ann Blyth a 3 enfants : 1 fils, 2 filles. Gloria Grahame est trois fois divorcée et a de chaque époux un souvenir tangible. Elle gagna un Oscar en 1952 pour « Les Ensorcelés ». Pas d'autres films depuis « Le Coup de l'Escalier », où elle fait presque de la figuration intelligente.

■ **CLUBS MARCEL AMONT, CHARLES AZNAVOUR.** — Les sections de province de ces deux clubs sont placées sous la présidence de Mme A. Poulet, 3, place Gerson, Lyon Ve. Pour la section bordelaise du Club Aznavour, s'adresser à Mlle Arlette Sélégné, 50, rue Beauducheu, Bordeaux.

ILLISIBLE, Paris. — Gilbert Roland : par notre entremise.

■ **LOULOU L'AMOUREUX, Nice.** — La starlette qui a eu l'heur d'accrocher votre regard fait partie d'un régiment. Elle est si obscure que je ne possède le moindre renseignement à son sujet. De ce fait : par notre entremise.

■ **JEAN-CLAUDE B., Pont-de-Beauvoisin.** — Kathryn Grant : Houston, le 25-11-1933 ; elle est depuis 1957 la femme de Bing Crosby, dont elle a deux enfants. La liste de ses films a fleuri dans le courrier du n° 11.

■ **M.G., Soufflenheim.** — Rock Hudson : Winnetka, le 17-11-1924., 1 m 96 ; il ne parle pas le français.

■ **ROMY ET ALAIN, Marseille.** — Pauvre récolte : tous les numéros demandés sont épuisés. Alain Delon : 52/58 ; Romy Schneider : 8/58.

■ **A. ROUDOY, Trestel.** — Pas de club Fabian en France, mais un Club Elvis Presley : 205, rue St-Denis, Colombes (Seine).

■ **YVES VALER, Grenoble.** — Millie Perkins : 12-5-39. Les dix premiers films de B.B. : « Le Trou Normand », « Manina, la Fille sans Voiles », « Les Dents Longues », « Le Portrait de son Père », « Un Acte d'Amour », « Si Versailles m'était conté », «Haine, Amour et Trahison », « Le Fils de Caroline Chérie », « Hélène de Troie », « Futures Vedettes ».

■ **CATHY PARISI, Marseille.** — Que puis-je vous répondre puisque vous ne posez la moindre question ? Vous avez droit à trois demandes par lettre.

■ **BERTHE BONNET, Paris.** — Louis de Funès suivit le cours René Simon, Annie Girardot ceux du Conservatoire, classe Henri Rollan, et y obtint un premier prix en 1954.

■ **DANIELLE FRESSY, Spoy.** — Une bonne librairie doit pouvoir vous fournir ce livre. « Hiroshima, mon amour », n° 25/59, malheureusement épuisé.

■ **VIOLETTA, Paris.** — Comment vous donner la « distribution » de « Cendrillon » puisqu'il s'agit d'un dessin animé de Walt Disney, qui sortit en décembre 1949 ? Oui, « Le Rideau Rouge » existe ; c'est un film de 1952 où Pierre Brasseur avait pour partenaires Michel Simon, Monelle Valentin, Roquevert et Jean Brochard. Louis Jouvet : décédé le 16-8-1951.

■ **S. M., Nancy.** — Amoureuse de Yul Brynner au point d'en perdre le boire et le manger ? Allons, ce n'est pas sérieux et le fait que, par-dessus le marché, vous êtes mariée (je n'aime pas du tout la façon dont vous parlez du compagnon de votre vie) m'autorise à vous donner un bon conseil : luttez contre ce penchant absurde qui ne peut mener à rien. Il y a toujours moyen de se « guérir » si on consent à y mettre du sien. Vos lettres à Yul sont transmises; mais comment pourrais-je vous promettre une réponse ?



GRANDIR

rapidement 8-16 cm avec infaillibles moyens scientifiques brevetés. Allong. taille ou jambes seules. Prix : 16 N.F. Résultat garanti à tout âge. Attestations médicales du monde entier. Notice illustrée GRATIS.

Ecrivez sans engagement à AMERICAN WELL BEING SYSTEMS 44, Boulevard des Moulins MONTE-CARLO

■ **PANI, X.** — Votre question a été solutionnée dans le récent numéro 15.

■ **MONIKA, Mourmelon.** — Seul le n° 38/57 est encore disponible; mais comment vous le faire parvenir, puisque vous ne donnez pas votre adresse ?

■ **OUTMANI BOUCHAIB, Casablanca.** — Non, il n'est pas possible de trouver facilement une place dans un studio de cinéma, car pour le plus insignifiant emploi il y a des centaines de candidatures. Consentez à être raisonnable et, de grâce, à ne pas quitter la proie pour l'ombre.

SEINS PARFAITS

avec l'ultra récent fameux procédé du Dr. Shirley. Traitement scientif. breveté. Unique au monde. Attestations - médicales. Résultat excellent, rapide, garanti.

GRATIS

notice ill. Écrire, sans engag., si pour développer ou raffermir. Joindre 2 timbres. Instit. AMERICAN B.B. S-1 NICE, Centre B. P. 629



■ **M. RABIN, Levallois.** — Sur la Côte d'Azur, mais l'endroit n'est pas spécifié.

■ **KENAVO, Vannes.** — Vous sautez à pieds joints, vous et vos charmantes amies, sur les conclusions les plus absurdes. Parce que Gérard Blain ne vous a pas répondu — mais peut-être néglige-t-il son « fan mail », ce chérubin ? — vous nous accusez tout bonnement de n'avoir transmis vos lettres. Ne jouez pas avec les accusations sans savoir de quoi il retourne : vous pourriez vous brûler les doigts.

■ **MICHEL ZUMKEHR, Chaux-de-Fonds (Suisse).** — Merci de vos deux instantanés; nous n'en avons malheureusement l'emploi.

■ **ALPHONSE NIZERE, Brazzaville (Congo); M. HARTMANN, Mulhouse.** — Il importe que vous consultiez l'en-tête de cette rubrique.

■ **GEORGETTE MIRAUCOURT, Longwy-Bas.** — Votre adresse est incomplète ; complétez-la au plus tôt, car les correspondants demandés piaffent d'impatience.



DANSEZ..

APPRENEZ TOUTES DANSES MODERNES

Chez vous, en q.q. heures. Succès garanti. Notice contre 2 timbres Ecole C.R. VRANY 45 r. Claude-Terrasse Paris XVI°

■ **DANIELE, Liffol-le-Grand.** — J'ignore le texte de l'interview que la TV française fit subir à Yul Brynner. Ce dernier s'est doublé lui-même dans « Salomon et la Reine de Saba ».

■ **DALIDA, Etampes.** — Club Jean Marais : C/o Jany Delme, 10, rue Jean Dolfus, Paris (18e).

■ **MYCK, Marsas.** — Eleanora Rossi Drago n'a pas encore paru comme vedette de la semaine ; fiche en préparation. Lilli Palmer :: 40/56. Sydney Poitier par notre entremise.

■ **UNE ANONYME (15e), Paris.** — Oui, Walther Reyer est Allemand ; né le 4-9-1922 ; divorcé d'Erika Remberg, marié à Gretl Erb ; il habite Vienne. On l'a vu dans « Sissi III », « Jacqueline », « Le Tigre du Bengale », « Le Tombeau Hindou », « Le Médecin de Stalingrad ». Par notre entremise.

■ **CLAUDE PONDARD, Guipry.** — Dans « Milord l'Arsouille » : Simone Bach. Dans « Gervaise » et « L'Eau Vive » : Hubert de Lapparent. Le film dont le titre vous échappe est « La Flamme qui s'éteint » et ce fut, étrange coïncidence, le dernier film de Margaret Sullavan, décédée en janvier dernier.

■ **DEMANDES DE CORRESPONDANTS.** — **Yolande Tüscher**, 3, chemin des Chevriers, Porrentruy, Suisse : avec jeunes gens de 18 ans aimant le cinéma ; **Wilfried Blum**, 16 Parkstrasse, Wahn-Heide : bez. Köln, Allemagne : avec jeunes Français afin de perfectionner ses connaissances du français.

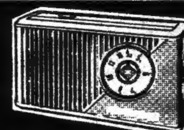
GRATUITEMENT

3			5	20
	8	2	6	20
	1	9		20
7	3			20
20	20	20	20	

Nous offrons à titre de lancement aux 5.000 premiers lecteurs qui nous feront parvenir la solution exacte de notre concours et se conformeront à notre règlement

le plus petit RÉCEPTEUR RADIO français de poche à TRANSISTORS

Complétez cette grille à l'aide de chiffres de 1 à 9 pour obtenir un total de 20 dans chaque sens



Envoyez sans tarder votre solution en joignant une enveloppe portant votre ADRESSE COMPLETE à

CONCOURS-SERVICE N 141 6, r du Fg. Poissonnière - Paris 10e

■ **CLUB MAURICE RONET.** — Ce club est désormais placé sous la présidence de Roland Bernard, 4, avenue Gambetta, Sèvres (Seine-et-Oise). Pour tous renseignements, joindre enveloppe timbrée.

■ **M. CEVENOL, Genève.** — Il est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de placer un scénario de film; les producteurs s'adressent plus volontiers à des scénaristes attitrés qu'à des amateurs.

■ **SNEGOUROTCHKA, Montereau.** — Lee Remick a une fille, Katherine Lee, née en février 1959. Olivier, le fils de Gérard Philipe : février 1956. Kirk Douglas : Michael, septembre 1944 ; Joel Andrew, janvier 1947 ; Peter, 23-11-1955 ; Eric Anthony, 21-6-1958.

■ **HENRIETTE LEAUTHIER, Villeneuve.** — Dans l'opérette « Le Secret de Marco Polo », Luis Mariano est entouré de Rosine Bredy, Pierjac, Janine Ervil, Robert Pizani, Claude Daltis. Le film que vous citez n'est encore qu'un simple projet.

■ **ŒIL DE FAUCON, Nice.** — « Mon Curé chez les Pauvres » : abbé Pellegrin (Yves Deniaud), de Saint-Preux (Jean Tissier), l'évêque (Jean Debucourt), la garagiste (Arletty), Cousinet (Robert Arnoux), La Goupille (Raymond Bussières), Georgette (Annette Poivre), Valérie (Pauline Carton). « L'Homme du Kentucky » : Eli (Burt Lancaster), Hannah (Dianne Foster), Susie (Diana Lynn), Zack (John Mc Intire), Sophie (Una Merkel), Bodine (Walter Matthau), Fletcher (John Carradine), petit Eli (Donald McDonald). « Le Chasseur de chez Maxim's » : Pauphilat (Yves Deniaud), Geneviève (Sylvie Pelayo), Clotaire (Jean Piat), l'évêque (Larquey), Cricri (Jacqueline Pierreux), Lise (Denise Provence), le chambellan (Gérard Séty), le chauffeur (Raymond Bussières), le baron (Jean Debucourt).

■ **CLUB DALIDA, HUGUES AUFRAY, PASCALE AUDRET.** — Ecrire à France Perret, 2, impasse Berchet, Lyon (5e).

■ **CHRISTOPHER KELVANEY, X.** - «Hamlet » : Hamlet (Laurence Olivier), la reine (Eileen Herlie), le roi (Basil Sydney), Ophélie (Jean Simmons), Horatio (Norman Wooland), Polonius (Félix Aylmer), Laerte (Terence Morgan), Osric (Peter Cushing), le fossoyeur (Stanley Holloway). « Citizen Kane » : Kane (Orson Welles), Leland (Joseph Cotten), Susan (Dorothy Comingmore), Mrs. Kane (Agnes Moorehead), Emily (Ruth Warrick), Gettys (Ray Collins), Bernstein (Everett Sloane), Thatcher (George Coulouris), Cartes (Erskine Sanford). « Les Enchaînés » : Devlin (Cary Grant), Alicia (Ingrid Bergman), Sebastian (Claude Rains), Prescott (Louis Calhern), Mrs. Sebastian (Mme Konstantin), Anderson (Reinbold Schunzel), Beardsley (Moroni Olsen), Mathis (Ivan Triesault), Joseph (Alexis Minotis).

■ **BUSSY D'AMBOISE, Paris.** — Dorothy Malone : voyez n° 41/56. Gloria Talbot : 29 ans, célibataire. Mickey Rooney : Joe Yule Jr est son vrai nom ; né à New York, le 23-9-1920.

■ **JEAN BREDECKE, Corbeil.** — Club James Dean : 43, avenue de Versailles, Paris (16e). James Dean : il ne reste que les numéros 12, 13, 25, 27, 31/57 ; tous les autres : épuisés. Elvis Presley : 42/57, 41/58, 34/59.

LE CINEMA :

METIER D'AVENIR

Quels que soient votre âge, votre sexe, votre aspect physique, votre milieu social, votre lieu de résidence, il ne tient qu'à vous d'apprendre le métier d'acteur de cinéma, en acceptant de suivre une méthode appropriée, conçue par des acteurs de premier plan, des metteurs en scène et des techniciens de films de long métrage. Avec un peu de volonté et une parcelle de vocation, vous pouvez devenir acteur de cinéma, en suivant par correspondance les cours du CONSERVATOIRE INDEPENDANT DU CINEMA FRANÇAIS, la seule Ecole Spécialisée.

Grâce à notre méthode, vous serez à même, très rapidement, de satisfaire vos aspirations. Nous contrôlerons régulièrement vos progrès par des examens écrits et des auditions, et ceci quel que soit votre lieu de résidence. A la fin de ces études, vous subirez un concours devant un Jury composé des plus grandes vedettes et techniciens du Cinéma.

Le C.I.C.F. vous enverra, sur simple demande, contre 2 N.F. en timbres poste pour frais d'expédition, sa documentation qui vous étonnera. Vous y trouverez les principes directeurs d'un enseignement absolument inédit.

Un cours en direct fonctionne aussi à l'Ecole. Vous qui habitez Paris ou sa banlieue, vous pouvez vous y inscrire. Ecrivez ou présentez-vous au :

C.I.C.F.

24, av. de la Grande-Armée PARIS XVII°

■ RAYMOND, Châteaurenault. — Pour les Tarzans, voyez n° 23/58, encore disponible. Le rôle de l'homme-singe fut successivement tenu par Elmo Lincoln, Gene Polar, James Pierce, Fran Merrill, Buster Crabbe, Glenn Morris, Herman Brix, Johnn Weissmuller, Lex Barker, Gordon Scott, Denny Miller.

■ SEKON KELTA, Dakar. — Le mythe Bardot est plus fort que le mythe James Dean pour une raison évidente : c'est qu'il reste vivant. Peu-être si Jimmy avait vécu aurait-il battu B.B. à la course dans ce domaine.

■ SOURIS ANKAISTE, Creutzwald. — Patrice et Mario : inexact. Le film de Paul Anka sortira sur nos écrans cette saison encore. Un grand reportage sur lui et Tommy Steele ? Si vous consentez à faire preuve de patience, pourquoi pas ?

■ ANNE-MARIE DUJACQUIER, Bruxelles. — Oui, le courrier d'Alain Delon est fort abondant et il est donc indispensable que vous fassiez preuve de patience. C'est le seul conseil que je vous donnerai en l'occurrence.

La vedette de la semaine

ALIDA VALLI



Née Alida Maria Altenburger à Pola, le 31-5-1921. Yeux bleus, cheveux bruns, 1m68, 60 kg. Divorcée d'Oscar de Mejo ; 2 fils : Carlo (17-1-1945) et Lorenzo (28-2-1950). Débuts à l'écran dans « I Due Sergenti » (Les Deux Sergents, 1936, avec Gino Cervi). Depuis : « Il Feroce Saladino » (Le Féroce Saladin, 1937, avec Checco Durante), « L'Ultima Nemica » (1937, avec Fosco Giachetti), « Sono stata io » (1938, avec Albino Principe), « Ma l'amor mio non muora » (1938, avec Eduardo De Filippo), « L'Ha fatto una signora » (1938, avec Mario Ortensi), « La Casa del Peccato » (La Maison du Péché, 1938, avec Amedeo Nazzari), « Mille lire al mese » (Mille lires par mois, 1938, avec Carlo Lombardi), « Assenza ingiustificata » (1939, avec Amedeo Nazzari), « Manon Lescaut » (1939, avec Vittorio De Sica), « Ballo al Castello » (Bal au Château, 1939, avec Vittorio De Sica), « Taverna Rossa » (1939, avec Lauro Gazzolo), « Oltre l'Amore » (1940, avec Amedeo Nazzari), « La prima donna che passa » (1940, avec Carlo Lombardi), « Piccolo Mondo Antico » (Le Mariage de Minuit, 1940, avec Massimo Serato), « L'Amante Segreta » (1941, avec Fosco Giachetti), « Ore 9 : lezione di chimica » (Scandale au Pensionnat, 1941, avec Andrea Checchi), « Luce nelle Tenebre « (Lumière dans les Ténèbres, 1941, avec Fosco Giachetti), « Gatene Invisibile » (Chaînes Invisibles, 1942, avec Andrea Checchi), « Le Due Orfanella » (Les Deux Orphelines, 1942, avec Masimo Serato), « Noi vivi » (1942, avec Rossano Brazzi), « Pagliacci » (Tragique Destin, 1942, avec Benjamino Gigli), « Stasera niente di nuovo » (Ce soir, rien de nouveau, 1942, avec Carlo Ninchi), « Apparizione » (1943, avec Amedeo Nazzari), « T'amero sempre » (Je t'aimerai toujours, 1943, avec Gino Cervi), « Il Canto della Vita » (Le Chant de la Vie, 1945, avec Carlo Ninchi), « La vita ricomincia » (La vie recommence, 1945, avec Fosco Giachetti), « Circo Equestre Za-Bum » (1946, avec Aldo Fabrizi), « Eugenia Grandet » (Eugénie Grandet, 1946, avec Giorgio De Lullo), « The Paradine Case » (Le Procès Paradine, 1947, avec Gregory Peck), « Miracle of the Bells » (Le Miracle des Cloches, 1948, avec Fred MacMurray), « Walk Softly Stranger » (L'Etranger dans la Cité, 1948, avec Joseph Cotten), « The Third Man » (Le Troisième Homme, 1949, avec Joseph Cotten), « The White Tower » (La Tour Blanche, 1950, avec Glenn Ford), « Les Miracles n'ont lieu qu'une fois, 1951, avec Jean Marais), « Ultimo Incontro » (Dernier Rendez-vous, 1952, avec Amedeo Nazzari), « Les Amants de Tolède » (1953, avec Pedro Armendariz), « Siamo Donne » (Nous, les Femmes, 1953), « Il mondo le condanna » (Les Anges Déchus, 1953, avec Amedeo Nazzari), « The Stranger's Hand » (en France : Rapt à Venise, en Belgique : La Main de l'Etranger, 1953, avec Richard Basehart), « Senso » (1954, avec Farley Granger), « Il Grido » (en France : La Femme de sa Vie, en Belgique : Le Cri, 1956, avec Steve Cochran), « This Angry Age » (Barrage contre le Pacifique, 1957, avec Anthony Perkins), « Les Bijoutiers du Clair de Lune » (1957, avec Stephen Boyd), « La lunga strada azzurra » (Un Dénommé Squarcio, 1957, avec Yves Montand), « Tal vez manana » (1958, avec Francisco Rabal), « L'uomo dai calzoni corti » (1958, avec Edoardo Nevola), « Les Yeux sans Visage » (1959, avec Pierre Brasseur), « Signé Arsène Lupin » (1959, avec Robert Lamoureux), « Dialogue des Carmélites » (1959, avec Jeanne Moreau), « L'Assegno » (1960, avec Maurice Ronet).

■ FABIANO, X. — Aux côtés de John Mills dans « Collège Endiablé » : Dorothy Bromiley et Jeremy Spenser. Ce dernier a tourné de nombreux films, dont « Le Prince et la Danseuse » et « Visa pour Hong Kong » ; exact : il était doublé pour les soli de trompette ; elle a paru dans « Les Belles de l'Ile du Plaisir » et « A Touch of the Sun ».

■ CHRISTIAN JIRY, Bruxelles. — Romy Schneider : 23-9-1938 ; Karlheinz Böhm : 16-2-1929 ; ils furent respectivement vedette de la semaine des numéros 14/58 et 40/58, encore disponibles. « Chansons d'Amour » : Schubert (Karlheinz Böhm), Christian (Gustav Knuth), sa femme (Magda Schneider)), Hanner (Johanna Matz), Beethoven (Ewald Balser), Heiderl (Helga Neuner), Hederl (Gerda Sigell), Diabelli (Richard Romanovski), Franz (Rudolf Schock), Moritz (Helmuth Lohner), Johann (Erich Kunz). « Symphonie Inachevée » : Schubert (Claude Laydu), Caroline (Marina Vlady), Teresa (Lucia Bosé), Calafatti (Paolo Stoppa), Vogl (Gino Becchi).

JEAN-PIERRE MANGENOT, Neuveille. — Beaucoup d'êtres humains de par le monde exercent des professions qui ne leur plaisent guère ; cependant, ils s'en accommodent parce qu'il faut gagner sa vie et que rêver n'est pas une bonne façon d'y réussir. Si seul le cinéma est la profession qui vous convient, il ne vous reste qu'à suivre pendant quelques années un bon cours dramatique de Paris, de travailler très fort, de ne pas vous laisser décourager par les déceptions (et il y en aura, à moins d'un miracle). Le fait que « vous n'êtes pas mal » est fait négligeable ; il convient de savoir si vous avez un talent qui pourrait s'épanouir. Je ne puis, car il n'existe pas, vous fournir aucun « sésame, ouvre-toi », vous permettant de sauter tous les obstacles.

■ ROBERT, Frameries. — Christian Marquand a, par son père, du sang arabe et par sa mère du sang espagnol dans les veines. Il est né à Marseille, le 15-3-1927. Il a un frère Serge, qui débute à l'écran, et une sœur, Nadine.

■ PAPRIKA, Calais. — La gentilesse vraie et spontanée de Sacha Distel est, en effet, un grand atout dans son jeu ; il n'en est pas beaucoup qui manient cette qualité avec autant de bonheur. Né à Paris, le 29-1-1933 ; étant le neveu de Ray Ventura, l'air de ressemblance dont vous parlez pourrait s'expliquer. Ce n'est pas dans une comédie musicale qu'il fit ses débuts à l'écran ; « Les Mordus » est une comédie dramatique. S'il a vraiment aimé B.B. ? Tout permet de le croire.

■ J. DUPAIN, Odeur. — Chaque semaine, dans l'encadré de cette rubrique, il est stipulé que « Ciné-Revue » ne vend pas de photos.

■ PAUL PIERLET, Wijgmaal. — Sarita Montiel est espagnole ; elle est née à Campo de Criptana. Vous pouvez lui écrire par notre entremise.

■ DIX HANDLEY, Paris. — « Les Ensorcelés » : « Georgia (Lana Turner), Jonathan (Kirk Douglas), Pebbel (Walter Pidgeon), Bartlow (Dick Powell), Fred (Barry Sullivan), Rosemary (Gloria Grahame), Ribera (Gilbert Roland), Whitfield (Leo G. Carroll), Lila (Elaine Stewart). « Le Vagabond des Mers » : Jamie (Errol Flynn), Burke (Roger Livesey), Henry (Anthony Steel), Alison (Beatrice Campbell), Jessie (Yvonne Furneaux), Durrisdeer (Felix Aylmer). « Hans Christian Andersen » : Hans (Danny Kaye), Niels (Farley Granger), Doro (Zizi Jeanmaire), Pierre (Joey Walsh), Otto (Philip Tonge), le Prince (Roland Petit), le Hussard (Erik Bruhn), Lars (Peter Votrian), le bourgmestre (John Quaylen).



Philippe Hersent.

■ PRINCE NOIR, Tamines. — Philippe Hersent, dont vous avez fait la connaissance dans « Londres appelle Pôle Nord » et « La Muraille de Feu », est né à Ecommoy, le 26-7-1912 ; il tourne depuis 1927 et, ces dernières années, a surtout travaillé dans les studios italiens ; on l'a revu récemment dans « Jérusalem Délivrée » et « L'Epée et la Croix », Guy Decomble aussi est un vétéran ! né en 1910, il a participé à de très nombreux films dont les plus récents, vus sur nos écrans, sont « Maigret tend un piège », Thérèse Etienne », « Les Naufrageurs », « Les Cousins », « Les 400 Coups », « Nathalie, Agent Secret ». Claude Cerval : Paris, 21-2-1921 ; « Le Missionnaire », « Bob le Flambeur », « Marchands de Filles », « Les Cousins », « Le Beau Serge », « Le Bal des Espions ».



John Gavin.

■ ANNE, Genève. — John Gavin, sans doute parce qu'il est modeste, ne fait pas beaucoup parler de lui ; cependant, sa carrière se porte bien et vous le reverrez dans « Spartacus », « A Breath of Scandal », « Psycho », terminés récemment. Né à Los Angeles, le 9 avril 1931, il fut lieutenant dans la marine et attaché au Service Secret de celle-ci ; après s'est essayé dans « Derrière les Grands Murs » et « Quatre Filles Ravissantes », il prit le bon départ avec « Le Temps d'Aimer et le Temps de Mourir », confirmant la bonne impression produite grâce à « Mirage de la Vie ». Jean-Claude Brialy est maintenant rétabli, comme vous aurez pu le lire dans le n° 16. Oui, l'interdit d'exportation qui frappe certains films français ne fait vraiment pas l'affaire des cinéphiles étrangers ; il est vrai que la plupart d'entre eux durent ce que durent les roses. Inutile donc de désespérer. Patience, vous serez bientôt guérie. Et que de beaux films vous attendent !

■ JEAN HUNIN, Bruxelles. — Impossible de vous procurer des correspondantes dans les pays lointains dont vous rêvez. Je doute que « Ciné-Revue » soit lu là-bas et l'offre ne concerne que les familiers de cette rubrique.

■ JEANNOT AUX YEUX IRRESISTIBLES, Paris. — « Jean Marais est si beau qu'on en a le souffle coupé » ? Mais c'est moi qui, en lisant votre lettre , me suis presque trouvé dans ce cas. Quel enthousiasme, quelle impétuosité, quelle virtuosité dans le maniement des qualificatifs, quel phrasé velouté ! Heureux l'homme qui vous inspirera de l'amour : vous saurez lui murmurer dans le conduit de l'oreille les petits mots les plus irrésistibles. Ce qui est d'ailleurs bien avec vous, c'est que vous caressez avec autant de bienveillance l'amour-propre des actrices que vous admirez. Martine Carol aussi, de ce fait, est généreusement servie. Il n'est malheureusement pas question, pour l'instant du moins, d'un film réunissant vos deux idoles. Car « Austerlitz », tout en réunissant leurs noms, n'est pas le genre d'histoire leur donnant l'occasion de briller par des techniques conjuguées. Le prochain film de Jean Marais sera « Le Capitan ».

■ JOHNNY, Bruxelles. — Non, Johnny Weissmuller ne fut jamais mêlé à l'histoire de la débâcle du « Wild West Show », qui eut lieu à Bruxelles, il y a deux ans. Les numéros ayant trait à l'ex-homme singe, maintenant vedette bien démodée, sont tous épuisés. A Johnny ainsi qu'à Maureen O'Sullivan : par notre entremise. L'en-tête de cette rubrique vous lance une œillade enflammée ; n'y résistez pas.

■ PAUL L., Strasbourg. — « La première balle tue » : Temple (Glenn Ford), Dora (Jeanne Crain), Vinnie (Broderick Crawford), Eric (Russ Tamblyn), Maxwell (Allyn Joslyn), Glover (Leif Erikson), Swope (John Dehner), Wells (Noach Beery), Tibbs (Thys Williams). « Les Cavaliers » : Marlowe (John Wayne), Kendall (William Holden), Hannah (Constance Towers), Lukey (Althea Gibson) Brown (Hoot Gibson), Mrs Buford (Anna Lee) sherif (Russell Simpson), Miles (Carleton Young), Grant (Stan Jones), commandant (Basil Ruysdael). Pas de livre du genre que vous précisez.

■ MICHEL PERIER, Quenast. — Jean-Pierre Aumont depuis « L'Impudique » : « La Passe Dangereuse », « John Paul Jones », « The Enemy General » ; son fils Patrick : février 1960. Simone Renant, depuis « Escale à Orly » : « Boulevards de Paris », « Si Paris nous était conté », « Les Œufs de l'Autruche », « Echec au Porteur », « Sans Famille », « Faibles Femmes », « Les Liaisons Dangereuses » ; divorcée.

■ CLAUDE PONSARD, Guipry ; MARIE BENEDIKTE, Paris. — Robert Hirsch : « Le Dindon », « Si Versailles m'était conté », « Les Intrigantes », « Votre dévoué Blake », « En effeuillant la Marguerite », « Notre-Dame de Paris », « La Bigorne, Caporal de France », « Mimi Pinson », « Maigret et l'Affaire Saint-Fiacre », « 125, Rue Montmartre » ; célibataire, né à L'Isle Adam, le 26-7-1926. Guy Bertil : « Le Long des Trottoirs », « Lorsque l'enfant paraît », « La Fille Elisa », « Club de Femmes », « La mariée est trop belle », « Que les hommes sont bêtes ! », « C'est arrivé à 36 Chandelles », « Sacrée Jeunesse », « Taxi, Roulotte et Corrida », « La Jument Verte ». Dans « La Maternelle » jouaient Blanchette Brunoy, Marie Déa, Larquey, Yves Vincent, Mouloudji et Annette Poivre.

■ SIMONE BOTTY, Seraing. — André Hunebelle : Meudon, le 1-9-1896. Premier film : « Feu Sacré », en 1942 ; il a ensuite réalisé : « L'Inévitable M. Dubois », « Florence est folle », « Leçon de Conduite », « Rendez-vous à Paris », « Carrefour du Crime », « Métier de Fous », « Mission à Tanger », « Millionnaires d'un Jour », « Méfiez-vous des Blondes », « Ma femme est formidable », « Massacre en Dentelles », « Monsieur Taxi », « Mon mari est merveilleux », « Les Trois Mousquetaires », « Quai des Blondes », « Cadet Rousselle », « Série Noire », « Mémoires d'un Flic », « L'Impossible M. Pipelet », « Treize à Table », « Mannequins de Paris », « Les Collégiennes », « Casino de Paris », « Taxi, Roulotte et Corrida », « Le Bossu ».

■ DANIEL JARDIN, Nantes. — La Nouvelle Vague se brise sur le rocher de votre indifférence ? Certes, elle n'a pas engendré que des chefs-d'œuvre mais convenez que son offensive a fait battre à coups plus précipités le cœur du cinéma français. Il reste maintenant à faire le bilan, à encourager les vraies valeurs et à éliminer les fausses. Les mois à venir s'en chargeront. Des spectateurs se sont abstenus de voir « Orfeu Negro » parce que c'était parlé brésilien ? Ils ont incontestablement eu tort car pareil film doublé en français eut été absurde, d'autant plus que le dialogue ne sert que de contrepoint sonore à l'histoire. « Et ce n'est même pas en Cinémascope », vous écrivez-vous. Quels stériles regrets ! Si nous négligeons, comme vous le dites, Danièle Delorme et Nicole Courcel ne serait-ce pas plutôt parce que celles-ci n'ont guère tourné ces derniers mois ? C'est ainsi qu'il convenait de poser votre question.

■ LOU GIROUX, Bruxelles. — Sterling Hayden fut la vedette de la semaine du n° 44/57, encore disponible. Il répond ; par notre entremise. Né à Montclair, le 26-3-1916.

■ ESTELLA, Marseille. — Très intéressante, votre dissertation sur « Les Liaisons Dangereuses » ; vous jugez les choses sainement. Le cinéma, comme le théâtre et la littérature, a droit à s'exprimer librement, à traiter de problèmes humains adultes. Puisque vous avez à ce point aimé le film, lisez le roman, l'un des plus beau et subtils de la littérature française. On s'explique mal, en effet, un interdit qui sera certainement levé sous peu. Emue par toutes les disparitions qui, récemment, ont endeuillé le cinéma international ? Il y a de quoi, en effet, et cette série noire tend à confirmer qu'en effet, le métier de comédien est un métier très dur et exigeant. D'ailleurs, le rythme forcené de l'existence impose à l'être humain une tension parfois intenable. Joe Burnett dans « Rio Bravo » : Claude Akins, qui tourne depuis près de dix ans et qui a de nombreux films à son actif ; vous le reverrez aux côtés de Fabian dans « L'Homme aux Chiens ».

■ S.D., Plancoët. — « Knock » a été adapté trois fois à l'écran : en 1925, avec Fernand Fabre, Iza Reyner, Luce Fabiole, Léon Maladier, Maryse Noël, Morton ; les deux autres fois avec Louis Jouvet qui, dans la version 1933, avait pour partenaires Madeleine Ozeray, Palau, Thérèse Dorny, Robert Le Vigan, Larquey, Germaine Albert ; dans la version 1950, Jean Brochard, Pierre Renoir, Yves Deniaud, Pierre Bertin, Mireille Perrey, Bernadette Lange lui donnaient la réplique.



Melina Mercouri.

■ LA CHATTE, Digne. — C'est Melina Mercouri qui, dans « La Loi », personnifiait la femme du juge ; son amant était incarné par Raf Mattioli, vu aussi dans « Guendalina », « Jeunes Maris », « Vacances à Ischia », « Il corsaro della mezzaluna », « Premier Amour », « I ragazzi dei Parioli », « Tunisi Top Secret ». Dans « Le Riz Amer », le deuxième rôle féminin était tenu par Doris Dowling, une Américaine qui, après « Le Poison », « Le Dahlia Bleu » et « La Clé Ecarlate », quitta Hollywood pour aller tourner en Italie, où elle parut, outre « Le Riz Amer », dans « Othello », « Les Mousquetaires de la Mer », « Sarumba », « Alina » ; elle semble avoir renoncé à toute activité artistique.

■ RAPH, Levallois. — En dépit de l'excellente opinion que vous semblez avoir de vous-même, je me garderai bien d'encourager vos illusions. Pour le moindre petit rôle, à Paris, il y a des centaines de postulants. Il vous reste le refuge d'un bon cours dramatique, mais réfléchissez sérieusement quand même : la moindre imprudence pourrait vous coûter cher. Dans « Le Lit à Colonnes » jouaient tout à la fois Jean Marais et Georges Marchal.

GUIDE ASTROLOGIQUE

permettant à chacun de traverser sans encombre les moments difficiles et de profiter largement des influences bénéfiques car les astres inclinent mais ne forcent pas.

par F. VERMEULEN.

22 au 28 avril 1960

SIGNE		SANTE	SENTIMENTS	OCCUPATIONS
	LES PRIVILEGIES	Très bonne période pour les natifs des 23 et 24 avril.	Surprises agréables pour les natifs du 10 août.	Persévérer dans l'effort si né le 8 mars.
	LES MOINS CHANCEUX	Fatigue possible pour les natifs du 10 juillet.	Ne rien espérer de nouveau si né les 8 et 9 avril.	Prudence dans les opérations financières si né le 9 janvier.
	VOS PORTE BONHEUR			
♈ BELIER 21 mars-20 avril	Talisman : l'améthyste Couleur : rouge Chiffre : 9 Etoile : Mars	Ne rien faire avec excès et ne pas négliger les petites inflammations ou les maux de dents.	Profitez agréablement des bons moments qui s'offriront à vs cette semaine, et ce, sans ostentation.	Il faut du courage et de la persévérance pour réussir dans les entreprises principales de la semaine.
♉ TAUREAU 21 avril-20 mai	Talisman : l'agate Couleur : mauve Chiffre : 6 Etoile : Vénus	Vs vs sentirez en bon appétit, attention de ne rien exagérer ni en boissons ni en aliments.	Vs aurez du bon temps mais il faut le faire partager par votre entourage, pour qu'il soit durable.	Très grandes possibilités mais vs ne pouvez faire des innovations ou aller au-delà de vos habitudes.
♊ GEMEAUX 21 mai-20 juin	Talisman : le cristal Couleur : arc-en-ciel Chiffre : 5 Etoile : Mercure	Le taux de votre fatigue indiquera l'état de vos reins, vs ne vs énerverez pas pour tout.	Si les paroles ne vs viennent pas du cœur, mieux vaut ne rien dire ; vs joueriez une mauvaise comédie.	Les gains ne seront pas proportionnels au temps que vs gagnez, cela pourrait même être le contraire.
♋ CANCER 21 juin-20 juillet	Talisman : l'émeraude Couleur : argent Chiffre : 2 Etoile : Lune	Dimanche et lundi doivent être pris par vs comme jours de détente, même alimentairement.	Considérez toutes choses comme si vs étiez hors du du jeu, vs comprendrez et jugerez bien mieux.	Pensez à des transformations ou améliorations à faire pendant la saison d'été prochaine.
♌ LION 21 juillet 20 août	Talisman : le rubis Couleur : jaune Chiffre : 1 Etoile : Soleil	Très bonne semaine, vs auriez tort de vs faire des soucis, le temps travaille pour vs, adaptez-vs.	Les rencontres de ce W.E. surtout si elles sont tout à fait imprévues, sont à prendre en considération.	Les prévisions de ces jours vs apporteront un succès complet dans environ six mois.
♍ VIERGE 21 août-20 septembre	Talisman : la jaspe Couleur : jade Chiffre : 5 Etoile : Mercure	L'ambiance énervante de la semaine passée perdure, toutefois vos reins en sont un peu la cause.	Si vs avez oublié quelques-unes de vos critiques, les autres pourraient encore se méfier de votre opinion.	Peu de gains, et peu d'honneurs donc il ne faut bousculer personne, cela ne vs profiterait pas.
♎ BALANCE 21 septembre-20 octobre	Talisman : le diamant Couleur : vert clair Chiffre : 6 Etoile : Vénus	Semaine qui commence très bien mais qui pourrait suivre une fatigue intense; arrangez-vs en conséquence.	Il n'y aura déception pour vs que si vs marquez une préférence irréfléchie.	Une trop grande irrégularité ou un manque de méthode vs feront lâcher la proie pour l'ombre.
♏ SCORPION 21 octobre-20 novembre	Talisman : la topaze Couleur : rouge sang Chiffre : 9 Etoile : Pluton	Les inconvénients possibles ne seront que de courte durée et ne nécessitent que du repos et de l'air.	Ne laissez pas passer une amitié sincère, parce que vs voulez vs rendre énigmatique.	La diplomatie aidée par la chance de la semaine, peut vs faire faire un grand pas vs y verrez plus clair.
♐ SAGITTAIRE 21 novembre-20 décembre	Talisman : l'escarboucle Couleur : vert Chiffre : 3 Etoile : Jupiter	Très bonne semaine, les plus malchanceux souffriraient d'un peu d'acidité. Ne mangez pas avec excès.	Les petites attentions reçues et données, s'amplifieront lorsque la sincérité sera à la base.	Etudiez vos problèmes avec bon-sens et discernement, et vs aurez posé une base solide et durable.
♑ CAPRICORNE 21 décembre-20 janvier	Talisman : l'onyx Couleur : gris foncé Chiffre : 8 Etoile : Saturne	Votre état nerveux peut provenir d'une alimentation mal équilibrée, ou trop vite consommée.	Vs auriez tort de ménager votre aide à votre entourage, car vs pourriez assez vite avoir besoin de tous.	Vs aurez besoin de vs créer des débouchés, ou de changer la présentation de vos articles.
♒ VERSEAU 21 janvier-20 février	Talisman : saphir bleu Couleur : rouge feu Chiffre : 12 Etoile : Uranus	Tension nerveuse possible mais plus en corrélation avec le mental, que le physique, dominez-vous.	Coups de foudre pour les uns, satisfaction imprévue avec suite durable pour les autres.	Malgré la bonne ambiance, ne faites rien de contraire à votre sécurité, ne pas travailler à découvert.
♓ POISSONS 21 février-20 mars	Talisman : la chrysol. Couleur : gris perle Chiffre : 7 Etoile : Neptune	Surveillez le système glandulaire qu'un excès de fatigue pourrait dérégler momentanément.	La bonne période continue, croyez et espérez fermement, cela vs donnera plus de courage.	Malgré les apparences soyez prudent et prenez toutes précautions ou renseignements avant de signer.

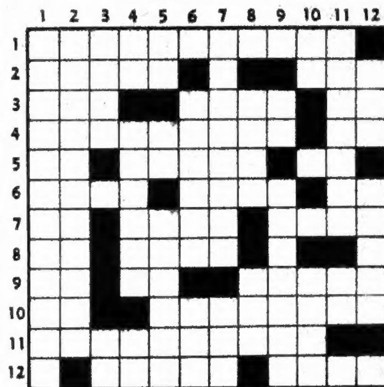
BON GRATUIT

Avec 5 bons, votre date de naissance et une enveloppe timbrée à votre adresse, nous répondrons à une question posée par vous, concernant : santé, sentiments ou occupations. Adressez vos bons à « Ciné-Revue », pour la France, 73, Champs Elysées, Paris ; pour la Belgique, à « Ciné-Revue », 5, rue de Danemark, Bruxelles 6.

LES MOTS CROISES DE «CINÉ-REVUE»

par MADELEINE

PROBLEME N° 554



Horizontalement : 1. Jean-Louis Barrault a dévoilé son sein dans « Le Cocu Magnifique ». 2. Est aimée. — On y danse. 3. De veau, est apprécié. — Volcan. — Lettre grecque. 4. Action de répéter. — Redoublé : film de Leslie Caron. 5. Deux voyelles. — Film de Françoise Arnoul avec Raf Vallone. — Redoublé : costume de danseuse. 6. René Clément les fit interdits. — Montès ; personnage de Martine Carol. — Indication postale. 7. Accord. — Jeune animal têtu. — Starlette française prénommée Cathia. 8. Initiales de Mme Jurgens. — Film de Baroncelli. 9. Voyelle redoublée. — En. — Couvre les vitres l'hiver. 10. NR. — Historien romain. 11. Attitude d'un croyant devant son dieu. 12. Empereur romain. — Personnage biblique.

Verticalement : 1. Fiancée de Roger Dumas. 2. Héroïne de la « Douceur de Vivre ». 3. Fleur. — Pronom personnel. 4. Voyelles aiguës. — Amante de Cyrano. — Négation. 5. Initiales de l'ex-Mme Brando. — AR. — Roi grec réputé pour sa sagesse. 6. Mâle chevalin. — Inversé : marque l'acceptation. 7. Héroïne d'Anouilh. — Pièce de bois soutenant les tonneaux dans une cave. 8. Prénommée Magali. — On doit prémunir les radiateurs contre lui l'hiver. 9. Mesure du temps humain. — Héros grec. 10. Phonétiquement : curé. — A l'écran, ne peuvent être fidèles. 11. Braver insolemment. — RV. 12. Film de Lollo. — Enlevée.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	R	I	T	A	C	A	D	I	L	L	A	C
2	O	V	I	P	A	R	E	■	■	E	T	E
3	B	R	■	■	R	I	S	S	O	■	■	P
4	E	A	U	■	O	D	I	E	U	S	E	S
5	R	I	R	E	■	E	R	B	I	U	M	■
6	T	E	S	S	A	■	■	I	■	D	O	S
7	O	■	U	T	R	I	L	L	O	■	I	U
8	B	A	L	I	■	N	O	E	L	■	■	P
9	E	T	A	M	E	R	■	■	I	D	E	E
10	N	■	■	E	R	I	E	■	V	E	N	T
11	Z	O	E	■	I	■	O	R	E	S	T	E
12	I	N	D	E	C	E	N	T	■	■	E	S

SOLUTION DU PROBLEME N° 553

ECRIVEZ-VOUS COMME...

Phyllis CALVERT?



All best wishes to Ciné-Revue Readers Phyllis Calvert

Ni rêveuse, ni passive : voilà ce qu'il faut retenir, avant tout, de la personnalité de Phyllis. Si vous choisissez ce genre d'épouse, il vous sera difficile de jouer uniquement la corde sentimentale. Pour une telle fille d'Eve, une foi sans les œuvres — valables — est une foi morte. Aussi : pas de promesses en l'air, pas d'engagements à la légère, pas de romances sirupeuses. Elle aime les décisions rapides et nettes et, ce qui est mieux, n'attend pas les autres pour s'orienter et décider. On remarque donc de suite qu'il s'agit, ici, d'une personne assez fière, au caractère indépendant mais sensé. Sa fonction sentiment, réelle, reste cependant placée sous le contrôle de la raison. Elle sait être fort aimable, mais se surveille tout en ne se cachant pas. Sa sensibilité, très vive, reste canalisée. Cet endiguement partiel des élans trouve cependant son contre-poids dans l'activité. Il lui faut du mouvement, de la variation, une certaine dépense de soi. A ce prix, la tension qui existe en elle sera atténuée. Vous noterez également, Messieurs, qu'avec une telle écriture, les indices de raisonnement et de logique serrée ne sont pas faibles !

R. BEFFORT, Graphologue diplômé, I.O.BR.

BON - GRAPHOLOGIE N° 17 22 AVRIL 1960

Vos chances au jour le jour

Jours	Climat général	Climat privé féminin	Climat privé masculin	Prévisions annuelles pour les naissances du jour
Vendredi 22	Les espoirs que les ambiances de cette journée susciteraient sont à développer parce que réalisables.	Les surprises préparées pour vos amis sont à mettre au point car il faudra profiter de l'opportunité.	Chaque chose doit se faire en son temps ; les questions litigieuses se régleront gentiment ce soir ou demain.	Année très constructive, principalement si on a confiance dans ses proches amis ou collaborateurs.
Samedi 23	Excellente atmosphère, où chance et imprévus agréables seront synonymes. Tout le W.E. s'en ressentira.	Coup de foudre possible, mais il ne faut pas trop s'engager dès la première rencontre.	Les événements se dérouleront d'autant mieux que vous leur laisserez tout le temps de se réaliser.	Toutes les facilités vs seront données pour progresser ; il suffira d'employer votre bon sens.
Dimanche 24	Pour ceux qui ont trop transgressé des habitudes à cause du succès de la veille, un peu de déception.	Quelqu'un, parmi vos anciennes relations, pourrait jouer au gâte-sauce ; il faut vs en écarter à temps.	Il ne faut jamais forcer la note ; si vs vs êtes bien amusé la veille, vivez de vos souvenirs.	Plus de chance dans votre occupation — si vous êtes courageux — que dans les questions sentimentales.
Lundi 25	Jour de nouvelle lune ; les quatre semaines qui s'annoncent indiquent toutes possibilités de cette année.	Fébrilité peut-être mais il y aura ce jour une suite aux rencontres de samedi dernier ; sachez vouloir.	Il faut tenir compte que c'est seulement le mois de novembre qui apportera la certitude totale.	Les perspectives sont très rassurantes mais il faut savoir régler patiemment les questions litigieuses.
Mardi 26	Persévérer est le mot d'ordre pour tous ceux qui poursuivent un but avec détermination.	Dans les discussions, vous n'aurez pas nécessairement raison; employez votre bon sens avant de conclure.	Il ne faut pas transgresser certaines limites et se soucier des conseils de plus âgé que soi.	C'est en vs fiant à d'anciens principes que vs consoliderez votre situation dans le courant de l'année.
Mercredi 27	Journée stimulante. Votre ambition est le plus puissant talisman qui vs conduira à bon port.	Il faut vs exprimer librement et dire ce que vous avez sur le cœur ; une fausse honte serait regrettable.	N'agissez pas par orgueil ; il faut être sincère dans votre affection, sinon ne promettez rien.	Un effort très constant vs est demandé. Malgré vos appréhensions, il y a réussite en vue.
Jeudi 28	Tendance à la nervosité, principalement si on ne voit clair dans ses possibilités immédiates.	Ne vous basez pas sur vos impressions; n'entamez pas de discussions sur des questions matérielles.	Il n'est pas absolument nécessaire d'être désagréable avec ses proches si vs vs sentez d'humeur maussade.	Ne vs faites pas d'illusions pour les questions matérielles ; vs aurez très peu de chance en général.

A mes correspondantes et correspondants, je signale qu'il est utile de répéter leur adresse sur les documents soumis à l'examen gratuit.

Analyse graphologique gratuite

Pour obtenir une analyse graphologique gratuite, il vous suffira d'envoyer — pour la France, à « Ciné-Revue », 73, Champs-Elysées, Paris ; pour la Belgique, à « Ciné-Revue », 5, rue de Danemark, Bruxelles 6 :

1. CINQ BONS CONSECUTIFS à découper au bas de cette rubrique ;
2. Un specimen d'écriture, l'âge et le sexe du sujet à analyser ;
3. Une enveloppe affranchie portant vos nom et adresse.

L'analyse graphologique vous sera retournée gratuitement et confidentiellement en même temps que les documents que vous nous aurez envoyés. Cette analyse peut vous concerner personnellement ou se rapporter à l'écriture d'un tiers.



SOCIETE ANONYME
Directeur-Rédacteur en Chef : J. v. COTTOM
Administrateur-Délégué : J. LEEMPOEL

Le Magazine International du Cinéma

REDACTION ADMINISTRATION
5, rue de Danemark, 5
BRUXELLES 6
Tél. 37.04.37-38.10.44
C.C.P. 2723.95

ABONNEMENTS : BELGIQUE :
3 mois 120 fr b.
6 mois 215 fr b.
1 an 425 fr b.

CONGO :
6 mois 250 fr b.
1 an 455 fr b.

AUTRES PAYS (excepté la France)
6 mois 275 fr b.
1 an 475 fr b.

FRANCE
REDACTION : 73, Champs-Elysées.
PARIS — Téléphone : Elysées 95.08

ABONNEMENTS
6 mois 1.900 fr fr. 19 N.F. — 1 an 3.800 fr fr. 38 N.F.

AUTRES PAYS
6 mois 2.500 fr fr. 25 N.F. — 1 an 4.900 fr fr. 49 N.F.

Tous les paiements doivent être effectués aux : Editions du Hennin, 217, rue Saint-Honoré, Paris 1er
C.C.P. : PARIS 1451-01
Téléph. : Opéra 64-33

AVIS IMPORTANT : Nous prions nos abonnés d'indiquer très lisiblement sur leur talon de versement leurs nom et adresse, et de SPECIFIER que l'abonnement est destiné à « CINE-REVUE ».

Les articles, informations et photos paraissant dans « Ciné-Revue » sont protégés par copyright et ne peuvent être reproduits ou traduits, même partiellement, sans autorisation. Il est strictement interdit d'utiliser ce magazine à des fins de location.

Tirage authentifié par





Imprimerie A.S.A.R., 13, rue Jean Morjau, Bruxelles 7.
Dir. Gén. de l'Imprimerie : Léon Cavadino, 200, avenue de Messidor, Bruxelles 18 (Belgique).
IMPRIME EN BELGIQUE.
Couverture en couleurs par Imprimerie-Héliogravure C. Van Cortenbergh, s.p.r.l., 290-292, av. Van Volxem, Bruxelles 19





ROGER MOORE.
vedette de
« RACHEL CADE »
(Kodachrome Warner Bros.)